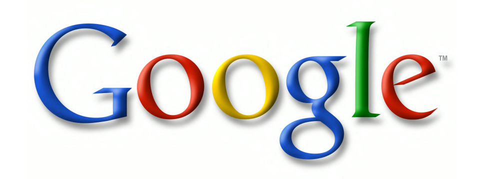
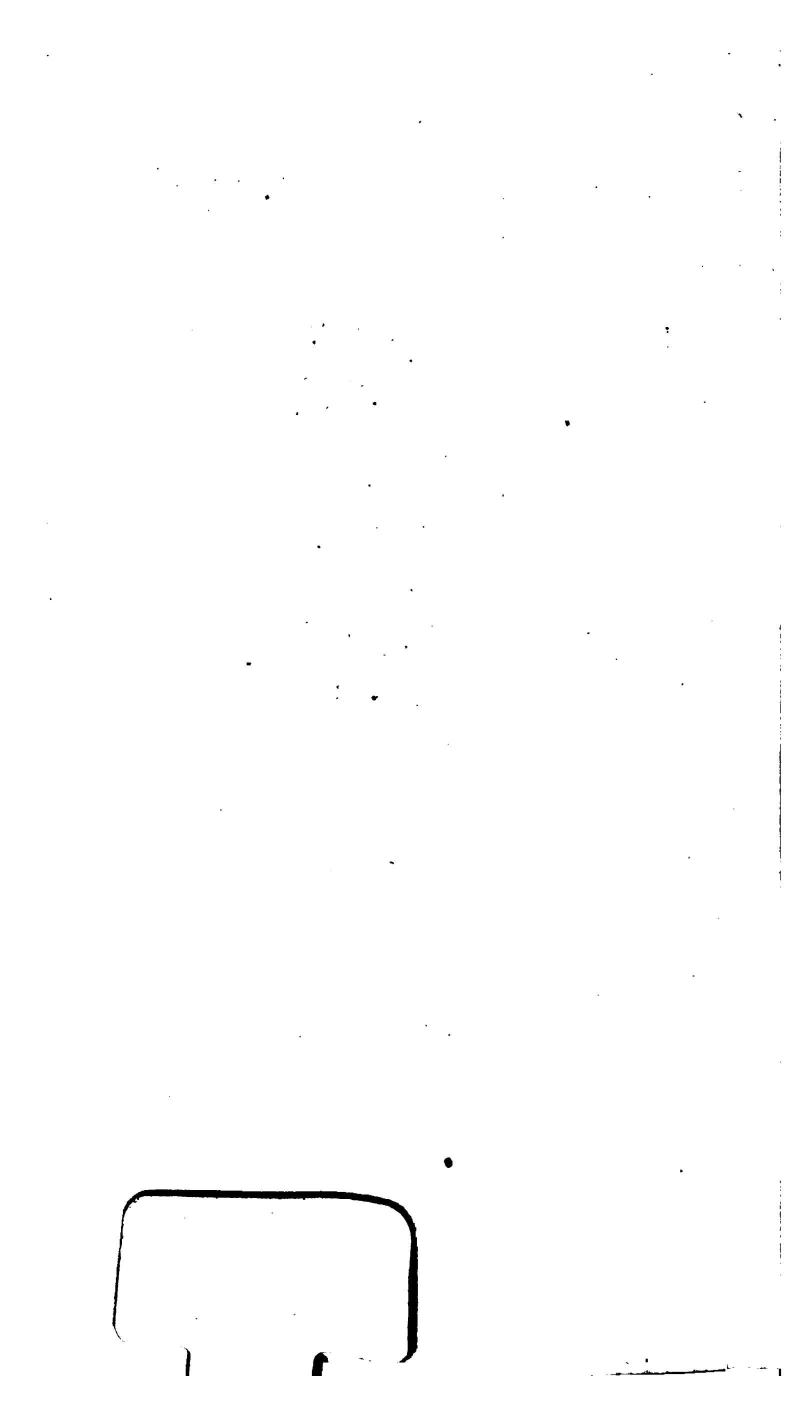




NOUVEAU THEATRE

DES

PUPAZZI

Texte et Dessins naïfs

LEMERCIER DE NEUVILLE

... BAIN
... CONSUL

...CLAVE IVRE

... CONSEIL
...UNICIPAL
...SAINT-POTIN

LE
...ÉNAGEMENT

UNE
...STRUCTION
...RIMINELLE

LA
GRANDE DAME
ET
L'AUVERGNAT

LES LUNDIS
DE MADAME
BAS D'AZUR

OU
NOUS EN SOMMES

52 MILLIONS
SAVEZ-VOUS ! !

ETC. ETC.

E. HILAIRE

1. Puppet plays, French

T ✓

NOUVEAU THÉATRE

DES PUPAZZI

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

I. PUPAZZI (1866). — 1 vol. grand in-18 jésus, illustré par l'auteur. Dentu, éditeur. (Épuisé.)

PARIS PANTIN (1868). — 2me série des Pupazzi. 1 vol. grand in-18 jésus, illustré par l'auteur. Lacroix et Verbœkhoven, éditeurs. (Épuisé.)

LE THÉATRE DES PUPAZZI (1875). — 1 grand vol. in 8e, avec 18 eaux-fortes gravées par les premiers artistes de Paris. Lyon, N. Scheuring, éditeur.

LES PUPAZZI DE L'ENFANCE (1881). — 1 beau volume petit in-4o, illustré par B. de Monvel et Ed. Morin. Ch. Delagrave, éditeur.

LES CONTES DE SAINT-NICOLAS (1881). — 1 beau volume petit in-4o illustré par B. de Monvel, H. de Montaut, Geoffroy, Kauffmann et Sandoz. Ch. Delagrave, éditeur.

COMÉDIES DE CHATEAU (1881). — Récits, monologues, scènes et saynètes. 1 fort volume in-18. Paris, veuve Tresse, éditeur.

Il a été tiré quelques exemplaires des 12 dessins sur satin, sur japon et sur wathmann.

NOUVEAU THÉATRE

DES

PUPAZZI

TEXTE ET DESSINS NAIFS

PAR

L. LEMERCIER DE NEUVILLE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

E. HILAIRE, ÉDITEUR

72, BOULEVARD HAUSSMANN ET RUE DU HAVRE

1882



PRÉFACE

Mon cher lecteur, vous connaissez sans doute Céline Chaumont? C'est une comédienne intelligente, au nez retroussé, à l'œil émerillonné, à la voix d'une distinction peut-être un peu douteuse, mais toujours juste, à l'allure peut-être un peu... en dehors, mais qui n'a jamais été inconvenante; ce que je vous en dis n'est pas pour vous la recommander, au contraire...

— Comment! au contraire?

— Parfaitement! Mme Céline Chaumont, dont le regard est un mot, dont le geste est une phrase, dont le mouvement est une scène, en un mot, dont la présence est une pièce, a un défaut, un grand défaut dans lequel je vais tomber: — c'est pourquoi, généreusement, je mets tous les torts sur elle, — et ce

défaut, c'est de tout souligner. Elle souligne tout, la comédienne! Elle souligne les mots de l'auteur, l'idée de l'auteur, et son idée à elle; elle suppose que le public est distrait, ou ignorant, ou malveillant; elle veut le ramener, l'instruire, le calmer, et pour cela elle se donne un mal!... un mal! Ce sont des temps qu'elle prend, des mines qu'elle fait et des poses et des coups d'œil et des sourires... qui flattent les spectateurs, troupeau de Panurge qui attend le premier saut de la claque pour franchir le fossé.

Dès que les spectateurs ont franchi la rampe, l'artiste est sauvé.

Car, contrairement à ce qu'on croit, ce n'est pas l'artiste qui passe la rampe, qui établit la communication entre le personnage qu'il représente et le public; c'est le public, au contraire, qui escalade la scène et se mêle à l'action; c'est lui qui devient comparse et assiste, partie intéressée, aux évolutions du drame; l'artiste de talent n'est pas allé près de lui, il l'a fait venir, il lui a communiqué l'émotion qu'il ressent, la passion qui l'agite, à ce point que les larmes factices des acteurs amènent les larmes réelles des spectateurs, qui font dès lors partie du drame.

Donc, Mme Céline Chaumont souligne, prend des temps et suppose le public inintelligent. Ce soin exagéré agace le spectateur délicat ; mais la masse est enchantée : le travail de son intelligence est fait ; elle n'a plus qu'à récolter.

Ce que fait la comédienne au théâtre, je vais essayer de le faire au seuil de ce livre. Ma préface va souligner mes petites pièces, pour amener le lecteur à passer la rampe, lui aussi, et à être indulgent pour un auteur qui, n'ayant pu trouver d'illustres interprètes, a été obligé, pour se faire jouer, de confectionner lui-même sa troupe de carton !

Le Bain du Consul *et* l'Esclave ivre *sont deux pendants qui pourraient être accrochés dans la salle des Pas-Perdus de la Chambre des députés. L'un retrace la gloriole de l'orateur, l'autre les désillusions du tribun. Si Numa Roumestan passait par là, il pourrait se reconnaître. Ces deux piècettes sont en vers : aux Dieux du jour il faut parler le langage des Dieux !*

Le Conseil municipal de Saint-Potin, *qui date de 1875, est devenu bien anodin. — Pouvais-je prévoir la niaiserie croissante de nos édiles ?*

La Femme du monde et l'Auvergnat *n'a pas vieilli. La République ne continue à supprimer les croix — dans les écoles — que pour les mettre sur la poitrine des républicains.*

Où nous en sommes *est un léger reflet de la France en 1877. — Nous en sommes déjà loin !...*

52 millions, savez-vous, *n'est pas l'exagération, mais bien l'incroyable photographie de l'affaire Tkint, le caissier belge. — Philippart est venu depuis. — J'en attends un autre demain.*

La Robe de soie *(1878) représente très exactement la physionomie politique de cette année : la chasse aux recrues par tous les partis.*

Un drame impossible *(1879) est devenu impossible : l'amnistie et la responsabilité des ministres l'ont tué.*

Le Duc de Carcassonne, Une Instruction criminelle *et* Marches et Systèmes *sont des fantaisies auxquelles la politique est étrangère... Dieu merci !*

Pour les Lundis de Madame Bas d'Azur, *la pièce est d'hier : je n'ai rien à en dire ; je ne la défendrai que lorsque je ne la jouerai plus.*

Vous ne m'accuserez pas, lecteur, d'avoir trop souligné mes petites œuvres. J'y ai mis de la discrétion... car enfin j'aurais pu vous fatiguer par des notes et des pièces à l'appui; mais je compte beaucoup sur votre intelligence et sur votre indulgence.

Quoique, en ce temps de liberté, on me fasse parfois l'honneur de redouter ma satire, je ne me crois pas plus important pour cela et j'estime que, puisque chaque jour on fait grâce aux assassins qui sont condamnés à mort on ne tourmentera pas un pauvre roquet qui a fait pipi sur un jambon !

LEMERCIER DE NEUVILLE.



LE BAIN DU CONSUL


LC
LC

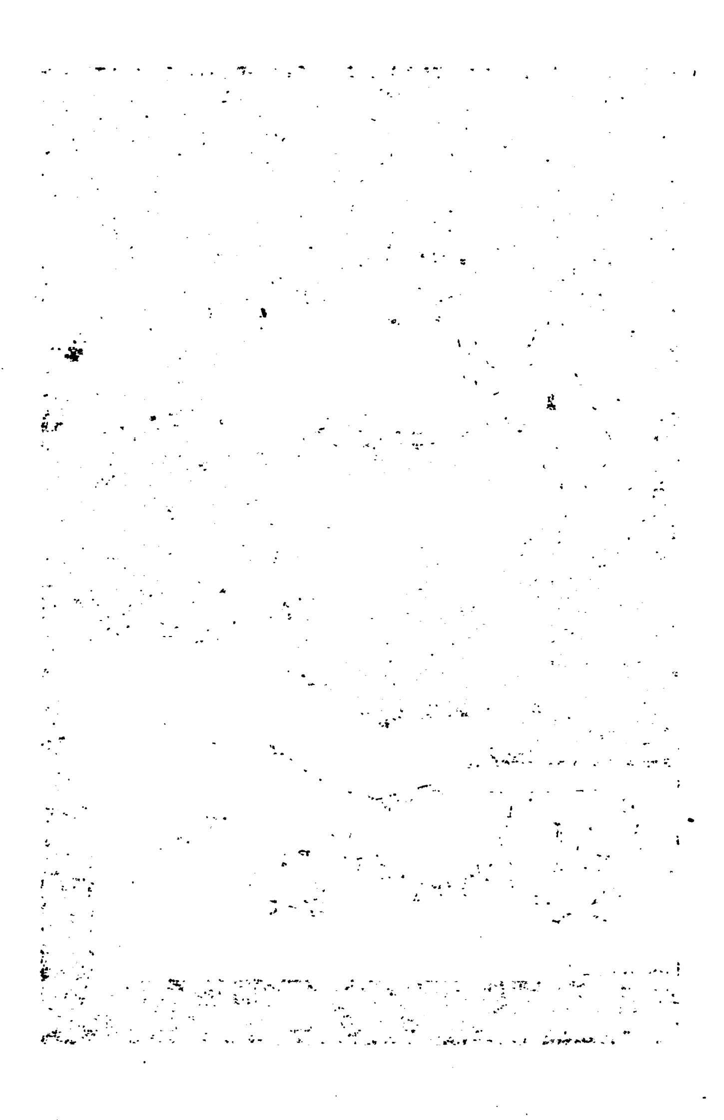
[illegible] D[illegible] C[illegible]

[illegible]

SCÈNE I

[illegible]

[illegible] temps [illegible]
[illegible] Rome [illegible]
[illegible] éloquence
[illegible] de [illegible]
[illegible] ement
[illegible] le [illegible]
[illegible] parla [illegible] ses [illegible] topé [illegible]
[illegible] comme font les [illegible] trompée[illegible]
[illegible] débit, [illegible]
[illegible]



LE BAIN DU CONSUL

COMÉDIE NÉO-LATINE EN UN ACTE ET EN VERS

Représentée pour la 1re fois le 7 juillet 1879, au casino de Néris.

A M. Le Duc, statuaire.

Personnages : { Cicéron, accent du Midi.
Roscius, accent du Nord.

L'atrium de la maison de Cicéron.
Tribune à droite de l'acteur. — Baignoire à gauche.

SCÈNE I

ROSCIUS, *entrant.*

Oui, je viens dans son temple adorer Cicéron.
Je viens, moi Roscius, moi, mime fanfaron,
Apprendre à ce consul expert en éloquence
L'art de donner aux mots toute leur redondance.
Désormais il pourra vibrer impunément
Et l'R, dans ses discours, aura le roulement
Du tonnerre ! En parlant, ses onomatopées
Cingleront comme font les lames bien trempées.
Il ne hâtera plus son débit, il saura
Ménager ses effets : — quand on l'applaudira

Il recevra le choc de cet accueil sonore
Sans sourciller, afin qu'on applaudisse encore !
Car nous, comédiens, dans nos emplois divers,
Si nous ignorons l'art de façonner des vers,
De faire des discours ou bien des Atellanes,
Nous possédons celui, qu'ignorent les profanes,
De les faire valoir dans toute leur beauté ;
Nous sommes les hérauts de la célébrité,
Les cadres des tableaux, les socles des statues,
Les rayons lumineux, glissant entre les nues,
Qui font vivre le marbre incolore des Dieux !
— Et tous les sentiments ? Qui les fait valoir mieux
Que le comédien ? — Qui, mieux que lui, sait faire
Vibrer habilement la fibre populaire ?
Qui sait mieux amener les rires et les pleurs
Sur les fronts compassés de mille spectateurs ?
Oui, le comédien, c'est le souffle ! c'est l'âme !
Pour le poète ou bien l'orateur, je proclame
Que leur œuvre, sans nous, n'est absolument rien,
Car tout est imparfait sans le comédien !
— Mais voici le consul !

SCÈNE II

—

ROSCIUS — CICÉRON

ROSCIUS, *saluant.*

Je vous salue, ô maître !

CICÉRON

Excuse-moi si j'ai tardé tant à paraître,
Mais j'étais — avec toi je n'ai rien à nier —
En train de discuter avec mon cuisinier!
M'est avis qu'un consul qui veut payer de mine
Doit être très expert dans l'art de la cuisine;
Il doit faire passer avec art, à la fois,
Les plats les plus exquis et les meilleures lois.
Je veux te convier à ces repas splendides :
Tu verras le troupeau des convives avides
Se ruer sur les mets !

ROSCIUS

Merci, maître!

CICÉRON

Je veux
Que tu prennes ta part de ces mets savoureux
Qui vous font oublier, avec leurs sauces riches,
Le temps où, pour dîner, on mangeait des pois chiches;
Et que, pour ramener la voix dans ton gosier,
D'une fiasque qu'entoure un blanc treillis d'osier
Tu fasses retomber dans ta coupe dorée
Un vin noir, généreux, contemporain de Rhée!
C'est un don que me fit mon collègue Laurus:
« — Prends-le, me disait-il, il a plus de vertus
« Que cet affreux nectar, à trompeuse enveloppe,
« Que nous buvions à la taverne de Procope ! »

ROSCIUS

Vous me comblez!

CICÉRON

Non pas, cher Roscius! Cessons
De bavarder, j'écoute à présent tes leçons!

ROSCIUS

Quel discours voulez-vous, maître, que je déclame?

CICÉRON

Qu'importe!

ROSCIUS

Ils sont tous beaux, j'en conviens!

CICÉRON

Sur mon âme,
Tu l'as dit!

ROSCIUS

Vous avez un talent que nul n'a!

CICÉRON

Eh bien! dis-moi celui contre Catilina.

ROSCIUS

Voici : « Jusques à quand... » ici l'on fait silence!

CICÉRON

Bien !

ROSCIUS, *poursuivant.*

« Abuseras-tu de notre patience ?
« Combien de temps encor te riras-tu de nous ?
« Ne redoutes-tu pas notre juste courroux ?
« Tu conspires partout, même dans cette enceinte.
« On peut franchir les murs dont cette ville est ceinte
« Et, du sommet des monts jusques au bord des flots,
« Trouver et dévider le fil de tes complots ! »

CICÉRON

Dévider ! dévider du fil... des dévideuses ?
La Révolution n'a que des tricoteuses !
Ai-je dit dévider ?

ROSCIUS

Maître, vous l'avez dit !

CICÉRON

Soit ! quand je dis un mot, ce mot a du crédit.
J'en ai deux dans mon sac, et des plus remarquables !
L'un a vaincu César : « *Irréconciliables* » ;
L'autre, qui maintenant semble un peu discuté
Et n'est pas discutable, est : « *L'Opportunité* » !

ROSCIUS

Le premier de ces mots a fait consacrer l'homme,
Et le second l'a mis à la tête de Rome !

CICÉRON

Bien ! Tu connais l'histoire et tu sais à propos
Donner la part qui leur convient à ses héros !
J'aime en toi cet esprit politique et pratique.
Tu brilles, Roscius, dans le ciel dramatique !

ROSCIUS

D'un faible éclat, c'est vrai, mais vous brillez ailleurs !

CICÉRON

Eh bien, si tu le veux, marions nos splendeurs !
Apprends-moi l'art divin de captiver la foule,
Et moi, je t'apprendrai, mon cher, comme on la roule !
Déjà j'ai profité de tes sages leçons :
Dans ce pays où tout finit par des chansons,
J'ai, sans avoir ta voix pure et ta prosodie,
Avec succès joué plus d'une comédie ;
Et l'on m'a trouvé bon, et l'on m'a rappelé !
Avec toi, le succès eût été décuplé.

ROSCIUS

Eh bien, maître, avant tout je dois ici vous dire
Que l'art de bien parler surpasse l'art d'écrire ;
Que le penseur n'est rien auprès de l'orateur,
Et que l'orateur même est nul devant l'acteur !
Donc, quand vous parlerez, qu'importe que la phrase
Se tienne plus ou moins solide sur sa base ;

Qu'importe si le sens est clair ou ne l'est pas,
Si la pensée est noble ou si le style est bas !
Ce qu'il faut au public, c'est l'idée exprimée
Par le geste ! — Tenez, vous parlez de l'Armée :
Enflez la voix, criez, faites tous vos efforts !
Le succès appartient aux poumons les plus forts !
Maintenant, s'il vous plaît de parler de finance,
Prenez un ton plus doux, sussurrez ; que la danse
Des écus dans la voix se fasse bien sentir !
Imaginez un sac dont vous faites sortir
De l'argent. Tout d'abord, comme un bruit de clochettes
Se fait entendre, on voit les pièces rondelettes
Se montrer de profil, de face, de trois quarts ;
On dirait un troupeau d'écoliers babillards !
Mais bientôt, sous l'ardente main qui les agite,
Les écus avec bruit s'échappent de leur gîte ;
Bruit sonore, cassant, métallique, fatal !
Imiter ce bruit-là, c'est le point capital.
— Parlez-vous de nos dieux ? Ayez une autre allure ;
Soyez tout miel, tout sucre, ou bien tout confiture !
La pilule pourra se glisser par-dessous,
Vous la ferez gober, et vous serez absous !

CICÉRON

O savantes leçons ! — Mais pourtant voici l'heure
Où l'on doit apporter un bain dans ma demeure ;
J'écoute les conseils d'un médecin vanté
Qui doit me soulager de mon obésité
Et par des frictions rendre mes chairs plus fermes ;
Or, n'ayant pas encor fait décorer mes thermes,

Je prends mon bain ici. — Mais ne t'éloigne pas!
Ce matin, tu pourras partager mon repas.
Poursuis! J'écouterai très bien dans ma baignoire.

(Il sort.)

SCÈNE III

—

ROSCIUS, *seul.*

Un bain! — Je suis dans les coulisses de la Gloire!
O pauvre humanité! — Ce brillant orateur
Va prendre un bain, comme un autre, comme un acteur...
Comme un simple artisan! Le grand homme est malade;
Et lorsque, l'œil rempli de feux, il escalade
La tribune, qu'il parle avec autorité,
Qu'il frappe de son poing et dresse avec fierté
Sa tête et son gros cou de taureau d'Étrurie;
Quand, poussé par les Dieux, il lance avec furie
Ces grands mots... auxquels croit le peuple souverain...!
Qui songe, qu'en rentrant, il va prendre son bain
Et cacher lourdement, au fond d'une baignoire,
Son gros corps épuisé par la lutte oratoire!
Ce que c'est que de nous!

SCÈNE IV

—

ROSCIUS — CICÉRON, *sortant la tête de sa baignoire.*

CICÉRON

Poursuis donc ta leçon
Maintenant, et dis-moi la meilleure façon
De faire concorder la force avec la grâce...
Place-toi, si tu veux, dans la tribune en face.
Nul n'y monta que moi... C'est là que, tous les jours,
Je prépare, en secret, mes éloquents discours.

ROSCIUS

J'obéis et je veux vous montrer par avance
A quel degré mon art s'unit à l'éloquence
Que vous possédez; car, je vais, non seulement
M'exprimer comme vous, être aussi véhément,
Mais encor — l'art, chez moi, domine la nature —
Redire vos discours avec votre figure!

CICÉRON

Quoi! tu pourrais... ?

ROSCIUS

Avant de parler!

CICÉRON

Sur ma foi !
Je voudrais voir cela.

ROSCIUS *monte à la tribune couvert du masque de Cicéron.*

CICÉRON, *avec admiration.*

C'est moi ! c'est moi ! c'est moi !
Parle, ami !

ROSCIUS, *à la tribune.*

— Sénateurs ! dans mes Catilinaires
J'ai flétri comme il faut ces héros populaires
Qui bouleversent tout, afin de profiter
Du trouble pour sortir de l'ombre et pour monter
Au sommet ! — On les vit n'épargner, ces habiles !
Ni les promesses d'or, ni les discours stériles !
Ils avaient, ces gourmands de popularité,
L'art de charmer la foule... et pour la liberté
Qu'ils promettaient, le peuple, enfant qu'un rien soulève,
Leur donnait le pouvoir en échange du rêve !

CICÉRON

Parle ! C'est moi ! Poursuis !...

ROSCIUS

Dès qu'ils sont arrivés,
Qu'ils ont réalisé tous leurs espoirs rêvés,

Qu'ils ont, en même temps, les honneurs, la fortune,
Ces héros — ne sont plus héros qu'à la tribune.
Ne leur demandez pas de marcher au combat :
Au moindre bruit de guerre on sent leur cœur qui bat !
On les eût vus jadis partir pleins de vaillance,
Alors qu'ils n'étaient rien. — Maintenant la prudence
Semble avoir remplacé leur primitive ardeur :
C'est théoriquement qu'ils ont de la valeur !

CICÉRON

Ah ! je me reconnais ! — Je reconnais mon style !
Tu reproduis fort bien ma parole subtile
Qui jongle avec le mot, le lance et promptement
Le rattrape ! — Poursuis ! j'attends le dénoûment.

ROSCIUS

Quant à moi, citoyens, vous connaissez ma vie
Publique ! — J'ai d'abord vu déchaîner l'envie ;
Mes plus beaux sentiments ont été méconnus ;
Mes honneurs, et l'on sait comme ils me sont venus,
On les raille ! — Aujourd'hui que la besogne est faite
Grâce à moi ; — que je suis arrivé presque au faîte
Du pouvoir, c'est à qui restreindra le respect
Qu'on me doit ! Là, vraiment, citoyens, c'est infect !

CICÉRON

Infect ! — Infect est vif ! — Mais j'aurais pu le dire
Autrefois ! — Maintenant j'ai ce que je désire,
Pourquoi donc être vif ? — Le pouvoir m'a calmé.
On est moins agressif quand on se sait armé.

Çà, voyons, Roscius, descends de la tribune,
Reprends tes traits.

(Roscius descend de la tribune et ôte son masque.)

C'est bien; maintenant, par Neptune!
Je veux te faire voir comment dans le Sénat
Je dirige avec tact les choses de l'État.
Je préside. — A ton tour, demande la parole:
Tu vas pour un instant jouer un autre rôle.
Imite un député de l'opposition.
Et moi, qui veux sauver la situation,
Je la refuse. — Va!

ROSCIUS

Citoyens! je demande
La parole!

CICÉRON

Eh bien, moi, je vous mets à l'amende
Pour interrompre à tout bout de champ l'orateur.

ROSCIUS

Mon droit...

CICÉRON

Le droit n'est pas d'être un interrupteur,
Je la refuse!

ROSCIUS

Eh bien, je la prends!

CICÉRON

Je vous somme
De vous taire ! Et d'abord je vais doubler la somme
De votre amende.

ROSCIUS

Eh bien, ça m'est égal !

CICÉRON

Ainsi,
De mon autorité vous vous moquez ici ?

ROSCIUS

Non, mais je veux parler !

CICÉRON

Eh bien, je vous adjure
De vous taire et je vous applique la censure.

ROSCIUS

Qu'importe ! Vous pouvez me prendre mon argent ;
C'est un moyen mesquin, mais peu décourageant.
J'ai, vous dis-je, le droit de prendre la parole,
Et vous, qui présidez comme un maître d'école
Et qui nous punissez comme des écoliers,
Ayez plus de mémoire aussi. — Vous oubliez

Le temps où nul de nous ne pouvait plus rien dire
Sans être interrompu par vous, soit par un rire,
Soit par des mots, soit par des interjections !

CICÉRON

Soit ! — J'eus tort autrefois, mais dans mes fonctions
Nouvelles il convient que je sois très sévère,
Pour réparer ainsi les fautes de naguère.

ROSCIUS, *enthousiasmé.*

Très bien, maître ! très bien ! c'est très bien répondu !

CICÉRON

Oui, mais à ce jeu-là mon organe est perdu.
Bah ! qu'importe ! Aujourd'hui ma tâche militante
Est finie et je puis demeurer sous ma tente.
Laisse-moi revêtir mon peplum, je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE V

ROSCIUS, *seul.*

Et chaque fois que j'ai de pareils entretiens
Avec le maître, eh bien ! je hais ma destinée !
Car enfin, qu'ai-je fait dans cette matinée ?
N'ai-je pas reproduit, mais avec plus d'ampleur,

Ses discours les plus beaux ? Ils étaient dans mon cœur,
Et c'est en y pensant pendant les nuits de fièvre
Que de mon cœur ils sont montés jusqu'à ma lèvre !
O préjugé caduc ! Quoi ! parce que, le soir,
A l'entour de mes yeux je mets un peu de noir,
Du blanc sur mon menton, du rouge sur ma joue,
Et que, devant la foule idolâtre, je joue
Costumé, faisant rire et pleurer tour à tour,
On ne m'admettrait pas à la tribune un jour ?
Je ne pourrais porter l'insigne plein de charmes
Qui fait que les soldats nous présentent les armes ?
Je ne pourrais traiter les choses de l'État ?
Je ne pourrais...

SCÈNE VI

ROSCIUS — CICÉRON

CICÉRON

Ami, conserve ton état,
Il est modeste et sûr ! Ne sois roi qu'au théâtre,
Tu ne tomberas pas. Ta statue est en plâtre,
Mais ce plâtre est doré, cela suffit aux yeux ;
De ma prospérité ne sois pas envieux !
Heureux ! heureux celui qui, bien loin des affaires,

Dort sous les orangers, aux pays des Ibères ;
Il attend, — sans ennuis — avec sécurité,
L'instant qui marquera son opportunité.
Que les impatients gaspillent leur semence,
Il la récolte un jour, et voilà sa science !
Beatus ille qui procul negotiis...
Viens ; nous allons fumer des cigares exquis !

(Ils sortent.)

L'ESCLAVE IVRE



[illegible] des Gaules, [illegible]

[illegible] celui qui doit [illegible]

[illegible] que j'ai calmé tous les partis [illegible]

L'ESCLAVE IVRE

COMÉDIE NÉO-LATINE EN UN ACTE ET EN VERS

Personnages :

MASSABIUS	TROMPETTA
FALSUS	LUDOVICA

Un atrium romain. — Jardins dans le fond ; sur le premier plan à droite, table servie.

SCÈNE I

MASSABIUS, *près de la table.*

Fleurs de Ville-d'Avray, vous, collines de Sèvres,
A l'heure où lentement, la coupe sur les lèvres,
Je goûte les parfums du nectar de Bordeaux,
J'aime à vous sentir, fleurs, j'aime à vous voir, coteaux !
J'oublie ici Lutèce et ses ardentes fêtes,
Je crois me retrouver à la Villa des Crêtes,
Au bord du lac Léman, où, dans l'oisiveté,
Je m'endors dans ma gloire avec impunité !
Et pendant ce temps-là, mes protégés, dociles,
Font entendre leur voix, dans les champs, dans les villes ;
Ils disent que celui qui doit nous sauver tous,
C'est moi ! que j'ai calmé tous les partis jaloux ;



Qu'ayant promis beaucoup, je tiendrai plus encore,
Et que c'est au moment où va poindre l'aurore
De la paix, de l'aisance et de la liberté
Qu'il faut réinstaller mon opportunité !
Bons amis ! Ils m'ont peu coûté ! Ces gens modestes
Des festins du pouvoir n'ont voulu que les restes.
Je ne fais pas ici l'éloge de leur goût;
D'ailleurs, j'avais déjà dévoré presque tout!
Et pourtant mon esprit conçoit bien d'autres choses !
En attendant... Esclave ! apporte-moi des roses !
Car je veux en ce jour en couronner ce front
Où bouillonne l'audace et s'émousse l'affront!

SCÈNE II

—

MASSABIUS, FALSUS, *entrant avec une couronne de roses.*

FALSUS

Maître !

MASSABIUS

Ah ! c'est toi, Falsus ! Approche. Quel air sombre !

FALSUS

Massabius ! Voici tes roses ! Dans le nombre
Il en est aux parfums les plus purs, les plus doux,
Mais dont les branches sont pleines de dards jaloux.

MASSABIUS

Que veux-tu dire?

FALSUS

Rien! Seulement crains la tige,
Si tu veux que la fleur conserve ton prestige.

MASSABIUS

Parle-moi sans détours, nous sommes seuls.

FALSUS

Eh bien!
Esclave comme nous, hier tu n'étais rien.
Ta voix dans le Forum, où tu cherchais des causes,
N'éveillait nul écho; quand tu prenais des poses
De Spartacus brisant ses fers, on souriait!...
Et chaque jour ta toge au coude se trouait
A force d'essuyer le bord de la tribune.
César tomba! — Sa chute amena ta fortune.
C'est alors que tu vins comme un libérateur
Auprès de nous.—Alors, aucun autre orateur
N'avait encor osé prendre notre défense;
Nul ne s'était chargé de notre délivrance,
Nul au fond de nos cœurs n'avait semé l'espoir,
Notre horizon semblait borné dans un ciel noir!
A ta voix, notre cœur s'affermit; une aurore
Apparut! Nous avons suivi le météore
Et nous t'avons dit : — Oui, nous sommes avec toi!
Conduis-nous, va devant! Marche! nous avons foi!

Puis les athlètes nés dans le midi des Gaules
Aussitôt t'ont porté sur leurs larges épaules,
Et tu leur as promis une part du butin!
Déjà l'on s'avançait vers le mont Aventin,
— La colline où le Peuple irrité se retire, —
Quand, prudent, et la lèvre esquissant un sourire,
Tu leur dis : — A quoi bon lutter? Mieux vaut ruser!
Laissez-moi lentement, doucement m'imposer;
La lutte ouverte est trop chanceuse; il vaut mieux être
Avec les ennemis et devenir leur maître!
Croyez en moi! Je suis de Gênes, mes amis!
Je tiendrai tôt ou tard tout ce que j'ai promis!
—Dieux immortels! Où sont maintenant tes promesses?
Dirigeant le Pouvoir et gorgé de richesses,
Tu nous fuis,... redoutant nos reproches sanglants;
Et l'on te voit partout raccolant des clients,
Discourant, t'occupant de toutes les affaires,
Mangeant dans tous les plats, buvant dans tous les verres,
Afin de regagner ta popularité
Qui croule sous le poids de ton obésité !

MASSABIUS

C'est tout!

FALSUS

C'est bien assez, je crois!

MASSABIUS

Enfants terribles,
Comme il faut vous aimer! Vous êtes accessibles
A tous les sentiments avec la même ardeur!
Êtres bons et naïfs, tout chez vous part du cœur!

Vous m'accusez ! Eh bien, j'attendais vos reproches ;
Je disais chaque jour : Mon Dieu ! les temps sont proches
Où les impatients, devenus des ingrats,
Sans nous entendre vont déchirer nos contrats.
Vous vous plaignez ? De quoi ? — Vous avez la parole
Libre ; puis vous avez pour vos enfants l'école ;
Le droit de discuter vos salaires ; le droit
D'ouvrir votre pensée autrefois à l'étroit ;
De choisir au milieu de vous vos mandataires
Et de les déposer quand ils sont réfractaires.
Que vous faut-il de plus ?

FALSUS

Ce que l'on t'a donné :
Le Pouvoir ! — Aujourd'hui, nous t'avons condamné !
Ce Pouvoir, avant tout tu devais nous le rendre ;
Ce n'était qu'un dépôt !

MASSABIUS

Eh bien, venez le prendre !

FALSUS

Nous oserons !

MASSABIUS

Parbleu ! je le sais bien ! aussi,
En prenant le Pouvoir, mon unique souci
Fut de me garantir de votre ingratitude !
D'un chef d'État je n'ai pas pris la servitude :

J'ai fait agir, c'est mieux! — Au lieu d'honneurs puérils,
J'ai préféré tenir dans l'ombre tous les fils !
Grâce à ces parvenus, je n'ai plus rien à craindre :
Avant de me frapper il faudra les atteindre.

FALSUS

Soit! Ils seront compris dans nos décisions,
Car le tour est venu de nos ambitions !

(Il sort.)

SCÈNE III

—

MASSABIUS, *seul.*

Est-ce bien moi ? Devant cet esclave vulgaire
Qui m'insultait, j'ai su retenir ma colère!
Quoi! Cet homme était là debout, qui m'accusait,
Et j'ai voulu répondre à ce qu'il m'adressait!
Ai-je donc peur ? Non pas! Je méprise leurs haines
Et n'ai pas oublié que je naquis à Gênes.
(Appelant.) Trompetta !

SCÈNE IV

—

MASSABIUS, TROMPETTA

TROMPETTA

Me voici, Maître, que voulez-vous?
Nous avons pour ce soir quelques petits plats doux
Qui feront le bonheur de vos lèvres friandes.
Votre docteur m'a dit de supprimer les viandes,
Les ragoûts... qui pour vous sont par trop adipeux.

MASSABIUS

Bien! —Maître Trompetta, je te trouve verbeux!

TROMPETTA

Mais je croyais...

MASSABIUS

Tais-toi! Tu connais cet esclave
Qui sort d'ici?

TROMPETTA

Falsus?

MASSABIUS

Lui-même! C'est un brave
Qui n'a pas tous les jours un copieux festin.
Tu vas lui préparer son repas ce matin :

Tu lui feras goûter des sauces nonpareilles
Et tu lui donneras du nectar de mes treilles.
Choisis dans les vieux crûs, et des plus parfumés !
Puis lorsque tu verras ses regards enflammés,
— Inévitable effet de ces vins sans mélanges,
Rien ne t'empêchera de chanter mes louanges !

TROMPETTA

Qui ne vous aimerait, ô maître généreux !

MASSABIUS, *à part.*

Quand on grise le Peuple, il croit qu'il est heureux !
(Il sort.)

SCÈNE V

TROMPETTA, *entrant, puis* FALSUS

Oh ! le cœur excellent ! O le maître équitable !
Sa devise devrait être : — Tout pour la table !
Mais j'aperçois Falsus ! *(Appelant.)* Falsus !

FALSUS, *entrant.*

Que me veux-tu ?

TROMPETTA

Massabius, dont tu méconnais la vertu

Quelquefois, quand l'ennui te visite et t'opprime,
Afin de te montrer comme il t'aime et t'estime,
M'a dit, ponr ce matin, d'apprêter ton repas
Et de bien te soigner.

FALSUS

Lui, me nourrir ! Non pas !

TROMPETTA

Ne mange pas ! mais bois !

FALSUS

Boire ! Je le préfère,
Car rien ne s'oppose à ce qu'il me désaltère !

TROMPETTA, *lui versant à boire.*

Bois donc ! C'est du bon vin ! Dans le commencement
On y mettait de l'eau, — car on boit joliment
Ici ! — Mais depuis que les marchands de liquides
Sans nous faire payer remplissent les fûts vides,
Nous buvons le vin pur !

FALSUS

Il est exquis !

TROMPETTA

Le soir,
Au dîner, les amis viennent beaucoup nous voir.

Ils ont un appétit à dévaster la table,
Et boivent bien! — RANCUS, un homme remarquable
S'y montre quelquefois; REYNACHUS vient toujours;
C'est lui qui met en bon latin tous nos discours!
SPULLERUS le Germain; COQUELINUS le mime;
FARUS, le général qu'un noble orgueil anime;
AURIGÈRE-ARNAUDUS, son jeune confident;
FREYCINETTUS, jadis consul et prétendant
Le devenir encore; et puis CONSTANCE-CHLORE,
Dont le passé ne fut pas toujours inodore,
Tous viennent se grouper près de Massabius!
Et lui, clignotant de l'œil qui n'est pas perclus,
Aime à se rappeler les époques passées:
Les socles démolis et les vitres cassées,
Les désirs qu'il avait de parvenir!... Son œil
Brille dans ces moments d'un légitime orgueil.
On voit autour de lui ses amis, ses convives,
Groupés et prenant des poses contemplatives :
Il leur promet à tous des places, des honneurs,
La fortune! et conquiert aisément tous les cœurs!

FALSUS, *buvant.*

Il est bon !

TROMPETTA

Excellent!

FALSUS

Il est vieux.

TROMPETTA

Il semble être
Plus vieux qu'il n'est.

FALSUS

Et puis on sent qu'il vous pénètre !

TROMPETTA

Il est très éloquent et rempli de vertus.

FALSUS

Mais je parle du vin !

TROMPETTA

Moi, de Massabius !
Mais ils sont bons tous deux !

FALSUS

Au fait, ce doux breuvage
Ne manque pas d'attraits ! Par Bacchus ! je partage
Le goût de ton patron ! Je crois, en vérité,
Que les privations et la sobriété
Rendent l'homme méchant !

TROMPETTA

La bonne nourriture,
Nous dit Massabius, fait la bonne nature !

FALSUS

C'est juste !

TROMPETTA

Il est mauvais, après un bon repas,
De songer qu'il en est d'autres qui n'en font pas !
On digère très mal !

FALSUS

Et l'on se rend malade !

TROMPETTA

Jouissons !

FALSUS

Oui, la vie est une mascarade ;
Il s'agit de choisir son costume.

TROMPETTA

Crois-moi,
Si tu veux être heureux, il ne tient plus qu'à toi !
En t'offrant ce nectar mon maître te protège ;
Le moment est venu : si quelque privilège
Te fait plaisir, dis-le.

FALSUS

Tu crois ? Va l'avertir
Que j'accepterai tout ce qu'il voudra m'offrir !

TROMPETTA, *sortant.*

Encore un de gagné!

SCÈNE VI

FALSUS, *seul, buvant.*

Je t'aime, ô douce ivresse,
Qui me rend lâche, mais qui chasse ma détresse!
Vin qui fais oublier, ô nectar généreux!
Merci! C'est grâce à toi que je vais être heureux!
Désormais plus d'ennuis, de craintes importunes,
Je veux me délivrer de toutes mes rancunes;
Je suis las d'envier, je suis las de souffrir,
J'abandonne la lutte et préfère jouir!

SCÈNE VII

LUDOVICA, FALSUS

LUDOVICA

Lâche!

FALSUS

Ludovica!

LUDOVICA

Lâche! Lorsque tes frères
Ont remis dans tes mains l'arrêt de leurs colères,
Ils te croyaient plus fort! Ce liquide trompeur
A fait rougir ton front et d'ivresse et de peur!
De notre vin grossier il n'a pas l'influence :
L'un sert la trahison, et l'autre la vengeance!

FALSUS

Ludovica! Pardon!

LUDOVICA

Non! traître! il est trop tard!

FALSUS

Pardon!

LUDOVICA

Pas de pardon! Vois-tu bien ce poignard?
C'est le glaive du peuple! Instrument de justice,
Il sera teint ce soir du sang de ton complice...

FALSUS

Pardon!

LUDOVICA

En attendant qu'il soit rougi du tien!
(Elle sort tragiquement.)

SCÈNE VIII

FALSUS, *seul.*

Du mien! Merci! j'y tiens! Ludovica va bien,
Avec ses mots pompeux et son poignard féroce!
Quoi! je ne pourrais plus faire encore la noce?
Merci! Mais me voilà tout à fait dégrisé!
Qu'ai-je fait? —Ah! c'est vrai! C'est ce maître rusé
Qui, pour un vain repas qu'à présent je regrette,
S'est dit : Il est de ceux qu'à bas prix on achète!
Qu'il vienne!... Le voici!

SCÈNE IX

FALSUS, MASSABIUS

MASSABIUS

Que m'a-t-on dit? Tu veux

Revenir avec nous ? Je vais combler tes vœux.
Que veux-tu ?

PALSUS

Moi ! Je veux te jeter à la face
Ma haine avec ton vin !

MASSABIUS

Que dis-tu ?

FALSUS

De ta place
Je veux te renverser, je veux te voir pâlir,
Je veux te voir trembler ! Allons ! assez jouir !
C'est notre tour !

MASSABIUS

Brigand !

FALSUS

C'est notre tour de vivre
A tes dépens !

MASSABIUS

Tais-toi, tu n'es qu'un esclave ivre !

FALSUS

Esclave ! Tu verras, quand nous aurons jeté
Nos chaînes, l'esclave ivre... ivre de liberté !

Adieu! Massabius! Redoute nos colères!

(Il sort.)

MASSABIUS

Oh! je vous poursuivrai jusque dans vos repaires

SCÈNE X

MASSABIUS, *seul.*

Oui! je les reconnais! Ce sont ces indomptés,
Isolés autrefois, et qui se sont comptés
Depuis. Ces malheureux, dont je briguais les votes,
Croyaient, les pauvres fous! sans bas et sans culottes,
Que l'homme qui, pour lui, jetait l'Empire à bas,
Leur donnerait un jour la culotte et les bas!
Allons donc! J'aurais pu les maintenir encore
Avec ma grosse voix et ma phrase sonore;
Mais je n'ai plus d'amis... je n'ai que des jaloux!
On peut hurler, mais non combattre avec les loups!
Rusons encor! rusons toujours! Et que la ruse
Nous serve! Car ce sont mes amis qu'on accuse,
Et non moi! C'est sur eux que tout va retomber!
Sous les affronts sanglants leur front va se courber,

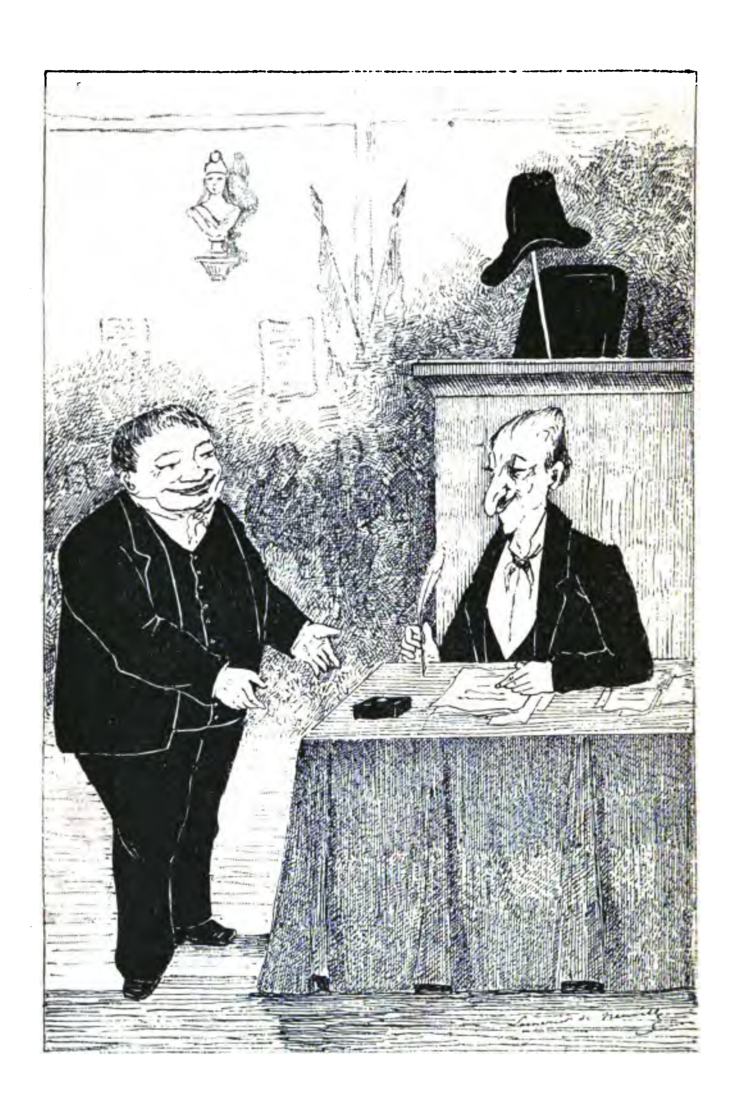
Et moi, pendant ce temps, je pousserai l'audace
Jusqu'à feindre l'ennui de me mettre à leur place :
— Ferrus! Pourquoi toucher à nos religions?
Dirai-je... et toi, Farus! Rends-moi mes légions!

Octobre 1881.

LE CONSEIL MUNICIPAL

DE

SAINT-POTIN



LE

Conseil Municipal de St-Potin

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

Jouée pour la première fois à Tours, au cercle Saint-Georges, le 29 novembre 1875.

Personnages :

Les citoyens conseillers

LARANG,	COUCHENEUVE,
LEVEAU,	NESCIT,
DE CRUFAMEUX,	LEMERLE.

Le théâtre représente la salle d'un conseil municipal. Sur une petite estrade, à droite, grande table couverte d'un tapis vert, sur laquelle on distingue des paperasses et derrière laquelle on voit émerger un habit à larges revers surmonté d'un chapeau mou. Au pied de l'estrade, du même côté, table du secrétaire. Toute la salle est remplie de chaises inoccupées.

SCÈNE I

—

LARANG, LEVEAU

LARANG, *secrétaire du Conseil, à son bureau.*

Il est une heure trois quarts, on peut commencer.

LEVEAU

On peut commencer! On peut commencer, oui! mais nous ne sommes pas en nombre!

LARANG

Mande pardon! Le président Boquet, très occupé en ce moment-ci, a envoyé son chapeau, sa canne et son gilet, que nous avons placés sur son fauteuil. C'est une voix! Il connaît le Conseil, il sait ses espérances, il votera avec la majorité; on peut commencer!

LEVEAU

La majorité! Mais si on le compte, avec nous deux, ça fait trois!

LARANG

Eh bien! c'est suffisant. Ainsi, par exemple, j'émets une proposition; vous êtes contre; le président vote alors avec moi. Ça fait une majorité, puisque nous sommes deux contre un. Et ma proposition est adoptée. Voilà!

LEVEAU

Voilà! Voilà!.. enfin, où sont donc les autres membres du Conseil?

LARANG

Ils viendront pour les affaires qui les intéressent! Comprenez ceci, mon cher, c'est que, comme le

mandat de conseiller est gratuit, le zèle des mandataires a besoin d'être encouragé. Il est bien juste que nos confrères profitent des adjudications qu'ils ont votées, et leur absence momentanée est justifiée par la surveillance qu'ils apportent aux travaux qui leur sont confiés. — Le conseiller-architecte, qui a voté la construction de l'école, fait exécuter ses travaux par le conseiller-entrepreneur des travaux, qui a voté dans le même sens que lui. Le conseiller-banquier, qui a voté comme eux, surveille les fonds qu'il a avancés dans l'affaire, et le conseiller-journaliste, dont le bulletin leur a été aussi favorable, les surveille tous, afin que tout soit exécuté suivant les désirs du Conseil.

LEVEAU

C'est une petite Société de surveillance mutuelle.

LARANG

Parfaitement ! C'est la garantie des citoyens.

(*Leveau sort.*)

SCÈNE II

—

LARANG, *seul.*

Mais il est inutile de bavarder plus longtemps. Comme secrétaire du Conseil, je vais lire le procès-verbal de la dernière séance. (*Il lit.*) « Séance du

« 4 avril. — Le citoyen Lemerle, conseiller, propose
« de voter une somme de cent mille francs pour
« l'exécution de la *cantate* civique qu'il vient de com-
« poser. — Adopté! — Le citoyen Stucmou, con-
« seiller, offre aux communes du département les
« épreuves de sa statue LA MODÉRATION. Le Conseil,
« après délibération, décide qu'un exemplaire de cette
« œuvre d'art sera envoyé à chacun des maires des
« communes, pour être placé dans la salle de la mairie.
« Le Conseil lui vote des remerciements et, en même
« temps, une somme de mille francs par chaque
« exemplaire qu'il fournira. — Adopté! — Le citoyen
« Laplume, conseiller, met gracieusement son journal
« à la disposition du Conseil. Le Conseil accepte cette
« offre généreuse, et prend tout d'abord trois mille
« abonnements à son compte. — Adopté! — A trois
« heures la séance est levée. »

(*Le chapeau du président Boquet se soulève, on aperçoit sa figure. Il crie : «* Vive la Pologne! Monsieur. *» Le chapeau le couvre de nouveau.*)

LARANG

Le procès-verbal est adopté. Passons à l'ordre du jour. L'ordre du jour appelle la discussion sur la récolte des vignobles de Saint-Potin. Le citoyen de Crufameux a demandé la parole.

SCÈNE III

—

LARANG, DE CRUFAMEUX, *entrant.*

DE CRUFAMEUX (*accent gascon*)

Air : *Les Gueux.*

Refrain. Le vin! Le vin!
Quel nectar divin!
Il met tout en train!
Vive le vin!

LARANG

Mais, pardon! nous ne sommes pas à table.

DE CRUFAMEUX

1er Couplet.

Vive le bordeaux placide,
Le vin des honnêtes gens;
Toujours chaud, jamais acide,
Il sert aux convalescents.

Refrain. Le vin! Le vin!
Quel nectar divin!
Il met tout en train!
Vive le vin!

LARANG

Mais, mon cher collègue, le bordeaux, sans doute...

DE CRUFAMEUX

2e Couplet.

Mais j'aime aussi le bourgogne,
Son doux arome me plaît;
Car au dessert, sans vergogne,
Il inspire mon couplet.

Le vin! Le vin!
Quel nectar divin!
Il met tout en train!
Vive le vin!

LARANG

Certainement, le bourgogne!... mais...

DE CRUFAMEUX

3e Couplet.

D'ailleurs, j'aime le champagne,
Du tokai petit-cousin :
Il fait battre la campagne,
De même que le voisin.

Le vin! Le vin!
Quel nectar divin!
Il met tout en train!
Vive le vin!

LARANG

Mais enfin, où voulez-vous en venir?

DE CRUFAMEUX

Où je veux en venir? Au vin! parbleu! A mon vin! A mon crû! Au célèbre vin de Crufameux! En

fait de vins, Messieurs, les meilleurs sont supérieurs. Il n'y a pas à sortir de là. Or les meilleurs de la commune sortent de mon clos. On dit du *Crufameux* comme on dit du saint-émilion. Mon vin a donc une valeur, il est inutile de le contester. Je viens donc vous dire : C'est un crime que vous commettez en le confondant avec la vendange commune. On a proposé de réunir en une seule cuvée tous les produits vignobles de Saint-Potin, afin d'équilibrer la fortune des producteurs ; en faisant ceci, vous commettez un acte de vandalisme, puisque, sans améliorer le produit inférieur, vous annihilez le produit supérieur. Je m'oppose donc de toutes mes forces à ce que le vin de Crufameux soit compris dans la cuvée communale.

LARANG

Au nom de la Commission vinicole, dont je suis rapporteur, je répondrai au citoyen de Crufameux. — Mon honorable collègue n'a pas compris, ce me semble, le but de la proposition du Conseil. — Il ne s'agit pas, en effet, de déconsidérer le crû de Crufameux, qui est renommé à juste titre et que nous verrions avec effroi disparaître de la circulation. Il s'agit au contraire de lui donner une extension des plus grandes en faisant profiter la commune de sa notoriété. Tout le monde sait qu'il se boit plus de sauterne que le pays n'en peut produire. Pourquoi n'en serait-il pas de même de Crufameux ? D'ailleurs, rien ne serait plus égalitaire ! Il faut que tout Saint-Potin profite de l'excellence des vignes de Crufameux.

La Commission a donc décidé qu'à l'avenir tous les vins de Saint-Potin seraient mélangés et prendraient le nom de Crufameux.

DE CRUFAMEUX

Mais permettez...

LARANG

C'est inutile !... On vote.

Le chapeau du Président, se soulevant :

Vive la Pologne ! Monsieur. *(Le chapeau s'abaisse.)*

LARANG

Le Conseil a adopté.

(De Crufameux se retire.)

SCÈNE IV

—

LARANG, *puis* COUCHENEUVE

LARANG

Passons à une autre question. Messieurs, l'ordre du jour amène l'importante question de l'instruction

obligatoire et gratuite. La parole est au citoyen Coucheneuve.

COUCHENEUVE, *entrant.*

Il faut que l'enfant sache l'orthographe; c'est la base de la régularité de la vie. Quand il ne fait pas de fautes dans sa dictée, il n'en fait pas dans sa conduite. — La géographie lui apprend à connaître son département; combien il a de conseillers : généraux... généreux, communaux, communeux, et cætera... et cætera. — L'histoire lui apprend qu'il faut que chacun ait son tour et que ceux qui l'ont eu n'ont plus rien à espérer. L'avenir est à ceux qui n'ont pas de passé! — L'arithmétique lui apprend à compter; grâce à elle, il peut savoir le nombre des électeurs qui peuvent être utiles à son parti. Il est vrai que le compte n'est jamais exact, à cause des virements d'opinion qui se produisent. Ah! l'instruction!

Air de *l'Apothicaire.*

Épater les populations
Avec quelques phrases sonores;
Lâcher des interjections,
Autant que possible, inodores;
Être sérieux et muet
De peur qu'une bourde n'échappe,
Et croire toujours que l'on est } *Bis.*
Le premier moutardier du Pape! }

Telle est la règle de conduite des savants futurs. L'instruction laïque, obligatoire et gratuite... Il n'y a que cela! (*Il sort.*)

LARANG

Très juste! Je ne vois pas ce que l'on pourrait objecter à cette déclaration. La parole est au citoyen Nescit.

SCÈNE V

LARANG—NESCIT, *entrant.*

NESCIT *(accent normand)*

Pour moi, je propose la suppression des écoles; je trouve que ça prend du temps, de l'argent, et que c'est parfaitement inutile. — Vous vous récriez? — Je vais vous en donner la preuve. — Je suis ouvrier, pas vrai? Je gagne dans mes trois francs par jour; trois francs, trois francs cinquante, c'est selon; des fois quatre francs, quatre francs cinquante et même cinq francs! Si je fais des heures en plus, ça peut aller à six francs, six francs cinquante. Vous voyez ça d'ici. Enfin, en général, c'est dans les trois francs, trois francs cinquante, et cætera, ce que je viens de vous dire. — Je ne sais pas lire; donc je ne lis pas les journaux, pas plus les bons que les mauvais; je ne sais pas écrire; donc je ne puis pas répandre de mauvaises idées; je compte tout juste assez pour savoir ce que je dois et ce qu'on me doit. Du reste,

je ne sais rien de rien ! Et pourtant, avec ces titres-là on m'a nommé conseiller municipal ! Je dirige avec vous les affaires de la commune, aussi bien que vous, et ça irait encore bien mieux si j'étais tout seul ! Aussi vous voyez donc bien que l'instruction n'a pas besoin d'être si obligatoire que ça !

Air : *Ma Normandie.*

Lire pour se mettre en colère,
Écrir' pour se fair' mettr' dedans,
Là, vraiment, est-c' bien nécessaire
Au bonheur de nos pauvr's enfants ?
Ils f'ront bien mieux d'gagner leur vie
Et d'mettr' de côté leurs valeurs
Pour acheter en Normandie
Un p'tit hôtel qui rançonn' les baigneurs !

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

LARANG, *seul.*

Monsieur le Président vient de me dire que la discussion s'égare. Il ne s'agit pas, en effet, de savoir quelle est l'instruction qui sera donnée, et comment et par qui elle sera donnée ; il s'agit de l'école en elle-même, de son aménagement, de son budget. Les fonds de la commune étant limités, nous voulons une école qui puisse, à tour de rôle, être maison d'édu-

cation, cercle, club, et même, dans nos fêtes civiques, salle de festin et de bal; là est l'important! Il nous faut, sous le couvert d'une œuvre philanthropique, un centre de réunions où nous puissions échanger nos idées; en un mot, un asile où les enfants viendront le matin apprendre la science, et où, le soir, leurs pères viendront montrer à quoi elle peut conduire... Vous voyez d'ici ce que cela doit être.

Air de *Masaniello*.

Chaque matin, c'est la lecture
De l'histoire, pour les enfants;
Mais chaque soir on dénature
L'histoire, au profit des parents.
Le matin, on fait des prières:
A Dieu montent les petits cœurs!
Et le soir on entend les pères
S'exprimer en libres penseurs! } *Bis.*

La question n'est donc pas encore élucidée, et je propose de la renvoyer à la Commission.

Le chapeau du Président, se soulevant :

Vive la Pologne! Monsieur. *(Le chapeau s'abaisse.)*

LARANG

Adopté! — L'ordre du jour appelle maintenant une question d'intérêt local. M. de Saint-Gracieux a fait don à la commune d'un monument historique qui est placé au bout de son parc, à l'entrée du village, à condition qu'on en ferait une fontaine. Malheureusement il n'y a pas d'eau dans les environs, et, si ce

monument ne donne pas d'eau, ce n'est pas une fontaine... cela coule de source. Le Conseil se demande si on ne transportera pas le monument sur une source située à une lieue de là, ou si on ne fera pas dériver la source jusque sous le monument.

SCÈNE VII

LARANG — LEVEAU, *entrant.*

LEVEAU

Je demande la parole! — Monsieur de Saint-Gracieux est noble; le don qu'il a fait est aristocrate. Aristocrate par son origine et par sa valeur intrinsèque, puisque c'est une œuvre d'art. De son côté, la source est démocratique, puisque les habitants du pays y lavent leur linge et que les troupeaux s'y désaltèrent. Malgré mes opinions bien connues, je ne veux pas repousser un don qui, peut-être, n'est qu'une restitution; mais je tiens à ce que la commune ne fasse aucune concession qui serait une humiliation. Je demande donc que l'on transporte le monument à moitié chemin de la source, et que l'on fasse dériver la source jusqu'à l'endroit où l'on aura transporté le monument. L'honneur de la commune sera sauf ainsi.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

—

LARANG, *seul.*

Messieurs, j'ai trouvé, je crois, la solution de ce problème, sans mettre la commune à contribution.

Air : *Nous nous marierons dimanche.*

Ne disons pas non,
Acceptons le don
Que nous fait cet honnête homme;
Et n'ayons pas l'air
De le mépriser :
C'est un beau présent, en somme !
Qu'importe l'eau !
C'est un cadeau,
Qu'on l'prenne !
Il n'sert à rien,
Mais il fait bien
En scène !
Bref, l'eau manquera,
Mais d'ssus l'on mettra :
C'monument est une fontaine !

Et sera remplie ainsi la volonté du donateur! Personne n'y met d'opposition ?

Le chapeau du Président, se soulevant :

Vive la Pologne ! Monsieur. (*Le chapeau s'abaisse.*)

LARANG

Adopté ! — Il reste une dernière question à l'ordre du jour. Le Conseil a décidé que le nom des rues

serait changé. Il est bon qu'au lieu de désignations banales et souvent ridicules, l'histoire trace ses époques les plus glorieuses sur les murs de la cité. Il est bien entendu que ce que nous entendons par l'histoire, c'est la nôtre, celle de notre parti; l'autre, l'ancienne, la vaincue! nous ne l'admettons pas. Voici le projet de réforme.

Air nouveau de Franz Hitz.

1er COUPLET

Nommons ru' du Parlement
La ru' des Enfants-Terribles,
Dont les maisons sont visibles
Du côté gauche seulement.
Nous avons aussi l'projet,
Avant la fin de l'année,
De nommer ru' du Budget
Une ru' complèt'ment barrée!
Chœur. Bravo! bravo! c'est bien imaginé!
Adopté! Adopté!

2e COUPLET

Cett' ru' plein' d'hôtels garnis
Qui r'nouvell'nt leurs locaires,
S' nomm'ra ru' des Ministères,
Ou : des Frères-Ennemis!
Bref, si l'on m'écoute un peu,
La ru' d'la Loi s'ra tournée,
Et la vieill' ru' du Bon-Dieu
S'ra tout bonn'ment supprimée!
Chœur. Bravo! bravo! c'est bien imaginé.
Adopté! Adopté!

Le chapeau du Président, se soulevant :

Vive la Pologne! Monsieur. (*Le chapeau s'abaisse.*)

LARANG

L'ordre du jour est épuisé.

SCÈNE IX

LARANG — LEMERLE, *entrant.*

LEMERLE

Messieurs, avant de nous séparer, j'ai une proposition à vous faire, un vœu à vous exprimer. Vous savez toute l'aridité de nos séances, leur utilité n'est pas contestable; mais je crois qu'il serait facile de joindre l'utile à l'agréable, et c'est à moi, musicien, d'offrir au Conseil le moyen de réunir ce double but. Je propose donc de mettre nos séances en musique. Un morceau d'harmonie indiquerait la majorité de nos votes, et nos questions seraient présentées en mélodies, en soli, en duos, s'il y a des discussions.

Air de *la Sérénade de Don Juan.*

Le Tramway-Symphonie!
Macadam-Mélodie!
Alors on siègerait
Bien mieux au Châtelet.

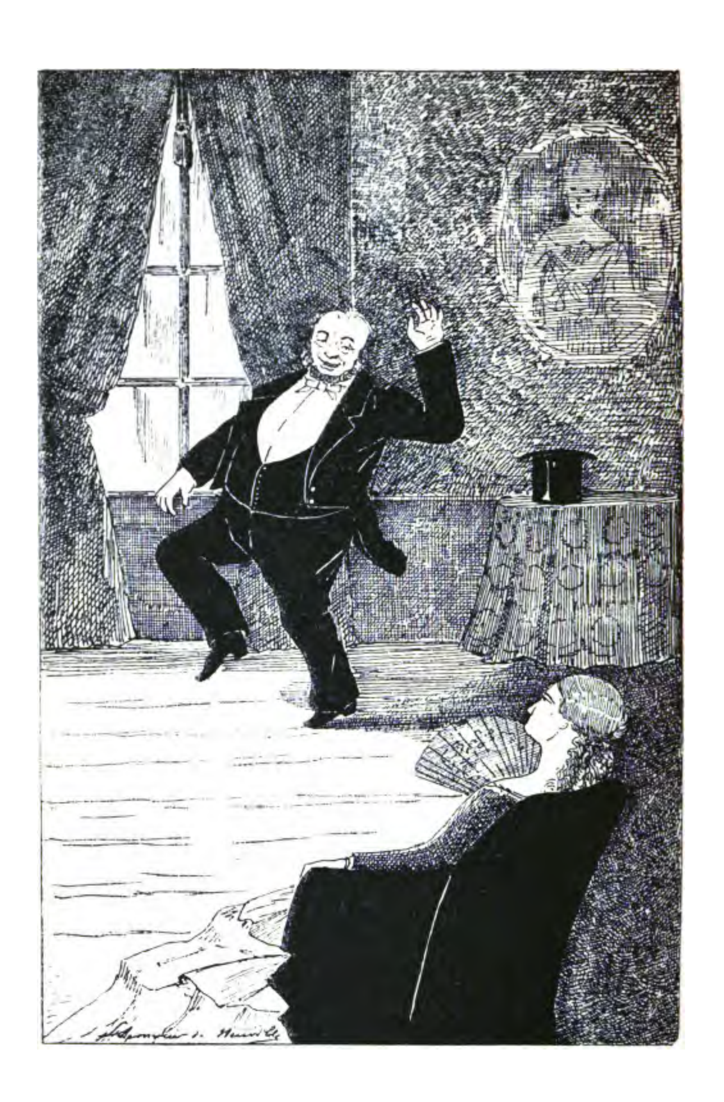
En mettant mon idée
Dans le procès-verbal,
Nommons notre assemblée :
« Concert municipal ! »

Chœur. Adopté ! adopté !

LARANG

La séance est levée.

(*Rideau*)



LA FEMME DU MONDE

[illegible]

LA [illegible]

SCÈNE I

[illegible] *seule*

[illegible] Sainte-[illegible] [illegible] ... une fi[illegible] on préfère une place [illegible], les

LA FEMME DU MONDE

ET

L'AUVERGNAT

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

A Madame M. Fontaine.

Personnages : { GRAJALARD, maire de Saint-Cernin.
LA COMTESSE.

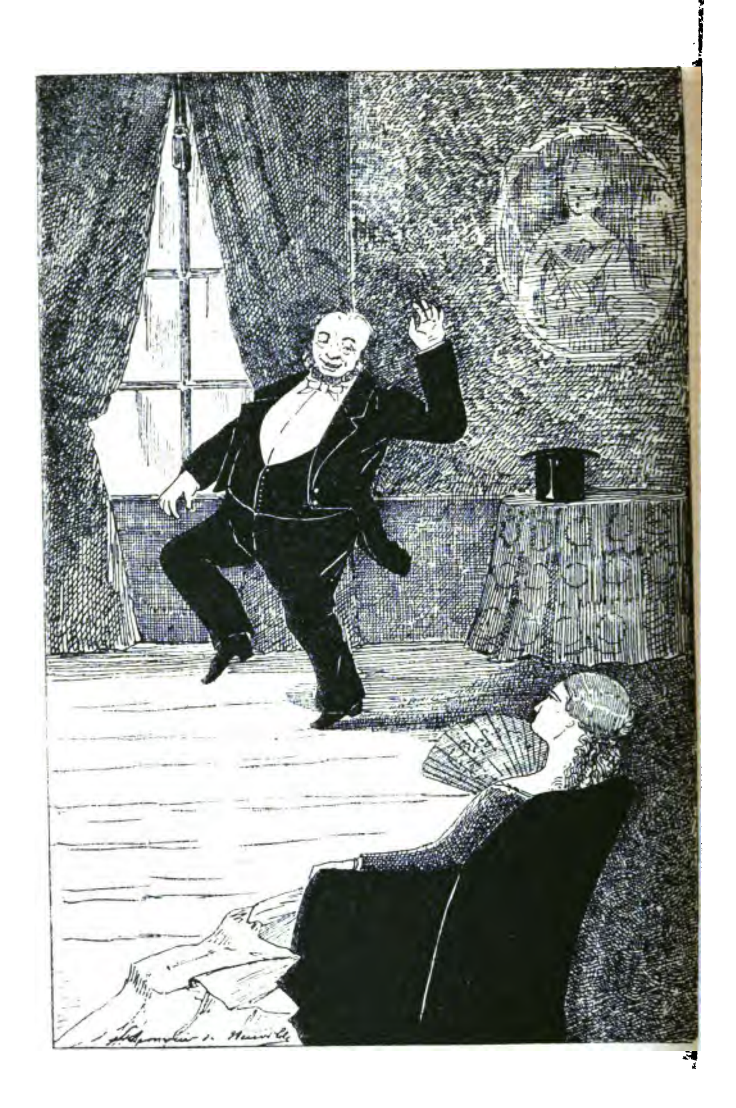
Un salon chez la Comtesse.

SCÈNE I

—

LA COMTESSE, *seule*

Je n'y suis pour personne, Berthe ! à moins cependant que le nouveau maire de Saint-Cernin ne vienne me faire une visite! Je veux le voir de près, ce M... comment donc? M. Grajalard! C'est un Auvergnat, très riche, très important et très ambitieux. — Autrefois l'ambition excessive était un petit bout de ruban bien inoffensif, ça faisait bien à la boutonnière... aujourd'hui, le progrès a changé tout cela ; la décoration affiche trop l'opinion, on a l'air d'en faire fi, on préfère une place honorifique; les



honneurs municipaux tentent les parvenus... le mot est bien dur!... non! pas les parvenus, les arrivés! — Ce M. Grajalard était, m'a-t-on dit, un homme du parti avancé; il se remuait si bien pour les affaires de son pays, qu'il a fini par faire les siennes; je ne dis pas qu'il a fait celles des autres! Je suis curieuse de savoir s'il a gardé ses fougueuses opinions d'autrefois (*On sonne.*) On a sonné! — C'est lui probablement! Observons-le un instant sans qu'il s'en doute. (*Elle sort.*)

SCÈNE II

GRAJALARD, *accent auvergnat.*

Ah! nous allons savoir un peu ce que c'est que cette comtesse! — Veuve, indépendante, riche, titrée, cela ferait bien mon affaire, à moi vieux garçon! Mais, le titre, les préventions, l'esprit de caste!... J'ai beau être maire, pour elle, c'est une mésalliance! — Cette femme doit avoir des idées arriérées! — La voici! — Jouons serré!

SCÈNE III

—

GRAJALARD — LA COMTESSE, *entrant.*

GRAJALARD

Madame la Comtesse, voulez-vous excuser l'audace d'un pauvre maire de village qui vient rendre visite à la première de ses administrées. La commune, vous le savez, Madame, est comme une famille, et moi qui en suis le père, je crois qu'il est de bonne administration de connaître tous mes enfants.

LA COMTESSE

Monsieur, je suis très flattée de votre visite, comme maire; et comme voisin, vous êtes le bienvenu chez moi.

GRAJALARD, *à part.*

Elle n'est pas fière! *(Haut.)* J'avoue, Madame, que j'avais une certaine crainte en me présentant chez vous!

LA COMTESSE

Une crainte!... de moi?

GRAJALARD

Oh! mais elle est complètement dissipée maintenant.

LA COMTESSE

Mais enfin, Monsieur, cette crainte, d'où venait-elle?

GRAJALARD

Voilà, Madame. — Vous êtes comtesse; vous avez sans doute conservé les... opinions...

LA COMTESSE

Allons! dites les préjugés!

GRAJALARD

Eh bien, soit! les préjugés de votre caste, et je m'attendais à plus de...

LA COMTESSE

Plus de fierté! de hauteur! n'est-ce pas? Mais, Monsieur, vous pensiez très mal! Vous jugez mal, je le vois, une société qui se mélange peu, il est vrai, mais qui n'a plus cette morgue qui la faisait respecter et, en même temps, détester autrefois!

GRAJALARD

Et cependant, Madame, puisque vous avouez que le siècle a changé, que les castes ne se distinguent plus ,que la morgue a disparu, pourquoi ne venez-vous pas à nous?—Vous seriez bien accueillie! Vous feriez cesser un malentendu qui vous est préjudiciable;

car enfin les classes dirigeantes tendent à disparaître peu à peu devant les nouvelles couches sociales qui prennent leur place, sans grande opposition de votre part.

LA COMTESSE

Vous croyez donc que nous allons lutter?

GRAJALARD

Vous ne le pouvez plus!

LA COMTESSE

Vraiment! Mais ce serait une mauvaise tactique. Si nous étions vaincus, le mal serait irrémédiable; tandis qu'en feignant de céder.

GRAJALARD

Ah! vous ne feignez pas, vous cédez bien!

LA COMTESSE

Allons! C'est du dernier galant!

GRAJALARD, *étonné*

Mais, Madame! Nous parlons politique.

LA COMTESSE

En êtes-vous sûr? — Et puis est-ce bien nécessaire? On peut se connaître et s'estimer sans cela.

GRAJALARD

Vous croyez ?

LA COMTESSE

J'en suis sûre! — Qu'est-ce que la politique ? L'intérêt des autres! Comme maire, je comprends que vous vous en occupiez. — Alors, je vais vous répondre : La commune de Saint-Cernin peut compter sur moi pour la dotation d'une rosière, l'entretien d'une douzaine de familles pauvres et une cinquantaine de livres par mois, sans compter mes charités particulières.

GRAJALARD

Mais à vous seule, vous faites plus que la commune entière.

LA COMTESSE

Voilà ma politique, à moi! Vous convient-elle ?

GRAJALARD

Sans doute! Sans doute! Mais...

LA COMTESSE

Il y manque quelque chose, n'est-ce pas ?

GRAJALARD

Je ne dis pas!

LA COMTESSE

Si, avouez-le, il est fâcheux, n'est-ce pas? que la donatrice ait une si détestable opinion...

GRAJALARD

Oh! Madame! Mais c'est un cadeau princier!

LA COMTESSE

Qu'ai-je entendu? Un cadeau! Princier!... Quoi! vous vous servez de ce mot détesté qui signifie : Tyrannie! Abus! Égoïsme! — Est-ce qu'en charité le mot n'a pas la même signification qu'en politique? — Mais prenez garde, Monsieur, si vous ne surveillez pas plus les expressions de votre reconnaissance, on vous fera un mauvais parti... dans le vôtre.

GRAJALARD

Madame! Vraiment je ne suis pas de force, épargnez-moi!

LA COMTESSE

Épargnez-moi! c'est le voisin qui parle, n'est-ce pas?

GRAJALARD

C'est le voisin! C'est l'homme! c'est le maire! je ne sais pas, Madame; mais je sais que vous êtes une enchanteresse, et que si dans notre parti, comme vous

dites, nous avions des femmes comme vous, nous n'aurions plus besoin de lutter : la cause serait gagnée !

LA COMTESSE

C'est un demi-aveu ; je vous en sais gré ! Ne causons plus de toutes ces vilaines choses-là. Vous êtes marié, Monsieur Grajalard ?

GRAJALARD

Non, Madame, je suis célibataire encore.

LA COMTESSE, *à part*

Je le savais bien ! (*Haut.*) Ah ! voilà qui n'est pas bien ! Il n'est pas bon que l'homme soit seul, dit l'Écriture. Mais vous ne la lisez pas ! Il faut prendre femme !

GRAJALARD, *à part*

C'est un piège ! Dissimulons. (*Haut*) Non ! non, Madame ! je suis trop vieux pour cela. Une vieille femme ne ferait rien à ma guise et une jeune ne voudrait pas de moi... Puis, voyons ! Si je me mariais, qui pourrais-je bien épouser ? Une femme sans dot qui mangerait mon argent, une riche qui me le ferait manger ? Il vaut mieux rester garçon. D'ailleurs, vous avez fait les mêmes réflexions que moi, avec l'expérience en plus, car vous êtes veuve, riche, vous pourriez vous remarier et vous ne vous remariez pas !

LA COMTESSE

Oh! moi, c'est différent!

GRAJALARD

En effet, vous voudriez un homme titré, un nom... mais il n'en manque pas!

LA COMTESSE

Eh bien! vous vous trompez! Je suis veuve d'un homme qui m'aimait, et si je me mariais jamais, ce serait avec un homme que j'aimerais; le nom, le titre, je n'y tiendrais guère!

GRAJALARD

Mais, pour être aimé de vous, que faudrait-il faire?

LA COMTESSE

Ce qu'il fandrait faire? voilà le hic! c'est que je ne le sais pas! Il faudrait me plaire un peu d'abord, mais cela ne suffirait pas! — Ainsi, Monsieur Grajalard, vous me plaisez beaucoup... mais... ce n'est pas suffisant!

GRAJALARD

Comme vous raillez bien, Madame!

LA COMTESSE

Non! — c'est sérieux! je voudrais... je sens que j'aimerais un homme qui me fît faire ses volontés!

GRAJALARD

Quoi? — qui vous fit faire ses volontés?

LA COMTESSE

Oui! ça me changerait!

GRAJALARD

Ah! voilà, par exemple, des conditions auxquelles je ne m'attendais pas!

LA COMTESSE

Croyez-vous donc qu'il vous serait facile de faire les miennes?

GRAJALARD

Mais pas du tout, Madame!

LA COMTESSE

Ah! je crois que si! — et si je voulais bien, je vous ferais plus vite changer d'opinion que vous ne réussiriez à me faire obéir!

GRAJALARD

Oh! Madame! je vous jure... Fouchtra!

LA COMTESSE

Fi! que c'est vilain! Ne jurez pas! Voulez-vous parier?

GRAJALARD

Parier! Ah! je veux bien!

LA COMTESSE

Entendons-nous bien : vous deviendrez une *classe dirigeante* avant que n'ayez réussi à me faire devenir une *nouvelle couche sociale.* Est-ce convenu?

GRAJALARD

C'est convenu, et que parions-nous?

LA COMTESSE

Oh! il faut un enjeu sérieux. Quelque chose qui soit un véritable sacrifice : vous tenez à rester garçon, je parie votre célibat!

GRAJALARD

Contre le vôtre, alors?

LA COMTESSE

Hnm! c'est beaucoup! enfin, c'est convenu! mais il faut que cela aille vite, je n'aime point les lenteurs! Faites-moi la grâce de partager mon dîner et, ce soir, en prenant le thé, l'un de nous deux aura... gagné...

GRAJALARD

Ou perdu!.. Bravo!

LA COMTESSE

Permettez-moi de m'absenter un instant; j'ai quelques ordres à donner! — Songez bien, Monsieur, que le pari tient à partir de ce moment. *(Elle sort.)*

SCÈNE IV

—

GRAJALARD, *seul*

Parbleu! ça ne va pas être difficile... Voyons, raisonnons un peu! Si je gagne, elle se marie, mais nous n'avons pas dit avec qui? — si c'est elle, au contraire, je me marie... mais je ne suis pas sûr que ce soit avec elle. Tout cela a éte mal expliqué! — Bah! on ne fait pas de semblables paris sans avoir pris son parti de part et d'autre. Mais des concessions? moi? jamais!... concessions politiques surtout!

SCÈNE V

—

GRAJALARD — LA COMTESSE, *rentrant avec un paquet de vêtements*

LA COMTESSE

Vous réfléchissez? Il y a de quoi! Voyons, ne prenez pas un air si morose. Vous n'avez pas encore perdu!

GRAJALARD

Et je ne perdrai pas, j'en suis sûr!

LA COMTESSE

En attendant, voici le petit paquet de hardes que j'ai préparé pour vos pauvres.

GRAJALARD

Vous pensez à tout! (*A part.*) Ah! une idée! (*Haut.*) Madame la Comtesse, ce cadeau arrive juste à point pour ces pauvres gens! Dimanche c'est la fête du village, on va danser la bourrée sous les châtaigniers de la grande place. C'est la danse du pays! Les autorités sont obligées d'ouvrir le bal; et, comme je suis garçon, c'est la femme de l'adjoint qui danse la première bourrée avec un pauvre diable du pays...

LA COMTESSE

Quel dommage que je ne sache pas la bourrée j'ouvrirais le bal !

GRAJALARD

Vous ? — Oh ! vous n'oseriez pas !

LA COMTESSE

Si fait Mais si vous la savez, voulez-vous me l'apprendre.

GRAJALARD

Avec plaisir ! Comment ! vous voulez... ?

LA COMTESSE

Pourquoi pas ? Je ne suis pas fière. Allons ! Monsieur le professeur, instruisez-moi.

(*Ils dansent la bourrée.*)

GRAJALARD

Et puis, quand ce sera fini, il faudra vous laisser embrasser.

LA COMTESSE

Eh bien, embrassez-moi !

GRAJALARD

Quoi ! vous permettez... ?

LA COMTESSE

Parbleu! Mais dépêchez-vous donc! Le pauvre diable qui sera mon cavalier n'y fera pas tant de façons!

GRAJALARD, *l'embrassant*

(*A part.*) Hum! une peau douce! — Et ça sent bon!

LA COMTESSE

Et où se tient cette danse?

GRAJALARD

Sous les châtaigniers de la grande place de Saint Cernin, devant le château.

LA COMTESSE

Le château? — Comment! — Quel château?

GRAJALARD

Vous n'êtes donc pas venue au village depuis longtemps? Voilà qui est mal! J'ai fait construire un très joli château devant l'ancien parc que j'ai acheté. Il y a des fossés, des ponts-levis, des tourelles et même des créneaux : c'est du pur moyen âge!

LA COMTESSE

En vérité! — Mais je n'en savais rien! Il faudra voir

cela! Et quelle est votre devise? car tout château exige une devise et des armes. Je parie que vous n'y avez pas pensé ?

GRAJALARD

Voilà qui vous trompe! Comme je suis l'auteur de ma fortune, j'ai pris cette devise : « *Tout par moi!* »

LA COMTESSE

Elle est fière! C'est bien! c'est digne! c'est juste!

GRAJALARD

Vous trouvez que j'ai bien fait?

LA COMTESSE

Parfaitement! — Et vos armes?

GRAJALARD

C'était plus difficile! Comme ma fortune s'est faite dans la charcuterie, j'ai dessiné des armes parlantes, qui d'ailleurs rappellent mon nom, et sur champ de sinople, j'ai mis trois petits sangliers civilisés excessivement dodus! — Vous comprenez : Gras... ja... lard..., — mon nom!

LA COMTESSE

Comment? Ah! Gras à lard! J'y suis! *(Elle rit.)* Oh! très drôle! très drôle! très bien trouvé!

GRAJALARD

N'est-ce pas? Toutes les portes du château sont écussonnées de cette façon, ainsi que mon papier à lettres, mon linge, mes harnais, mes voitures, etc.

LA COMTESSE

Ah! bravo! Voilà qui est bien entendu! Eh bien, si vous le permettez, je rendrai une visite au château de Grajalard.

GRAJALARD

Avec plaisir, Madame la Comtesse. Mais je n'ai pas voulu donner mon nom au château. Comme j'ai dans le pays des parents éloignés, du même nom, et qui sont dans une position... qui n'est pas la mienne... pour éviter la confusion, j'ai nommé mon habitation : Château de Saint-Cernin ; et quand on m'écrit, on met généralement : M. Grajalard de Saint-Cernin.

LA COMTESSE

On mettrait : M. de Saint-Cernin tout court, les lettres arriveraient tout de même ?

GRAJALARD

Oui! oui, tout de même! On sait que c'est moi!

LA COMTESSE

A votre place, je ferais régulariser cela par la chancellerie.

GRAJALARD

Comment cela ?

LA COMTESSE

Parfaitement! Cela coûte un peu d'argent, mais on est dans son droit et personne ne peut rien vous dire.

GRAJALARD

Eh bien, j'y songerai! C'est une idée!

LA COMTESSE

Et une bonne, allez! car maintenant que vous allez faire souche, vous donnerez une petite particule à vos descendants.

GRAJALARD

Comment, Madame?

LA COMTESSE

Eh sans doute! N'allez-vous pas vous marier? N'avez-vous pas perdu votre pari?

GRAJALARD

Mon pari! Mais permettez! permettez!

LA COMTESSE

Ah! soyez de bonne foi! Comment! vous venez

de m'avouer que vous aviez château, ponts-levis, tourelles, créneaux, devise, armes, et que vous allez acheter la particule ! Mais c'est tout à fait *classe dirigeante*, cela ! c'est même mieux : c'est classe supérieure ! c'est de l'aristocratie au premier chef ! Vos amis vous renieront ; il vous ont peut-être déjà renié. — Tenez ! je vais plus loin ! je parie encore une chose : vous vous êtes fait nommer Maire... pour être décoré !

GRAJALARD

Oh ! Madame !... je ne parie pas !

LA COMTESSE

Vous avez raison ! vous perdriez !

GRAJALARD, *étourdiment*

Vous avez vu la demande ?

LA COMTESSE, *riant*

Ah ! ah ! ah ! qu'est-ce que je disais ? — Eh bien, il va falloir vous marier, car vous avez perdu.

GRAJALARD

Oui, Madame, je l'avoue, maintenant. Oui, je me marierai, — mais avec qui ?

LA COMTESSE

Ah ! ce n'est pas avec moi. J'ai gagné.

GRAJALARD

Pardon, Madame, mais la journée n'est pas finie, et d'ici ce soir je puis prendre ma revanche.

LA COMTESSE

Eh bien, essayez !

UN DOMESTIQUE, *dans la coulisse*

Madame la Comtesse est servie !

(Grajalard offre sa main à la Comtesse.)

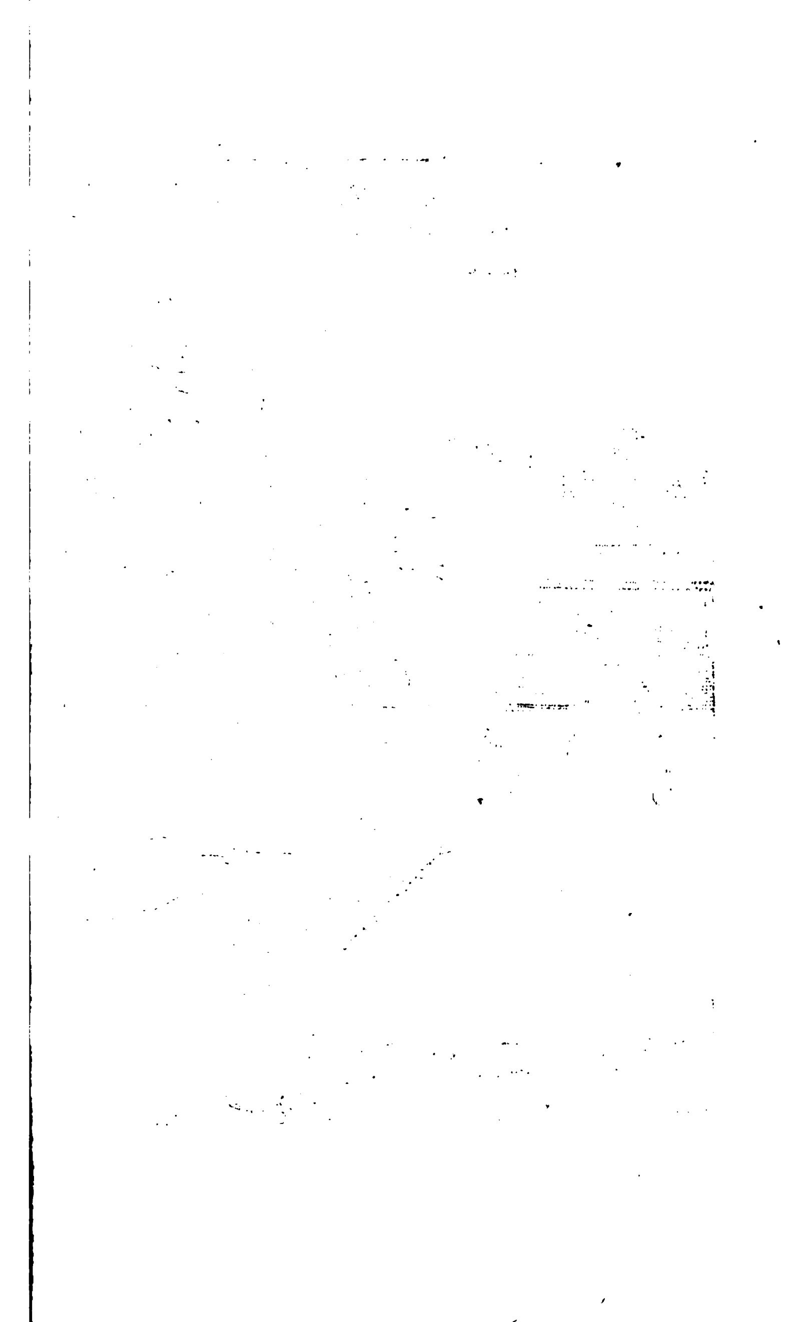
LA COMTESSE *à part.*

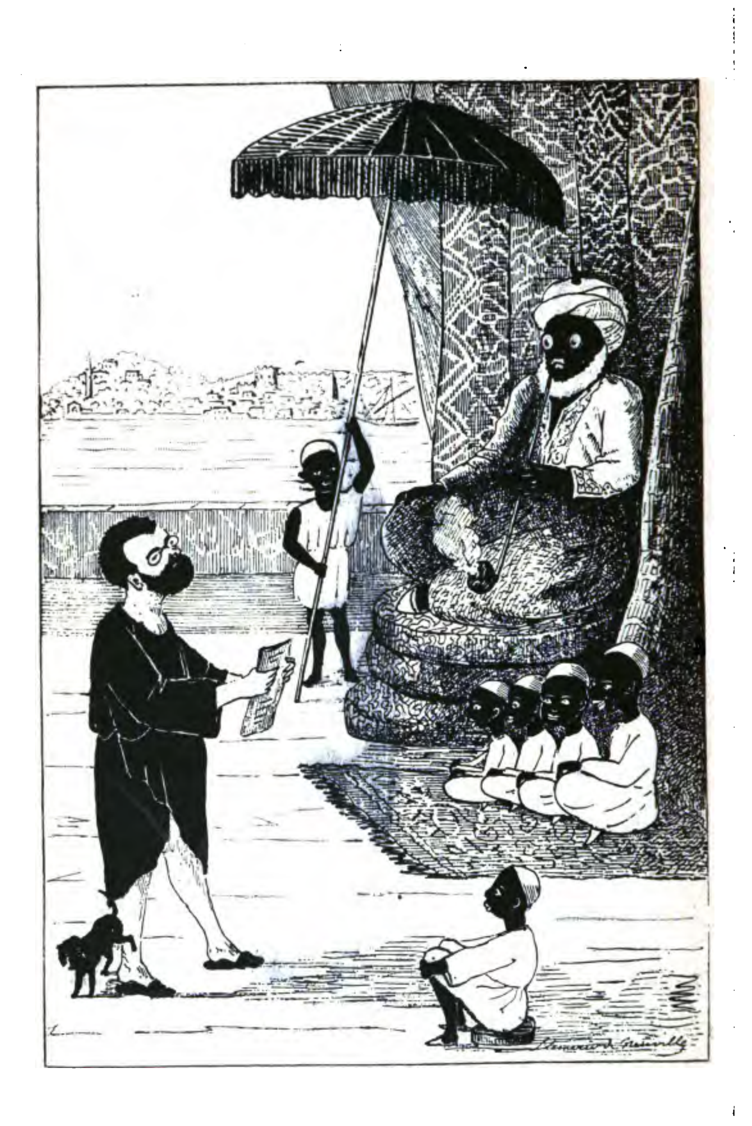
C'est peut-être la première fois qu'on voit les *Couches sociales* donner la main aux *Classes dirigeantes !*

(Ils sortent.)

OU NOUS EN SOMMES

6





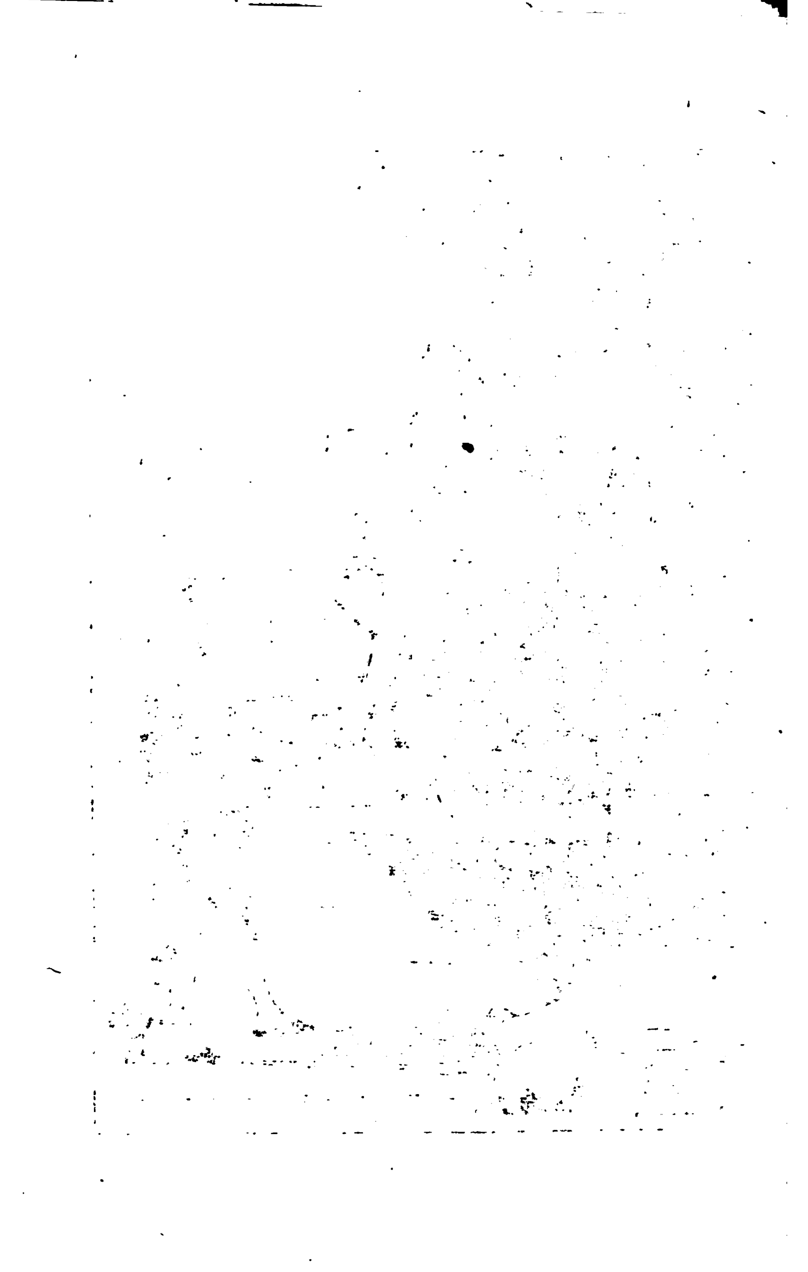
[illegible]

[illegible]

SCÈNE I

[illegible]

[illegible] ! [illegible] ! [illegible] ont donné d'[illegible] le [illegible] de [illegible] [illegible] maintenant [illegible] [illegible] qu'a fait la belle [illegible]



OU NOUS EN SOMMES

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au Casino de Néris
le 6 juillet 1877

Personnages :

LE SULTAN
MELLI-PACHA
LE CADI
PATHOS BEY, conférencier
RETIF-EFFENDI, journaliste
ZOLA, softa
MANET, peintre
WAGNER, pianiste

SCÈNE I

—

LE CADI

Allons ! allons ! ça marche bien ! Jamais les tribunaux de Trébizonde n'ont donné d'affaires si intéressantes ; aussi le métier de Cadi devient-il des plus instructifs ; et quand je dis instructif, cela veut dire que les affaires sont de mieux en mieux instruites. Non seulement maintenant on connaît la vie des accusés, mais encore on reconstitue jour par jour ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont mangé ; — on sait de même ce qu'a fait leur belle-mère, leur beau-père, leurs frères, sœurs, père, mère, cousins, cousines,

et cela en remontant jusqu'à la vingtième génération, Vous voyez tout de suite comment, de déduction en déduction, on peut arriver à la vérité :

Air de Saltarello.

L'accusé possédait un père,
Lequel est mort d'un coup de sang ;
Très bien ! — Donc il est sanguinaire,
C'est un fait acquis à présent.

Sa mère volait à la gloire
Comme peintre et comme sculpteur ;
Il est donc acquis à l'histoire
Que son fils doit être un *voleur !*

Son frère est dentiste capable !
Voici de nouveaux éléments,
Pour prouver que ce mauvais diable
Doit aimer à mettre *dedans !*

Puis sa sœur aime la parure ;
En faut-il donc tant pour prouver
Que cette ignoble créature,
Comme elle, aimait à *s'en parer !*

Et n'aurions-nous aucune preuve
Pour convaincre ce forcené,
Messieurs, que rien ne vous émeuve,
Sa famille l'a condamné !

D'ailleurs, nous sommes aidés puissamment dans nos recherches par la Presse, qui se fait une gloire et un honneur de débusquer les malfaiteurs avec nous. Mais j'aperçois Melli-Pacha ; il a sans doute quelques ordres à me donner.

SCÈNE II

—

LE CADI — MELLI-PACHA

MELLI-PACHA

Bonjour, Cadi!

LE CADI

Je suis aux pieds de Votre Excellence.

MELLI-PACHA

Relevez-vous! Quand vous avez trop chaud à la tête, Cadi, que faites-vous?

LE CADI

Excellence, j'ôte mon turban, parce qu'il me gêne.

MELLI-PACHA

Très bien! Eh bien! la Presse me gêne en ce moment, je vais la mettre à la raison.

LE CADI

Malgré ce que vous avez dit?

MELLI-PACHA

Malgré ce que j'ai dit! — Et d'ailleurs, tout dépend

du point de vue où l'on se place. Un chanteur chante plus fort dans une salle de spectacle que dans un salon; ee n'est pas une raison pour qu'on dise qu'ici il avait de la voix et que là il n'en a plus. Donc, j'ai là une poignée de Gazettes que vous allez me poursuivre.

LE CADI

Il sera fait comme le désire Votre Excellenee.

MELLI-PACHA

Si on vous dit, — et on vous dira, — que jadis ce n'était pas mon opinion de poursuivre les Gazettes, vous répondrez que j'ai changé d'opinion. — Cela coupe court à tout.

LE CADI

Très bien, Excellence !

MELLI-PACHA

D'ailleurs, j'agis avec prudence; je poursuis à droite et à gauche ; au moins on ne m'accusera pas de partialité. Adieu, Cadi ! Exécutez mes ordres et ne vous laissez pas influencer.

(Il sort.)

SCÈNE III

—

LE CADI

Me laisser influencer ! merci ! Quoique inamovible, je perdrais ma place. Il n'y a pas de danger !

SCÈNE IV

—

LE CADI — RÉTIF-EFFENDI, *un sabre à la main.*

RÉTIF-EFFENDI

Eh bien ! j'en apprends de belles, Cadi. — On poursuit ma gazette ; ne le savez-vous pas !

LE CADI

On vient de me l'apprendre, mon cher Rétif-Effendi, mais que voulez-vous que j'y fasse ? — Il y en a d'autres que vous qui sont poursuivis ; vous subissez la loi commune.

RÉTIF-EFFENDI

Saperlantinette ! — mais j'ai promis d'être calme ! — mais je mettrai les pieds dans le plat, savez-vous ?

LE CADI

Et quand vous aurez mis les pieds dans le plat, en serez-vous mieux chaussé ?...

RÉTIF-EFFENDI

Peut-être ! — Mais... Nom d'une petite tortue ! — Soyons calme ! — Mais je casserai les vitres !

LE CADI

Ça fera du bruit !

RÉTIF-EFFENDI

Je l'espère bien ! — Par la barbe du prophète ! — Retenons-nous. — J'embrocherai tous ceux qui oseront me toucher.

LE CADI

Calmez-vous !

RÉTIF-EFFENDI

Je suis calme ! — nom d'une tabatière ! — Je n'ai jamais été si calme, — bruscambille ! — Je ne me suis jamais tant retenu ! — Par la mort Dieu ! — Et alors vous me condamnerez ?

LE CADI

Je vous jugerai.

RÉTIF-EFFENDI

Prenez garde, Cadi. — Je me défendrai moi-même ! Oui, je me tendrai d'un discours pour ma défense, et je ne vous dis que ça ! Par le tonnerre de Mahomet ! Et vous verrez si je suis calme ! (*Il lui pousse des bottes.*)

LE CADI

Ah mais ! ah mais ! faites donc attention !

Air : *On va lui percer le flanc.*

Vous m'allez percer le flanc.

RÉTIF-EFFENDI

Vli ! vlan ! parez ça, Cadi, promptement.

LE CADI

Vous m'allez percer le flanc,
Je ne sais pas me battre.

RÉTIF-EFFENDI

J'aime ce jeu folâtre,
Mais il faut en rabattre,
Je suis grave maintenant.
Vli ! vlan ! parez ça, Cadi, promptement.

RÉTIF-EFFENDI

A la tribune, en parlant
Je préfère combattre !

(*Rétif-Effendi sort d'un côté.*)

LE CADI

Quel fougueux jeune homme! Comment le retenir! — Ah! voici le sultan de Trébizonde. Éloignons-nous!

(Il sort de l'autre côté.)

SCÈNE V

—

LE SULTAN *de Trébizonde sur un palanquin porté par des nègres.*

Air nouveau.

CHŒUR

Que l'on se prosterne à la ronde
Devant le grand
Sultan
De Trébizonde.

(Il s'installe à droite.)

LE SULTAN

Où est mon nouveau grand vizir? — car j'ai un nouveau grand-vizir; — j'en change souvent! — C'est bien toujours un peu la même chose, mais il faut bien satisfaire toutes les ambitions! Je ne sais pas si je me suis fait bien comprendre; chez moi on est

grand vizir chacun à son tour. — Voyons ! où est mon nouveau grand vizir, Melli-Pacha ?

MELLI-PACHA

Je suis aux pieds de Votre Hautesse.

LE SULTAN

Restez-y. D'ailleurs, comme je suis perché un peu haut, vous ne pouvez pas faire autrement. — Eh bien, monsieur, où en sommes-nous ?

MELLI-PACHA

Comment l'entendez-vous, merveilleux Sultan ?

LE SULTAN

Oui ! — Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, mais depuis que je vous ai donné le portefeuille de maroquin, non ! — de grand vizir, — où en sommes-nous ?

MELLI-PACHA

Nous en sommes satisfait !

LE SULTAN

Je le sais bien, parbleu ! mais ce n'est pas cela ! Je vous demande où en est le Pays ? qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il pense ? qu'est-ce qu'il fait ? — Que

pensent et que font ses mandataires? Enfin, monsieur Melli-Pacha, faites-moi votre rapport.

MELLI-PACHA

C'est facile. Écoutez-moi!

Air : *Vous m'entendez bien.*

I

Le Pays est en bon état
Et brille d'un bel incarnat;
Mais il faut, je le pense...

LE SULTAN

Eh bien?

MELLI-PACHA

Adoucir sa nuance,
Vous m'entendez bien!

II

Deux conseils des plus éclairés
Siègent et sont très affairés;
Mais l'un met à la hotte...

LE SULTAN

Eh bien?

MELLI-PACHA

Tout ce que l'autre vote,
Vous m'entendez bien!

MELL-PACHA

III

Les partis veulent tour à tour
Être puissants à votre cour.
Celui que j'encourage...

LE SULTAN

Eh bien?

MELLI-PACHA

Est de mon entourage,
Vous m'entendez bien!

IV

Pour avoir la majorité,
Rien jusqu'ici ne m'a coûté.
Donner, c'est un mérite...

LE SULTAN

Eh bien?

MELLI-PACHA

Mais c'est de l'eau bénite,
Vous m'entendez bien!

V

Et si, par hasard, mes amis
Exigent ce que j'ai promis,
Bon! je me barricade...

LE SULTAN

Eh bien ?

MELLI-PACHA

je me dis malade,
Vous m'entendez bien !

VI

La Presse veut la liberté,
C'est une impossibilité...
Je la voulais naguère...

LE SULTAN

Eh bien ?

MELLI-PACHA

Aujourd'hui je diffère
Vous m'entendez bien !

VII

Bref ! j'ai changé bien des préfets,
Il en est d'autres que j'ai faits.
Ce sont de bons apôtres...

LE SULTAN

Eh bien ?

MELLI-PACHA

Les uns valent les autres,
Vous m'entendez bien !

LE SULTAN

C'est bien! c'est très bien! Je suis content, puisque vous l'êtes. Mais dites-moi, — j'ai appris qu'on instruisait mon peuple; — j'en suis enchanté! mais je voudrais bien avoir une idée de l'instruction qu'on lui donne; — je ne sais pas si je me fais bien comprendre. — Où en sommes-nous en instruction?

MELLI-PACHA

C'est facile! Je puis vous faire assister à une conférence; vous vous rendrez compte ainsi des progrès que le peuple est appelé à faire.

LE SULTAN

Une conférence!... Je connais cela; — ça n'avance pas à grand'chose!

MELLI-PACHA

Vous allez voir! Voici le conférencier *Pathos Bey;* je vous laisse seul avec lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

—

LE SULTAN — PATHOS BEY

LE SULTAN

J'ai beaucoup entendu parler de Pathos Bey. — Je ne serais pas fâché de le voir.

PATHOS BEY

C'est moi ; je vais parler sur le progrès humain et sur la liberté, — au profit des classes ignorantes et des pauvres prisonniers.

LE SULTAN, *à part.*

Ah ! cela va être intéressant !

PATHOS BEY, *avec emphase.*

Je viens à vous, pauvres déshérités, à qui il manque à la fois l'instruction qui rend libre et la liberté qui instruit. La liberté c'est le pôle, le peuple est l'aimant. — L'instruction est ce qui réunit l'aimant au pôle. Les générations se succèdent et, déduites l'une de l'autre, arrivent à une infinitésimalité qui semble se jouer des efforts constants produits par le progrès humain. Il y a donc un éternel recommencement des choses ! — Mais dans cette reconstitution incessante, régulière et infinie, il doit y avoir aussi une améliora-

tion incessante, régulière et infinie, car tout est dans tout.

LE SULTAN, *à part.*

Je n'y comprends rien! Je ne sais pas si je me fais bien comprendre, mais je n'y comprends rien.

PATHOS BEY

Peuple! mon frère, tant que tu ne sauras pas ce que je viens de te dire, tant que tu ne comprendras pas que plus tu apprends moins tu sais, que plus tu brises tes chaînes moins tu es libre, que la pensée est au-dessus du fait, que ne pouvant être Dieu il faut te contenter d'être homme, tu souffriras et seras sous le joug implacable du Destin-Humanité. — Quand tu auras compris, — il n'y aura plus de Dieu! — C'est toi qui le seras! — Voilà, peuple, ce que j'avais à t'apprendre.

(Il sort.)

SCÈNE VII

LE SULTAN, *puis* ZOLA

LE SULTAN

C'est renversant! mais c'est une singulière éducation populaire! — Jamais mon peuple ne comprendra

cela! — Enfin, ça le regarde!... Il veut de l'instruction, en voilà! Qu'il se débrouille! Mais avec tout cela où en sommes-nous? — En politique, ça mitonne comme dit mon chef des cuisines; en progrès, ça m'étonne; en lettres et en arts, je crois que ça tâtonne! Nous allons voir. Voici justement le softa Zola, mon historiographe. *Entre* ZOLA. — Bonjour, Softa! Où en êtes-vous de votre histoire de Trébizonde? Je vous écoute! — Je ne sais pas si je me fais bien comprendre.

ZOLA, *lisant.*

« *Chapitre trois.* — Pour lors, v'là qu'toute la ver-
» mine du faubourg carapatait du côté de la grande
» turne où le pacha se la coulait douce an milieu de
» ses larbins; il faisait un temps doux et chaud, mais
» esquintant; tout le monde avait la flème! Derrière
» une jalousie, une voix mièvre lançait une nuée de
» notes fausses, au milieu desquelles on pouvait dis-
» tinguer ces vers du poète Richepin :

» Aïe! aïe donc!
» J'aime l'ail et l'oignon,
» Le hareng saur à l'huile,
» L'macaroni qui file,
» La friture qui grésille,
» Et le gros potiron.

» Aïe! aïe donc!
» J'aime l'ail et l'oignon!

» Le chef de la bande, Pignoufmar, ivre d'absinthe,

» car il avait rudement soiffé dans la matinée, s'écria :
» V'là l'signal! — Alors, ce ne fut plus qu'une cohue
» atroce et immonde. Le sérail fut envahi du côté des
» cuisines. Tout d'abord on s'élança dans les
» caves ; en un instant elles furent à sec. La bataille
» commencée à coups de fusil se termina à coups de
» bouteille ! Tout le monde buvait, se battait, se
» bousculait. C'était un horrible tas de bras, de
» jambes, de torses, de têtes avinées, de turbans
» dénoués, effilochés, de ceintures déroulées, de
» sandales égarées ; une buée vineuse planait sur cet
» horrible amalgame qui représentait l'ivresse popu-
» laire.

» *Pignoufmar* fit un signe et les principaux chefs
» du mouvement s'approchèrent de lui : c'était *Laïtou*,
» qui avait un œil de moins, *Zutalors,* à qui il man-
» quait trois dents, et *J'menbatslœil,* qui avait la
» jambe cassée. — Fistons ! s'écria *Pignoufmar*, la
» révolution est faite ; — allons toucher notre prime,
» et tirons-nous des guibolles, car il pourrait y avoir
» une réaction ! Ils disparurent par les soupiraux des
» caves. Ainsi s'accomplit ce grand acte qui changea
» la face du royaume de Trébizonde ! »

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII

—

LE SULTAN

Ah ! par exemple, voilà une singulière littérature ! Voilà pourtant où conduit l'amour de la vérité ! Mais le proverbe est donc vrai, qui dit que toute vérité n'est pas bonne à dire. Heureusement que je vais me consoler avec le portrait de mon grand peintre Manet : un grand homme celui-là ! — du moins, c'est lui qui le dit ; — Faites entrer mon Grand Peintre ; je ne sais pas si je me fais bien comprendre ! Faites entrer mon grand peintre Manet !

Entre Manet avec un tableau.

LE SULTAN

Qu'est-ce que c'est que ça ?

MANET

Le portrait de Votre Hautesse !

LE SULTAN

Ça ! mais je ne vois rien ; c'est un gâchis.

MANET

Au contraire ! c'est très travaillé ; c'est fini.

LE SULTAN

Ainsi, ça, c'est moi?

MANET

Parfaitement.

LE SULTAN

Eh bien ! j'avoue que je ne me reconnais pas.

MANET

C'est de la peinture impressionniste !

LE SULTAN

Encore un nouveau mot. — Expliquez-moi ça.

MANET

La peinture impressionniste est à la fois philosophique ; elle consiste à représenter non seulement ce que l'œil voit, mais encore ce que l'esprit ressent. — Ainsi, quand j'ai eu l'honneur de faire votre portrait, — l'impression que j'ai eue, en voyant Votre Personne, qui représente le Royaume, a été celle-ci.

LE SULTAN

Mais c'est un affreux gâchis !

MANET

Précisément !

LE SULTAN

Oh ! je comprends ! Merci. — Eh bien ! c'est un tableau historique ! Qu'on le porte dans le musée ; seulement, on mettra dessous une note qui expliquera le tableau. — Vous pouvez vous retirer.

(*Manet sort.*)

SCÈNE IX

LE SULTAN, *puis* WAGNER

Mais ce n'est pas fini. — Je ne sais pas si je me fais bien comprendre. Non ! ça n'est pas fini, et j'espère bien que la musique va me dédommager ! Apportez le piano du grand compositeur Wagner. (*On apporte le piano.*) Faites entrer le grand compositeur ! — (*Wagner entre.*) Commencez, mon maître, et charmez-moi !

WAGNER, *au piano.*

LE LEVER DU SOLEIL. — *Symphonie.*

(Musique imitative.)

La nature est endormie ! — tout sommeille ! — On entend sonner à l'horloge des siècles quatre heures du matin ! — Un ! deux ! trois ! quatre ! — Un fré-

missement s'empare de la nature. — Psitt ! — un bruissement d'ailes ! — Psitt ! le premier rayon du soleil ! — Les Animaux s'éveillent : le canard : can ! can ! can ! — Le coq : cocorico ! — La grenouille : croa ! croa ! — Le bœuf : mue ! mue ! Psitt ! Psitt ! Les rayons de soleil se précipitent ; la nature entonne l'hymne sidéral :

— Soleil, ô roi du monde !
Qui dore le raisin,
Qui fais pousser le grain
Dans la terre profonde,
Salut, astre vermeil !
Salut, divin soleil !
Salut, ô roi du monde !

(*Cacophonie.*)

(*Wagner, ivre d'harmonie imitative, entre dans son piano et joue avec les pieds.*)

LE SULTAN

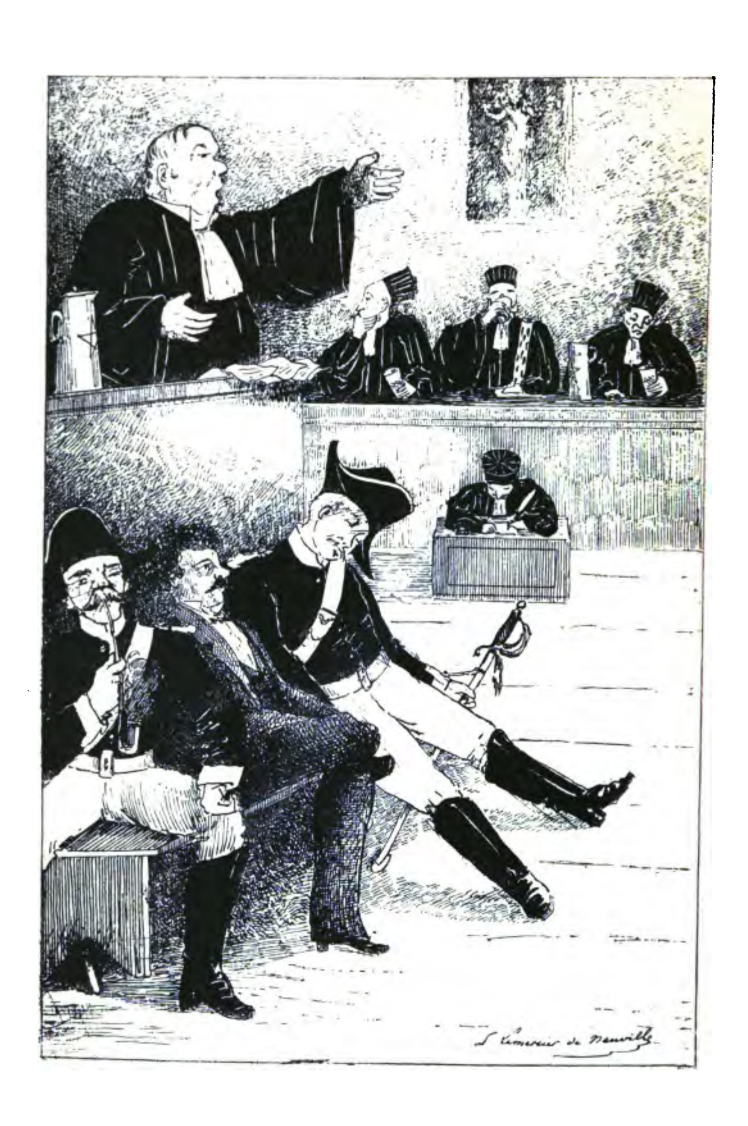
Assez ! assez ! barbare ! assez ! trop de musique ! laissez-moi ! -- (*Wagner sort.*) Ainsi, voilà où nous en sommes ! En politique : aux changements de ministère ; en liberté, aux poursuites contre les gazettes ; en éloquence, au style qu'on ne comprend pas ; en littérature, au style qu'on ne voudrait pas comprendre ; en peinture, au gâchis impressionniste, et en musique, au charivari réglémenté ! Allons ! allons ! j'aime mieux le bon vieux temps avec ses erreurs.

Air : *Si le roi m'avait donné.*

Mahomet, si tu m'offrais,
Pour orner mes lares,
Des chefs d'œuvre du Progrès
Un choix des plus rares,
Crois-moi, je te répondrais:
Je n'en veux pas du Progrès.
Je suis un barbare
O gai !
Je suis un barbare !

---

52 MILLIONS, SAVEZ-VOUS



[illegible]

SCÈNE I

LE PRÉSIDENT — [illegible]

[illegible]

[illegible] Président, que [illegible] vous [illegible] ... Goddam!... des [illegible]...

[illegible]



52 MILLIONS, SAVEZ-VOUS

PROCÈS FINANCIER EN UN ACTE

Représenté pour la première fois le 7 janvier 1869.

Personnages :

LE PRÉSIDENT	M. PRUDHOMME
VAN GRIPCENTS	VAN CHIFFRENBECK
LOULOU	L'AVOCAT
VAN COPPENOLE	L'AVOCAT GÉNÉRAL

DOMESTIQUES

Le Théâtre représente une salle d'audience d'une petite ville du Limbourg belge.

SCÈNE I

LE PRÉSIDENT — VAN GRIPCENTS

LE PRÉSIDENT

Monsieur Van Gripcents, vous venez d'entendre l'acte d'accusation ?...

VAN GRIPCENTS

C'est-à-dire, monsieur le Président, que je l'entends depuis un mois, savez-vous ! car vous êtes une fois entré dans des détails,... Godfordam !... des détails,... enfin... suffit !

LE PRÉSIDENT

Je ne comprends pas votre réclamation, savez! L'acte d'accusation comprenait 16 volumes in-folio. — Un volume se lisait en deux jours... en lisant vite!... Encore on ne comprenait pas toujours très bien, allez! — Eh bien donc! maintenant nous passons à l'interrogatoire. Tout cela est régulier, savez-vous!

VAN GRIPCENTS

Pour moi, monsieur le Président, je ne vous accuse de rien, et je demande le même pour moi!

LE PRÉSIDENT

Je commence l'interrogatoire : — Monsieur Van Gripcents, vous êtes de bonne famille; aussi, moi, tout personnellement, je suis obligé de vous dire : là, vraiment, monsieur Van Gripcents, ce que vous avez fait, ça n'est pas bien! Non! ça n'est pas bien, ça, une fois, je vous le dis! Vous étiez employé à la Société de la *Véritable Sécurité*, à laquelle vous avez soustrait 52 millions. Ça! c'est un peu fort de café!

VAN GRIPCENTS

J'ai tout avoué, monsieur le Président; le compte s'est arrêté à 52 millions; mais, en le vérifiant, on trouvera peut-être davantage.

LE PRÉSIDENT

Et vons l'avouez?

VAN GRIPCENTS

Dans l'intérêt des actionnaires, monsieur le Président; sans eux, la perte eût été moindre, et c'est le désir que j'avais de les désintéresser qui m'a mis ici, savez-vous!

LE PRÉSIDENT

Oui! — Mais nous aborderons cette question tout à l'heure. — Vous êtes entré à la *Véritable Sécurité* comme surnuméraire! Au bout d'un an, vous avez été appointé à douze cents francs! Vous aviez déjà des dettes.

VAN GRIPCENTS

Monsieur le Président, avec 1,200 francs il est difficile de faire autrement. Je peux vous dire ça une fois!

LE PRÉSIDENT

Pourtant cela ne justifie pas ce détournement immense de 52 millions! Ça est une somme! savez-vous?

VAN GRIPCENTS

Je n'en disconviens pas! Mais il m'a été impossible d'agir d'une façon plus prudente. C'est la première opération malheureuse qui a été cause des détournements subséquents, et la mauvaise chance aidant, j'ai été obligé de martingaler dans la perte d'une façon déplorable. Je dois déclarer que mes opérations sont on ne peut plus correctes, et que tout homme de

finance, dans les mêmes circonstances, eût agi exactement comme moi.

LE PRÉSIDENT

Vos capacités financières ne sont pas ici en cause, savez! De 1,200 francs, vos appointements se sont montés à 2,400 francs. Avec ça, en Belgique, savez-vous! on est un homme! Maintenant, je vais vous dire : vous aviez des habitudes de luxe... et d'autre chose!... Vous étiez en relations avec une dame Montrésor, à qui vous avez mangé beaucoup d'argent!

VAN GRIPCENTS

Pardon, monsieur le Président, mais je ne connais pas de dame nommée Montrésor!

LE PRÉSIDENT

Ça c'est un peu fort de café! savez! — Nous avons les lettres que vous écriviez à cette dame, et c'est comme cela que nous avons su son nom.

VAN GRIPCENTS

Je déclare ne pas connaître cette dame.

LE PRÉSIDENT

Ces lettres, vous les avez reconnues comme ayant été écrites par vous! Elles commencent toutes par ce mot : Mon Trésor! Évidemment, c'est le nom de la dame.

VAN GRIPCENTS

Mais non! monsieur le Président, c'est la qualification de la dame vis-à-vis de moi. — Vous voulez parler de Loulou!

LE PRÉSIDENT

Loulou! mais c'est un nom de chien!

VAN GRIPCENTS

Ah! pour la fidélité, elle le méritait.

LE PRÉSIDENT

Ce n'est pas elle qui est en cause! — Mme Montrésor, ou Mme Loulou, a néanmoins profité de vos libéralités! On lui connaît une fortune de quinze millions!

VAN GRIPCENTS

Qu'est-ce que c'est que cela?

LE PRÉSIDENT

Excusez du peu! — Nous y reviendrons tout à l'heure!... — Quand on a découvert vos détournements, vous vous êtes enfui; vous êtes parti à Londres avec cette dame Montrésor!

VAN GRIPCENTS

Loulou!

LE PRÉSIDENT

Loulou soit! mais, pour la dignité de la justice, permettez-moi de l'appeler Montrésor!

VAN GRIPCENTS

Comme moi! — A votre aise, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT

Vous alliez partir en Amérique?

VAN GRIPCENTS

Oui, je voulais, par un travail opiniâtre, en cinq ou six ans, regagner toute cette fortune perdue dans des spéculations malheureuses, afin d'en rendre l'argent aux actionnaires.

LE PRÉSIDENT

Comment! vous espériez gagner en cinq ou six ans 52 millions?

VAN GRIPCENTS

Pourquoi pas? je les avais bien perdus en moins de temps que cela.

LE PRÉSIDENT

Et qu'eussiez-vous fait? monsieur Van Gripcents.

VAN GRIPCENTS

J'aurais pris une place de caissier chez un riche armateur!

LE PRÉSIDENT

Si la maison avait été solide, vous eussiez pu

réussir, savez! Monsieur Van Gripcents, je dois vous dire que, dans toute cette affaire, vous avez agi avec une incroyable légèreté.

VAN GRIPCENTS

Du tout, monsieur le Président; j'ai été une fois malheureux; mais j'ai agi avec désintéressement.

LE PRÉSIDENT

Monsieur Van Gripcents, expliquez-vous clairement, savez-vous! car vous dites une chose énorme, savez! — Comment! vous enlevez aux actionnaires d'une banque 52 millions, et vous appelez cela du désintéressement?

VAN GRIPCENTS

Sans doute! quand j'ai eu perdu mon premier million je me suis dit : — « Va, fils! il faut rattraper cette somme, parce que les actionnaires, sais-tu, ils ont besoin de leur argent.

LE PRÉSIDENT

C'était penser sagement, monsieur Van Gripcents!

VAN GRIPCENTS

Oui, mais la mauvaise chance a été contraire! J'ai perdu, perdu toujours, jusqu'au moment où moi-même j'ai été perdu! Sans les actionnaires que je voulais rembourser, on ne se serait aperçu de rien, savez-vous!

LE PRÉSIDENT

C'est possible! car la surveillance était illusoire. (*S'adressant au dehors.*) Quel est ce domestique ? qu'est-ce qu'il veut?

SCÈNE II

LES MÊMES. — UN DOMESTIQUE *avec un plateau*

LE DOMESTIQUE

C'est M. Constant, du café Riche, qui envoie le déjeuner de M. Van Gripcents!

VAN GRIPCENTS

Oui, c'est mon déjeuner. Vu l'heure avancée et la faiblesse de mon estomac, j'ai prié qu'on me l'apportât à l'audience.

LE PRÉSIDENT

Oh! oh! monsieur Van Gripcents! vous êtes un gourmet! savez? Qu'est-ce que c'est? Des *bistèques*, des *endifes*, un perdreau, du bourgogne, du champagne et du café! — C'est confortable!

(*Le domestique sort.*)

VAN GRIPCENTS

Oh! c'est mon petit ordinaire!

LE PRÉSIDENT

Cela doit vous coûter cher, monsieur Van Gripcents?

VAN GRIPCENTS

Non! ce sont les actionnaires qui m'offrent cela! Ils ont voté une somme de 400,000 francs pour mon entretien.

LE PRÉSIDENT

Comment! les actionnaires vous soignent encore, vous qui les avez dépouillés?

VAN GRIPCENTS

Il le faut bien, monsieur le Président; leur capital, aujourd'hui, c'est moi! Leur seul espoir de le recouvrer réside en moi! S'ils me laissaient mourir de faim, ils perdraient tout! Or, vous le savez, monsieur le Président, un actionnaire peut perdre son argent, mais il ne perd jamais l'espoir de le rattraper!

LE PRÉSIDENT

Çà, ils ont du courage, savez! (*Un domestique passe avec des tableaux.*) Qu'est-ce que c'est encore que cela?

VAN GRIPCENTS

Ce sont des tableaux que m'ont votés les actionnaires, pour payer les avocats qui vont parler pour moi, contre eux!

LE PRÉSIDENT

Ah! pour cette fois, c'est un peu fort de café! Comment, ce sont eux qui payent vos avocats?

VAN GRIPCENTS

Et ce n'est que justice! Sans leur précipitation à me dénoncer, j'aurais continué mes opérations et n'aurais peut-être pas été si malheureux!

LE PRÉSIDENT

Monsieur Van Gripcents, permettez-moi de vous dire que je n'ai jamais eu assez d'argent pour être actionnaire; mais si j'avais eu ce bonheur, oui, monsieur Van Gripcents, je vous le dis, vous seriez mort de faim! — Maintenant, nous allons entendre les témoins. Faites entre la dame Montrésor.

SCÈNE III

LES MÊMES. — LOULOU

LE PRÉSIDENT

Vous êtes la dame Montrésor?

LOULOU

Non, monsieur le Président; je m'appelle Julie Collasse, mais on me nomme d'habitude Loulou.

LE PRÉSIDENT

C'est un nom d'amitié, mais il n'est présentable que dans l'intimité! Ici, permettez-moi de vous appeler Montrésor!

LOULOU

Si Bibi Crollé y consent, je veux bien!

LE PRÉSIDENT

Çà, il y consent! Dites-moi, puisque vous connaissez le prévenu, donnez-nous quelques renseignements sur ses habitudes, ses dépenses, ses actes! Quelle était sa manière d'agir avec vous?

LOULOU

Il était poli.

LE PRÉSIDENT

Oui, je m'en doute bien. Mais, enfin, était-il généreux?

LOULOU

Un homme ne l'est jamais trop!

LE PRÉSIDENT

Avec une jolie femme, oui, madame Montrésor! Mais pourriez-vous nous dire combien de millions il vous a donnés?

VAN GRIPCENTS, *interrompant.*

Une quinzaine de millions, une misère!

LE PRÉSIDENT

Çà, monsieur Gripcents, je ne vous parle pas, je parle à Mme Montrésor.

LOULOU, *à Gripcents.*

N'aie pas peur, mon petit Crollé, je répondrai bien! (*Au président.*) Monsieur, il m'a bien donné quelques millions, mais j'avais une fortune personnelle. J'avais un petit hôtel garni, et mes chambres se louaient fort bien.

LE PRÉSIDENT

Il vous a conseillé des opérations financières?

LOULOU

Oui, monsieur le Président, elles ont toutes réussi! C'est ce qui constitue mon petit avoir.

LE PRÉSIDENT

Vous avez de la chance! les autres ont été moins heureux que vous!

LOULOU

Monsieur le Président, est-ce que j'aurai de la chance jusqu'au bout? Allez-vous me le rendre?

LE PRÉSIDENT

Vous rendre quoi, madame Montrésor?

LOULOU

Lui! Bibi Crollé! c'est-à-dire M. Van Gripcents! Mais je l'appelle Crollé parce qu'il est tout frisé.

LE PRÉSIDENT, *avec dignité.*

Madame Montrésor, M. Van Gripcents appartient aux actionnaires de la Banque. Vous pouvez le leur demander. Veuillez vous retirer!

(Loulou sort.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* LOULOU, *puis* VAN COPPENOLE

LE PRÉSIDENT

Faites entrer M. Van Coppenole. *(Van Coppenole entre.)* Vous représentez les actionnaires, monsieur Van Coppenole?

VAN COPPENOLE

Çà, oui, monsieur le Président, je les représente.

LE PRÉSIDENT

Dites-moi, vous aviez confiance dans le prévenu? Vous aviez des égards pour lui? Vous n'auriez pas osé le soupçonner?

VAN COPPENOLE

Çà, monsieur le Président, j'ai été et je suis encore lieutenant dans la garde civique. Je respecte la Constitution et les lois de mon pays, et je suis pour la liberté. — Eh bien, je crois qu'il serait d'un mauvais citoyen de contrôler les actes d'un supérieur. — De ceci, monsieur le Président, il résulte que M. Van Gripcents avait dans la banque un grade plus élevé que nous, et que, par conséquent, ne pouvant pas aller contre, il fallait nécessairement aller avec!

LE PRÉSIDENT

Vous avez voté des fonds pour le nourrir et même pour lui procurer quelques satisfactions d'amour-propre?...

VAN COPPENOLE

Un homme est un homme! monsieur le Président! Ce n'est pas parce qu'il a fauté qu'il faut lui jeter la pierre! Eh bien, ça est pour lui infliger une humiliation, que nous avons pris cette résolution. Maintenant, cet homme qui était fier, qui nous faisait faire antichambre, qui, lorsqu'il nous recevait, ne nous offrait jamais une chaise en nous disant : Mettez-vous! — Qui ne nous disait jamais : comment va-t-il? — Que nous craignons comme le feu, parce que nous avions peur de lui et qu'un actionnaire aime mieux perdre son capital que de ne pas toucher de dividendes; eh bien, monsieur le Président, cet homme qui nous a ruiné dépend de nous : nous le nourrissons,

nous le subventionnons; il est humilié! — Çà, ça est une vengeance, et ça est quelque chose!

LE PRÉSIDENT

Les opinions sont libres dans la libre Belgique! — Monsieur Van Coppenole, vous pouvez vous retirer!

(Il sort.)

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* VAN COPPENOLE
puis M. PRUDHOMME

LE PRÉSIDENT

Faites entrer M. le témoin expert.

M. PRUDHOMME

Prudhomme, Joseph, né à Paris, professeur d'écriture, élève de Brard et Saint-Omer, expert près les cours et tribunaux, en ce moment appelé en Belgique pour éclairer le tribunal, qui lui a fait l'honneur de le convoquer, si j'en étais capable!

LE PRÉSIDENT

Vous avez vérifié les écritures, monsieur Prudhomme?

M. PRUDHOMME

Oui, monsieur le Président, avec un soin méticuleux!

LE PRÉSIDENT

Qu'est-ce que c'est que cette chose : méticuleux ?

M. PRUDHOMME

Méticuleux, c'est-à-dire avec un soin excessif!

LE PRÉSIDENT

Parfaitement! Et quelle est votre appréciation, monsieur Prudhomme?

M. PRUDHOMME

Je ferai la part des temps où nous vivons! De nos jours, on n'a plus la coquetterie de l'écriture! Cela tient à ce que tout le monde sait écrire et à cette fâcheuse mode qu'on a d'imiter Albion, la perfide Albion, dans tout. En effet, l'écriture anglaise a prévalu sur la bâtarde, la coulée, la ronde et la gothique! Les écritures que j'ai vérifiées n'ont aucun style. Celles que j'ai vues, je n'ai pas pu les lire; les autres, c'était de l'imprimé.

LE PRÉSIDENT

Pardon, monsieur Prudhomme, mais il s'agit de chiffres!

M. PRUDHOMME

J'en ai vu beaucoup en effet. Ils sont mieux formés que les lettres. En général, ils ont été grattés et remplacés avec soin. Aussi, je dois dire que l'écrivain était plus fort en chiffres qu'en écritures. J'ai remarqué, si j'ose m'exprimer ainsi, que les erreurs portaient toujours sur des sommes élevées. La colonne des millions et des mille avait des maculatures, tandis que celle des centimes n'était jamais retouchée. — Évidemment, plus les sommes étaient fortes, plus l'écrivain était sujet à faire des erreurs!

LE PRÉSIDENT

Cette déclaration nous suffit, vous pouvez vous retirer.

M. PRUDHOMME

Monsieur le Président, j'ai bien l'honneur; mesdames, j'ai celui d'être le vôtre.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, *moins* M. PRUDHOMME, *puis* M. VAN CHIFFRENBECK

LE PRÉSIDENT

Faites entrer M. Van Chiffrenbeck, vérificateur des

titres ! (*Van Chiffrenbeck entre.*) Monsieur Van Chiffrenbeck, vous avez vérifié les opérations du préveuu, veuillez nous faire votre rapport.

VAN CHIFFRENBECK

Monsieur le Président, j'ai compulsé 8,5co dossiers, et j'ai dû faire un rapport sur chacun. Je commence par le dossier nº 1. — Dans ce dossier, une somme de sept millions neuf cent soixante et un mille quatre cent francs quatre-vingt-quinze centimes a été portée sur la première page, sans rature ; — à la seconde page, le détail en a été altéré : nous ne trouvons plus au total que 961,400,95 ; — à la troisième, où l'opération financière est résumée, il reste seulement 400,95 ; — et à la quatrième, qui est celle que l'on consulte seulement lors des vérifications, on ne trouve plus que 95 centimes, qui font une différence assez grande avec le chiffre exprimé sur la première page, qu'on ne vérifie jamais. — Dans le dossier nº 2.....

LE PRÉSIDENT

Pardon ! mais si vous avez fait un rapport pour chacun des 8,500 dossiers qui vous ont été remis, il serait trop long de les détailler à l'audience. Pouvez-vous les résnmer ?

VAN CHIFFRENBECK

Parfaitement, monsieur le Président. Tous les dossiers ont été traités comme le dossier nº 1 ; et la

page que l'on vérifie ne contient plus que des centimes.

LE PRÉSIDENT

Vous entendez, monsieur Van Gripcents! Qu'avez-vous à répondre?

VAN GRIPCENTS

Tiens, monsieur le Président, si j'avais laissé à la quatrième page la colonne des cent francs, j'y aurais trop perdu.

LE PRÉSIDENT

Il suffit; monsieur Van Chiffrenbeck, vous pouvez vous retirer. (*Van Chiffrenbeck sort.*) Et alors, monsieur Van Gripcents, vous avouez tout?

VAN GRIPCENTS

Oui, parce que je veux que l'on n'accuse personne que moi! La religion a ses martyrs; la politique, la science ont les leurs; il faut que la finance ait les siens!

LE PRÉSIDENT

Et que sont devenus tous ces millions? Mme Montrésor en avoue 15; les recherches que nous avons faites nous en désignent 18 autres engloutis dans des opérations de bourse; — il en reste 19 que nous ne retrouvons pas.

VAN GRIPCENTS

Oh! pour moi, je n'ai plus rien! Mais demandez à ces messieurs.....

LE PRÉSIDENT

Je n'ai rien à demander à personne qu'à vous, savez ! Nous allons entendre vos avocats. L'avocat du prévenu a la parole.

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'AVOCAT DU PRÉVENU
puis L'AVOCAT GÉNÉRAL

L'AVOCAT

Messieurs, ça n'est pas une affaire ordinaire ! Non, ça n'est pas une affaire ordinaire ! M. Van Gripcents, mon client, est de bonne famille ; malheureusement il n'était pas riche. Et précisément, parce qu'avec son manque de fortune il avait toutes les aptitudes nécessaires pour en acquérir, il s'est trouvé poussé malgré lui à aller plus vite qu'il ne voulait.

LE PRÉSIDENT

Beaucoup trop vite ! Mais on a dû l'aider.

L'AVOCAT

Mon client revendique toute la responsabilité de son étourderie. Il n'a pas de complices, à moins que vous en mettiez en cause, comme il serait peut-être

plus juste de le faire : les gens qui lui ont gagné ses millions à la Bourse!... Mais on ne les connaît pas!

LE PRÉSIDENT

Et quand bien même on le connaîtrait, à quel titre eût-on pu les arrêter?

L'AVOCAT

Eh mais, comme recéleurs! — Et je dis, Messieurs, que Van Gripcents est moins coupable que vous ne le dites. — Ne l'a-t-on pas encouragé? On devait le surveiller, et c'est lui qui, au contraire, surveillait les autres; aussi, pouvait-il fort bien se croire autorisé à agir comme il l'a fait. Je demande donc à ce que mon client soit renvoyé purement et simplement des fins de la plainte. — Qu'on le rende à ses plaisirs, à ses affaires; — qu'on n'étouffe pas cette intelligence hors ligne; qu'on s'en serve plutôt pour réparer le mal qu'il a fait. Il y a 52 millions de détournés, dites-vous, il faut une répression! — A quoi bon? — Cela ne vous fera pas retrouver les millions! — D'ailleurs, depuis quelques années, nous en avons vu bien d'autres! Et puis enfin, les actionnaires n'ont-ils pas mérité ce qui leur arrive? Ne devaient-ils pas s'y attendre? — Que voulaient-ils, somme toute, en plaçant leur argent dans la caisse de la *Véritable Sécurité?* — Spéculer avec leur argent? Eh bien, ils ont fait une fausse spéculation, voilà tout. — Ils ont perdu. — Ce n'est pas Van Gripcents qui a leur argent, il l'a perdu, malheureusement; mais il voulait le doubler. — Au lieu de perdre, s'il eût

gagné ? — Serait-il ici ? Lui reprocherait-on quelque chose ? — Au contraire ! On le trouverait habile, intelligent ; on l'exalterait, on le flatterait, on lui confierait d'autres sommes ; oui, Messieurs, tout le Limbourg belge lui eût apporté ses fonds ! D'où je conclus : oui, Van Gripcents est coupable ! mais pas de détournements, d'indélicatesse ou d'incurie ; il est coupable parce qu'il n'a pas réussi, et cette culpabilité-là, c'est son acquittement !

LE PRÉSIDENT

Parlez, monsieur l'Avocat général, parlez !

L'AVOCAT GÉNÉRAL

Le défenseur du prévenu a pris sa défense ; c'était son devoir ; moi, je pourrais l'accuser, car c'est le mien. Mais je ne le ferai pas, et je me bornerai à vous dire que Van Gripcents a tout avoué. D'après cela, vous n'avez plus qu'à rendre votre verdict. Si sevère que soit la punition que vous lui infligerez, elle ne sera jamais trop forte, afin qu'on ne puisse plus dire désormais que l'or est une chimère !

LE PRÉSIDENT, *se levant.*

La Cour se retire pour délibérer.

(*Le président et les avocats sortent.*)

SCÈNE VIII

—

VAN GRIPCENTS, *seul.*

Si l'on me remet en liberté, je ferai une affaire de 100 millions au moins, et je vous demande d'y participer; pour cette fois, ça sera une bonne affaire! Cette fois-ci j'ai été pincé, mais on ne m'y reprendra plus!

SCÈNE IX

—

VAN GRIPCENTS, *puis* LE PRÉSIDENT, LOULOU, VAN CHIFFRENBECK, M. PRUDHOMME *et* VAN COPPENOLE

LE PRÉSIDENT

Monsieur Van Gripcents, je dois vous le dire, on a été très aimable avec vous, savez! Vous en êtes pour quinze ans de prison, à moins qu'on ne vous réclame.

VAN GRIPCENTS

On me réclamera, monsieur le Président, j'en suis sûr!

LE PRÉSIDENT

Nous allons voir! Faites revenir Mme Montrésor. (*Loulou entre.*) Réclamez-vous le prévenu?

LOULOU

Je le voudrais bien, monsieur le Président! Mais il n'a plus le sou! Qu'est-ce que j'en ferais?

(*Elle sort.*)

LE PRÉSIDENT

Vous voyez! Mme Montrésor vous abandonne!

VAN GRIPCENTS

Dans le malheur on n'a plus d'amis! Mais elle me le payera!

LE PRÉSIDENT

Monsieur Van Chiffrenbeck, réclamez-vous le prévenu? Il vous aidera dans vos vérifications.

VAN CHIFFRENBECK

Non, monsieur le Président, il est un peu léger et se sert trop du grattoir!

(*Il sort.*)

LE PRÉSIDENT

Allons! nous allons nous adresser à M. Prudhomme. Monsieur Prudhomme, réclamez-vous le prévenu?

M. PRUDHOMME

Monsieur le Président, je serais obligé de l'emmener en France, où nous avons assez de financiers de sa valeur! Cela m'est impossible, totalement impossible! Mais, monsieur le Président, dans cette époque troublée, où l'on attente à chaque instant à la vie des souverains, je profite de cette occasion pour vous prier de témoigner tous mes respects à Sa Majesté Léopold et à son auguste famille!

LE PRÉSIDENT

Bien! bien! Merci, monsieur Prudhomme.

M. PRUDHOMME

N'oubliez pas..... et son auguste famille!

(Il sort.)

LE PRÉSIDENT

Je n'y manquerai pas! Il ne reste plus que M. Van Coppenole qui puisse vous réclamer! Faites-le entrer! *(M. Van Coppenole entre.)* Réclamez-vous le prévenu, monsieur Van Coppenole?

VAN COPPENOLE

Çà, monsieur le Président, je dois le dire, je le réclame! Ça est mon devoir! Nous avions confiance en lui, il est juste qu'il ait aussi confiance en nous!

LE PRÉSIDENT

Réclamé par les actionnaires ! voilà le bouquet !

VAN GRIPCENTS

Je vous le disais bien ! Monsieur le Président, c'est toujours comme ça !

Paris, 16 décembre 1878.

LA ROBE DE SOIE



LA ROBE [illegible]

[illegible]

[illegible]

SC[illegible]

[illegible]

Pour [illegible] vulgaires [illegible]
Non ! je n'étai[illegible] [illegible]
Avec [illegible] mari, [illegible]
Et dont chacun me di[illegible] [illegible]
[illegible] possédez [illegible] ! C'[illegible] vrai !
Mais cette pâte, c[illegible], moi, je la pétrirai ! —
Qu[illegible] mari pour [illegible] — J[illegible]
[illegible] qu'on ait de nou[illegible] : Qu[illegible]
Qu[illegible] est active et que [illegible] est [illegible] !
[illegible] ! Bon à rien, [illegible] ! — Pas une [illegible] !
Pas un [illegible] ! [illegible] ! [illegible] ! S[illegible] —
[illegible] même pas si le malh[illegible],

LA ROBE DE SOIE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN VERS

Représentée pour la première fois dans la salle de l'Institut musical d'Orléans le 9 décembre 1878.

A mon ami TELMAS.

Personnages :

M. PRUDHOMME
Mme PRUDHOMME
GROSSAC
TÊTU
LAFERAILLE
COINTOT

Un Salon.

SCÈNE I

—

MADAME PRUDHOMME, *seule.*

Pour les vulgaires soins d'un ménage bourgeois,
Non ! je n'étais pas née ! Et pourtant je me vois
Avec un bon mari, sobre, doux, économe
Et dont chacun me dit : La bonne pâte d'homme
Que vous possédez là ! — Bonne pâte ! C'est vrai !
Mais cette pâte, eh bien, moi, je la pétrirai ! —
Que m'importe un mari pour moi seule ? — J'enrage
Lorsqu'on dit de nous : Quel excellent ménage !
Que la femme est active et que l'époux est bon !
Bon ! Bon à rien, parbleu ! — Pas une ambition !
Pas un désir ! Manger ! Dormir ! Sa vie est sotte ! —
Je ne sais même pas si le malheureux vote,

Tant il aime la paix et la tranquillité ! —
Eh bien ! ce calme-là, c'est de la lâcheté !
Que suis-je aux yeux de tous ? Rien qu'une ménagère :
Je prépare les plats que mon mari digère,
Je soigne le ménage et répare ses bas.
Et lui, pour être exact aux heures des repas,
Croit avoir fait pour moi le plus grand sacrifice !
Non ! C'en est trop ! — Il faut que tout cela finisse !
Ce bonheur relatif ne comble pas mes vœux
Et mon mari sera quelqu'un !... Car je le veux !
Mais le voici !

SCÈNE II

—

MADAME PRUDHOMME, PRUDHOMME

PRUDHOMME

Bonjour, chérie !

MADAME PRUDHOMME, *à part.*

Ah ! qu'il m'ennuie !

Bonjour !

PRUDHOMME

Je viens plus tard à cause de la pluie !

MADAME PRUDHOMME, *avec humeur.*

Eh ! parbleu ! vous venez quand il vous plaît !

PRUDHOMME

Qu'as-tu ?

MADAME PRUDHOMME, *sèchement.*

Rien !

PRUDHOMME

Cependant...

MADAME PRUDHOMME, *impatientée.*

Eh bien ! j'ai par trop de vertu
Et voilà ce que j'ai ! — J'ai qu'enfin je suis lasse
De vous voir ainsi vivre indifférent, sans place,
Sans travail, sans soucis, mangeant vos revenus
Sans chercher à savoir comment ils sont venus.

PRUDHOMME

Mes fermiers...

MADAME PRUDHOMME

Vos fermiers travaillent !

PRUDHOMME

Mon notaire...

MADAME PRUDHOMME

Travaille aussi, mais vous, que faites-vous sur terre ?

PRUDHOMME

Quelle boutade !

MADAME PRUDHOMME

Non! je ne vous comprends pas !
Et parce qu'un homme a de quoi vivre ici-bas,
Qu'il peut nourrir sa femme et payer ses toilettes
Et s'offrir des petits extras, aux grandes fêtes,
Vous croyez avoir fait votre devoir ? — Mais non!
Vous avez la fortune, il vous manque le nom!

PRUDHOMME

— Le nom ! Je ne puis pas avoir la particule,
Je suis un roturier!

MADAME PRUDHOMME

Vous êtes ridicule!
Je vous parle du nom qu'on se fait! Maintenant
La fortune n'est plus le but ! — On vit, luttant
Sans cesse; — et, l'on a beau la traiter de fumée,
On ne se trouve heureux qu'avec la renommée!
Pour moi, — je vous le dis ici, sans passion, —
Je rougis bien souvent du peu d'ambition
Que vous avez ! — Enfin, vous ne voulez rien faire!
Depuis trois ans déjà l'on vous eût nommé maire,
Si vous aviez voulu! — Vous n'avez pas voulu ! —
Conseiller? — Ah ! bien oui ! cela vous a déplu !
Il faut se déranger, changer ses habitudes,
Se créer des travaux, voire des servitudes...
Monsieur aime bien mieux, de paresse coiffé,
S'en aller faire en paix sa partie au café
Avec de vieux rentiers, aussi laids qu'économes...
Tandis que le pays a si grand besoin d'hommes!

PRUDHOMME

Est-ce bien sérieux ce que tu me dis là ?

MADAME PRUDHOMME

Sérieux ? — Je crois bien, c'est sérieux ! Voilà
Plus de trois mois déjà que j'enrage en silence
De vous voir demeurer dans cette indifférence !

PRUDHOMME

Eh bien !... mais dis-moi vrai ! C'est sérieux ?...

MADAME PRUDHOMME

Parbleu !

PRUDHOMME

Tu ne te moques pas de moi ? — Si c'est un jeu,
Dis-le plutôt ! — De moi je n'aime pas qu'on rie,
Et je pardonne tout, hormis la raillerie.

MADAME PRUDHOMME

— Que veux-tu dire ?

PRUDHOMME

Eh bien, j'ai longtemps résisté,
Mais je suis d'aujourd'hui candidat député !

MADAME PRUDHOMME

Député !...

PRUDHOMME

Candidat seulement ! mais j'espère
L'emporter sur mes concurrents! Laisse-moi faire!

MADAME PRUDHOMME

Explique-moi comment...

PRUDHOMME

C'est au café, tantôt
Avec *Grossac*, *Têtu*, *Laféraille* et *Cointot*,
Qui, le jeu terminé, causaient de politiqne;
Tout à coup, je ne sais quelle mouche me pique,
Mais, à propos de la nouvelle élection,
Voilà que je me mêle à la discussion.
— Je dis : — Chacun de vous tient un avis contraire:
Pas un ne cède à l'autre, aucun ne voudrait faire
Une concession! — Il n'est qu'un seul moyen
Pour tout concilier; donc, écoutez-moi bien :
Je suis un homme neuf, sans passé, sans attache,
Ma vie est en plein jour, je n'ai pas une tache!
Je n'ai pas plus flatté les grands que les petits;
Ayant ce qu'il me faut, je n'ai pas d'appétits,
Portez-moi candidat! — Si j'arrive à la Chambre,
J'aurai bien la valeur qu'on trouve à certain membre
Que vous me permettrez de ne pas vous citer!
Si je ne parle pas, du moins je puis voter,
Et l'on estime fort un membre taciturne
Qui sait mettre à propos son bulletin dans l'urne!
Au fait! dit l'un.—Au fait! dit l'autre.—Et pourquoi pas?
Dit le troisième. — Allons ! il nous sort d'embarras!

Cria le quatrième ; il faut à notre époque
Des hommes tout nouveaux, nommés sans équivoque !
J'irai vous voir. Nous causerons ! — Avec plaisir !
— A peine celui-là venait-il de sortir
Que Têtu me glissa ces deux mots à l'oreille :
— A tantôt ! — Et Grossac me dit chose pareille
En me serrant la main... J'étais tout étourdi
Quand Cointot vint me dire : A cet après-midi ! —
Maintenant, mon amie, il faut que je le dise,
J'ai fait là, je le crois, une grosse bêtise ;
Ils ne peuvent nommer un homme comme moi
Qu'après avoir lu sa profession de foi.
Si je dis : — « Électeurs ! j'aime avant tout la France ! »
On dira : C'est connu ! c'est ce que chacun pense !
Mais comment l'aimez-vous? En rouge! En blanc ! En bleu
Ou bien en tricolore ? — Expliquez-vous, morbleu !
Et, comme moi je l'aime en bourgeois honnête homme,
Par ma foi ! j'ai grand peur qu'aucun d'eux ne me nomme

MADAME PRUDHOMME

— Allons donc ! On connaît ton esprit et ton cœur !
Et de tous les partis tu peux être l'honneur !
Tu serais député ! Député ! quelle joie !
Je vais me commander une robe de soie !

(Elle sort.)

SCÈNE III

—

PRUDHOMME, *seul.*

Je n'avais pas prévu cette dépense-là !
Qu'importe ! Maintenant j'ai la paix ! Et voilà
Comment, d'une bourgeoise active et vigilante,
On fait, en ce moment, une femme élégante,
Et d'un bourgeois content de son obscurité,
Un homme politique, un futur député,
Une voix que l'on compte, un orateur solide
Quant aux poumons !... A moins que l'on ne m'invalide!

SCÈNE IV

—

PRUDHOMME, GROSSAC

PRUDHOMME

Ah ! vous voilà, Grossac ?

GROSSAC

Oui ! tout est convenu :
Nous vous portons !

PRUDHOMME

Tant mieux!

GROSSAC

Aussi, je suis venu
Pour causer de cela. — D'abord, soyons sincères!
Vous n'êtes pas, je crois, de ces hommes austères,
Entêtés, maladroits dans les discussions,
Parlant, et ne faisant pas de concessions?

PRUDHOMME

Je suis conciliant!

GROSSAC

Oui! vous êtes, en somme,
Un progressiste... mais, avant tout, honnête homme.
Mais pour vaincre à coup sûr notre ennemi commun...

PRUDHOMME, *vivement.*

Avant tout, j'attendrais le moment opportun!

GROSSAC

Bien! J'espérais de vous cette sage réponse!
Aujourd'hui que l'on est dans la boue, on s'enfonce
Au moindre pas. Eh bien, quand vous serez là-bas!
Ne pensez pas, ne bougez pas, ne parlez pas!
Suivez le mouvement que le chef vous indique,
Et ne vous risquez pas à parler politique!

PRUDHOMME

Ah! n'ayez pas de peur, car je n'y connais rien!
Je veux représenter mon pays, c'est très bien;
Mais je veux, avant tout, ne risquer ni ma vie,
Ni ma santé, ni ma fortune! — Je me fie
A vous, pour qu'on ne me charge pas d'un mandat,
Trop onéreux pour moi!

GROSSAC

Bravo! mon candidat!
Ce que veulent nos chefs, ce sont des troupes fraîches
Et dociles! Bonjour! Attendez mes dépêches!

(*Il sort.*)

SCÈNE V

PRUDHOMME, *seul.*

Ce mandat-là me plaît! Rien à faire, passif,
Ne pas penser, ne pas parler, être inactif!
Pour les sept cent cinquante francs par mois qu'on donne
Aux députés, ne donner, moi, que ma personne,
C'est charmant!

SCÈNE VI

PRUDHOMME, TÊTU

TÊTU

Me voici !

PRUDHOMME

Têtu

TÊTU

J'ai consulté
Mes amis ! Nous avons formé le comité
Qui doit vous présenter aux électeurs ; on compte,
Quoique vous ne soyiez baron, marquis ni comte,
Que vos opinions conservatrices sont
Avec les nôtres...

PRUDHOMME

Mais, mon cher...

TÊTU

A l'unisson !
Donc, nous vous porterons ! Vous êtes homme d'ordre.
Dans ce moment qu'on voit notre pays se tordre
Dans des convulsions, il faut un homme sain,
Honnête et neuf, qui lui serve de médecin.

Prenez tous les moyens, faites des alliances,
Que vous romprez demain, suivant les circonstances.
A droite comme à gauche inspirez le respect.
Vous n'avez pas d'aïeux, vous n'êtes pas suspect!
Et lorsque vous serez admis dans tous les groupes
Vous les vaincrez bien mieux avec leurs propres troupes

PRUDHOMME

Mais Grossac sort d'ici!

TÊTU

Grossac est avec nous! —
Du moins pour le moment! — Adieu! Préparez-vous!
(*Il sort.*)

SCÈNE VII

—

PRUDHOMME, *seul.*

Me préparer! A quoi? Je suis prêt à tout faire,
A la condition d'être leur mandataire,
Je parlerai s'il faut parler; — je voterai
Comme on voudra... dans le doute, je m'abstiendrai!
Avant tout, je ne veux en rien me compromettre;
Je tiens à me soumettre et non pas me démettre.

SCÈNE VIII

—

PRUDHOMME, LAFÉRAILLE

PRUDHOMME

Laféraille !

LAFÉRAILLE

C'est moi ! Vous m'attendiez ?

PRUDHOMME

Parbleu !

LAFÉRAILLE

Bien ! Si vous le voulez, nous causerons un peu.
Je ne vais pas ici vous refaire l'histoire
De nos succès passés et de nos jours de gloire ;
Pour nos revers, il faut qu'on les fasse oublier !
La lutte, c'est trop tôt ! Il nous faut donc plier !
Mais les vieux du parti dressent toujours la tête,
Ne voulant pas avoir l'air de battre en retraite.
Il nous faut donc avoir des hommes tout nouveaux,
Qui sans en avoir l'air vogueront dans nos eaux ;
Ne compromettant rien par un zèle inutile ;
Ne se fatiguant pas dans un combat stérile ;
Mais qui, lorsque viendra le dernier rendez-vous,
Retourneront leur veste et viendront avec nous.
Les autres les suivront par la force des choses !
Il faut nous préparer à ces métamorphoses ;

Aidez-nous !

PRUDHOMME

Volontiers!

LAFÉRAILLE

Alors, c'est convenu ?

PRUDHOMME

Pourtant, j'avais promis à *Grossac*, à *Têtu*
Aussi, la même chose.

LAFÉRAILLE

Eh bien, que vous importe!
Lorsque nous les mettrons tous les deux à la porte,
C'est de notre côté que vous viendrez; ainsi
Laissez-vous faire, et puis ne prenez pas souci! —

(Il sort.)

SCÈNE IX

PRUDHOMME, *seul.*

En voici trois pour moi, trois de partis contraires!
Ils semblent maintenant unis comme des frères,
Mais ils seront un jour des frères ennemis;
Je pourrai bien alors être très compromis!

Bah! laissons tout scrupule et suivons notre voie !
Il faut que ma femme ait une robe de soie!

SCÈNE X

PRUDHOMME, COINTOT

COINTOT

Ne vous dérangez pas! C'est moi! Je viens savoir
Si je puis vous porter au comité ce soir.
Je sais que vous n'avez aucun droit, nulle attache,
Que dans votre passé vous n'avez pas de tache,
Et même je vous crois quelque peu clérical.
Mais qu'importe! Aujourd'hui le parti radical
Qui se forme, n'a plus besoin de prolétaire.
Ce qu'il nous faut à nous, c'est le propriétaire!
Et pour donner pâture à ses ambitions
Nous ferons, s'il le faut, mille concessions.
Nous marchons, sûrement, oui, mais ce qui nous manque
Vous vous en doutez bien, c'est l'argent de la Banque;
Il faut donc l'attirer à nous, sans l'effrayer.
Avec quelques richards, nous pouvons nous frayer
Un passage plus large au fond des consciences;
Plus d'ordres, maintenant, et plus d'intolérances!
Nous ne désirons plus régner par la terreur
Et voulons procéder rien que par la douceur.

Vous, dont l'opinion n'est pas encore formée,
Venez, venez grossir les rangs de notre armée!
Au fond, que voulez-vous ?

PRUDHOMME

Mais le bonheur pour tous !

COINTOT

C'est ce que nous voulons. Venez donc avec nous!

PRUDHOMME

C'est que j'ai déjà fait des promesses semblables
Aux autres !

COINTOT, *amèrement.*

Les voilà! ces gens irréprochables!
Qui viennent pressurer l'opinion d'autrui!
Ne les écoutez pas! Nous sommes aujourd'hui
Les seuls organisés pour la grande bataille!
Tous les trois réunis ne vont pas à ma taille,
Croyez-le bien! — Allons, êtes-vous décidé?

PRUDHOMME, *hésitant.*

Mais...

COINTOT

N'hésitez donc pas! Vous serez validé!

PRUDHOMME

Mais, aujourd'hui, la Chambre est bien intolérante!

COINTOT

Pas pour les radicaux !

PRUDHOMME *à part.*

Au fond, cela me tente !
Mais pourtant... tout d'un coup, devenir radical !...

COINTOT

Bah ! Parvenir au but c'est le point capital !
Qu'importe le moyen pourvu qu'on ait la place !
Puis serez-vous le seul qui changerez de face ?
Combien sont arrivés par ce moyen naïf !
L'électeur est, d'ailleurs, un être primitif,
Qui prend ses candidats pour d'excellents apôtres...
La République !... Eh bien, c'est la place des autres,
Voilà le fond du sac !

PRUDHOMME

Mais je veux réfléchir !

COINTOT

A votre aise ! A tantôt !

(Il sort.)

SCÈNE XI

—

PRUDHOMME, *seul.*

Adieu ! J'allais fléchir !
Mais non ! Ah ! franchement tout cela me dégoûte !
Voici quatre partis et pas un ne se doute
Qu'il fait ce qu'il reproche aux partis opposés !
Les hommes d'aujourd'hui sont tellement blasés
Qu'ils ne voient rien qu'eux seuls ! Ils vivent d'égoïsme,
Raillent tout sans pudeur, fiers de leur scepticisme !
Prêts à tout renier ! Car j'en connais beaucoup
Qui raillent le bon Dieu, le scapulaire au cou !
Moi-même, je suivais cette pente fatale,
Car j'allais revêtir la pourpre radicale ;
Mais un fond de bon sens m'a retenu. Tant mieux !
Allons, mon bon ami, laisse aux ambitieux
Les places, les honneurs, les complots, les intrigues !
Qu'est-ce au fond tout cela ? Des ennuis ! des fatigues !
Qu'y gagne le pays ? — Rien ! Reste donc en paix
Près de ta femme, avec les pieds sur tes chenets
Fais du bien si tu peux, et c'est toujours facile !
Pour le reste, ma foi, ne te fais pas de bile !

SCÈNE XII

—

PRUDHOMME, MADAME PRUDHOMME

MADAME PRUDHOMME

Eh bien ?

PRUDHOMME

Eh bien, j'ai réfléchi! — Je resterai
Bourgeois! Bourgeois naquis et bourgeois je mourrai!
Et ma décision me comble tant de joie
Que tu peux t'acheter une robe de soie!

Paris. 15 novembre 1878.



[illegible]

UN DRAME IMPOSSIBLE

DRAME MOYEN AGE EN QUATRE TABLEAUX

Représenté pour la première fois à Lyon, à l'hôtel Collet, le 4 février 1879.

Personnages :

LE SIRE DE CASTELMINÉ
ODALINDE, sa fille
LE CHEVALIER DE BELLE-ALLURE
JEHAN DE SAINT-OPPORTUNE
FURET
L'ASTROLOGUE
LE GEOLIER
LE BOURREAU

PREMIER TABLEAU

LE TROUBADOUR CASQUÉ

—

Salle du Chateau

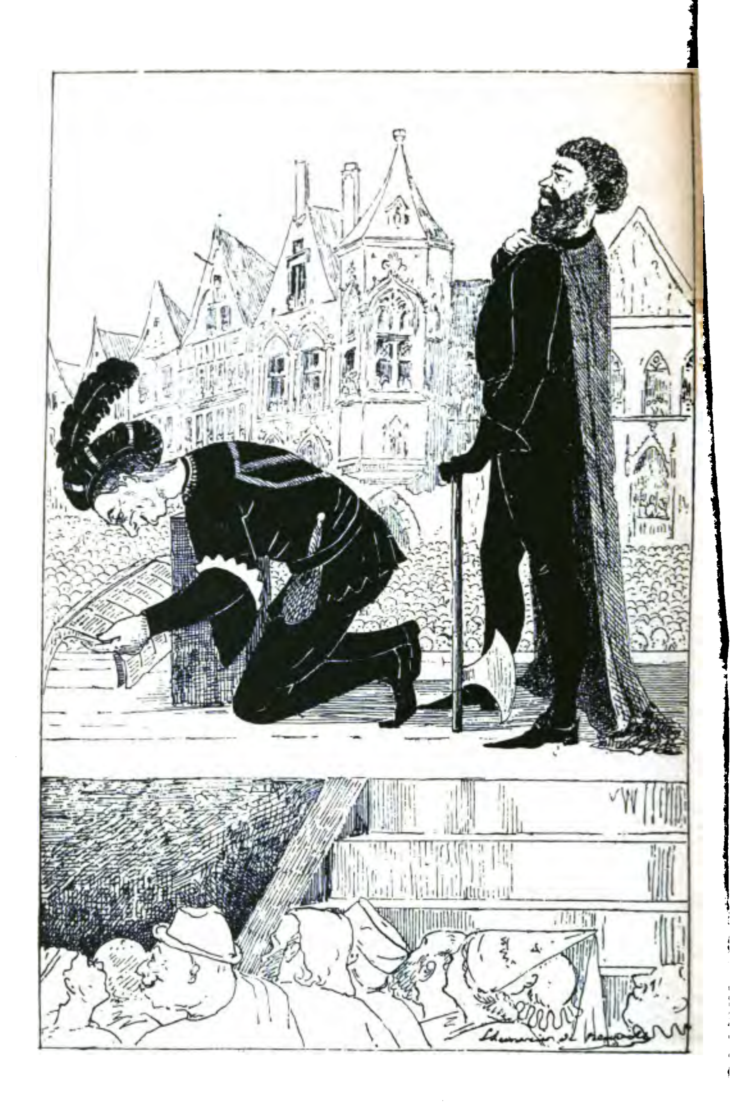
SCÈNE I

—

LE SIRE DE CASTELMINÉ, *entrant.*

(On entend des fanfares de chasse.)

Belle chasse, ma foi! Ah! qu'il fait bon quand on a des rentes, qu'on est le sire de Castelminé, qu'on a une fille qui s'appelle Odalinde, laquelle va épouser le chevalier de Belle-Allure..... est-ce tout?—oui—



qu'il est bon, dis-je, de courre le cerf dans ses domaines! Et remarquez, en outre, l'étonnant avantage que j'ai : — je vis en plein moyen âge, je n'ai pas besoin de port d'armes, la chasse n'est jamais fermée, tandis que si je vivais au dix-neuvième siècle, ce serait bien autre chose.

(FANFARES)

Ces fanfares joyeuses annoncent la curée! Tous mes vassaux sont heureux! — Ils ne croient pas l'être, mais ils le sont. Je sais bien qu'ils se plaignent de la dîme, mais je la leur fais payer en nature; s'ils avaient les impôts, avec les centimes additionnels et toutes les contributions directes et indirectes qui viendront un jour, ils crieraient bien autrement! Ils se plaignent de la corvée, mais quand ils auront la conscription ils jetteront de beaux cris! Ils gémissent de ne pas faire leurs affaires eux-mêmes, mais quand ils seront électeurs, ils en verront de drôles. Ah! pauvres chers braves gens, vous enviez vos seigneurs, mais quand vous serez seigneurs à votre tour, vous serez saignés! — Tiens, j'ai fait un mot! — Je ne l'ai pas fait exprès!

SCÈNE II

—

LE SIRE DE CASTELMINÉ. — FURET

FURET

Il est joli!

LE SIRE

Ah! te voilà! compère Furet! — Car tu es mon compère, et tu n'es que mon compère; quand il y aura eu un nivellement dans quelques siècles d'ici, tu seras aussi mon compagnon! — Compère et compagnon! — autrement dit le rapprochement des distances et la fusion des classes. Tu vois que pour un homme du moyen âge, je ne connais pas mal le siècle qui va venir.

FURET

Eh bien, monseigneur, vous feriez bien mieux de connaître le vôtre, et de songer que votre existence est sans cesse en danger, que vous faites des jaloux, et que...

LE SIRE

Arrête! Tu sais quelque chose! On en veut à mes jours.

FURET

Je n'en sais rien! je n'ai rien vu ni entendu! mais

je me doute! La joie de vos vassaux me semblait trop intense pour être sincère!

LE SIRE, *à part.*

Intense pour être sincère! — (*Haut.*) Mais malheureux! songe donc que cette chasse est un des plaisirs que je m'offre pour célébrer, par avance, les fiançailles de ma fille avec le chevalier de Belle-Allure, un de nos gommeux...

FURET

Pardon! monseigneur! le mot n'est pas encore inventé...

LE SIRE

C'est juste! un de nos seigneurs les plus accomplis. Que faire? Mon Dieu! te le dirai-je, si je tiens à ma peau, c'est pour vivre! c'est pour rester le père de ces enfants, autrement....

FURET

Parbleu! je le sais bien! Vous aimez mieux rester dans votre château que dans leur mémoire.

LE SIRE

Évidemment! — Mais je suis bien bon! puisque je suis du moyen âge! usons-en. — Fais-moi venir mon

grand astrologue ! Il fait mieux que de découvrir des planètes, celui-là ; — il lit l'avenir dedans.

FURET

Je cours l'avertir, monseigneur !

(Il sort.)

SCÈNE III

LE SIRE, *seul.*

J'éprouve une certaine joie à me voir ainsi en butte aux coups des assassins ! mais j'en éprouve une autre non moins grande, sinon supérieure, à déjouer leurs complots, et cela sans commissaires de police, sans agents de la sûreté, fonctionnaires dont on sentira le besoin plus tard et que je résume dans ma personne. Voici mon astrologue !

SCÈNE IV

LE SIRE. — L'ASTROLOGUE

LE SIRE

Sais-tu pourquoi je t'ai fait venir ?

L'ASTROLOGUE

Je le sais.

LE SIRE

Eh bien! réponds donc à la question que je ne t'ai pas faite.

L'ASTROLOGUE

Une conspiration se trame contre vous! — On en veut à vos jours. Si la conspiration est découverte, — vous mourrez! — si elle suit son cours, vous mourrez aussi.

LE SIRE

Diable! ce n'est guère rassurant!

L'ASTROLOGUE

Non! mais les astres ne disent pas autre chose.

LE SIRE

Et quel est le plus avantageux pour moi, de découvrir la conspiration ou de ne pas la découvrir?

L'ASTROLOGUE

Il y a bien un moyen de l'éviter.

LE SIRE

Parle! lequel?

L'ASTROLOGUE

Ce serait de vous réfugier dans le dix-neuvième siècle.

LE SIRE

Mais nous sommes au quatorzième! Je ne puis pas ainsi tout d'un coup vieillir de 500 ans! Et puis, dans cet intervalle, il y aura la Ligue, la Fronde, la Révolution, la République et la Commune, je pourrais fort bien n'en pas réchapper.

L'ASTROLOGUE

Alors, restez dans votre siècle et cherchez un moyen! Moi je vais, pendant ce temps, inventer la Presse à bon marché.

LE SIRE

A quoi bon! puisque le peuple ne sait pas encore lire.

L'ASTROLOGUE

Qu'importe! quand il saura lire, je serai prêt!

(*Il sort.*)

LE SIRE

Quelle situation! et comment en sortir? — Il faudra que je change d'astrologue! Mais celui que je prendrai sera-t-il meilleur?

SCÈNE V

LE SIRE. — JEHAN DE SAINTE-OPPORTUNE,
en troubadour, avec un casque.

LE SIRE

Un étranger! serait-ce le conspirateur?

JEHAN

Noble sire! je ne suis qu'un simple troubadour attiré dans votre château par les fiançailles de votre jeune héritière! Je viens vous demander s'il me serait possible de vous chanter un petit air pour réjouir la compagnie.

LE SIRE

Ah! ah! tu viens ici bien mal, mon garçon; car, si on se marie, on conspire aussi! Et je ne sais pas vraiment où donner de la tête, puisqu'à droite comme à gauche elle est compromise. Voyons! si tu me donnes un bon conseil, tu pourras nous chanter tous les flonflons que tu voudras.

JEHAN

Les conseils, noble sire, c'est surtout ma spécialité! Les poètes sont plus devins que les astrologues; ceux du Midi, surtout, qui ne doutent de rien!

LE SIRE

Eh bien, que doit faire, pour éviter un danger, un homme menacé de tous côtés?

JEHAN, *chantant.*

Air du *Piano de Berthe.*

I

L'opportunité! (*bis.*)
Sire, voilà ma spécialité :
Promettre toujours sans se compromettre;
Parler, mais devant ses mots toujours mettre
L'opportunité! (*bis.*)

II

L'opportunité (*bis.*)
C'est le seul moyen de sécurité;
Attendez l'attaque et soyez agile,
Tout coup mal porté vous rend plus facile
L'opportunité! (*bis.*)

LE SIRE

Il a peut-être raison, ce chanteur! Dites-moi, mon ami, je vous permets de débiter vos poésies lyriques dans mon domaine; seulement, respectez mes villageoises.

JEHAN

Ne craignez rien, monseigneur, je ne m'adresserai

qu'à vos villageois..... et quand le moment sera venu,

(*Il chante.*)

III

L'opportunité (*bis.*)
En fera bientôt ma propriété.
Ces bons villageots sont assez crédules,
Je saurai bientôt lever leurs scrupules.
L'opportunité ! (*bis.*)

(*Il sort.*)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

AMOUR ET FANATISME

Les Jardins du Castel.

SCÈNE I

ODALINDE. — LE CHEVALIER

ODALINDE

Pourquoi cette tristesse, mon cher chevalier, plus le moment approche et plus vous semblez navré, ne voudriez-vous plus de moi pour la compagne de vos jours.

LE CHEVALIER

Non! je vous aime toujours, Odalinde, et si mon cœur est noyé de tristesse, c'est pour une autre cause!

ODALINDE

Confiez-vous à moi, chevalier; laissez-moi prendre une part de vos souffrances; dites-moi tout, je vous en supplie!

LE CHEVALIER

O ciel! ce serment qui m'enchante et me navre à la fois, m'enlève tout mon courage. Pourtant, je serais coupable si j'hésitais plus longtemps, je vais tout vous avouer! Sachez-le donc, Odalinde, avant de vous connaître, j'avais fait d'autres serments.

ODALINDE

Une autre femme.....

LE CHEVALIER

Oh! non! Écoutez-moi! — Vous savez ce qu'est la chevalerie! Il y a entre tous les membres de cette noble corporation un lien sacré qui ne se dénoue qu'à la mort. Depuis les croisades, les relations que nous avons eues avec les chevaliers des pays étrangers ont grossi nos rangs et élargi nos idées, nous avons fondé une ligue internationale.

ODALINDE

L'Internationale!

LE CHEVALIER

Oui! c'est ainsi que s'appelle notre ligue! L'Internationale a pour but de supprimer toutes les supériorités pour faire prévaloir les égalités...

ODALINDE

Ce n'est pas bien clair!

LE CHEVALIER

Certainement! mais si c'était clair, ce serait à la portée de tout le monde, ce que nous ne voulons pas. — Aussi, devançant les âges, nous avons fondé deux institutions qui, un jour, bouleverseront la face du pays.

ODALINDE

Et ces institutions, quelles sont-elles?

LE CHEVALIER

Le *Suffrage universel* et le *Mandat impératif*.

ODALINDE

Des mots nouveaux! Je ne comprends pas! Expliquez-moi?

LE CHEVALIER

Eh bien, voici ce que c'est que le suffrage universel : ce sont les gens qui n'y connaissent rien, qui nomment au pouvoir les gens qui s'y connaissent un peu.

ODALINDE

Et le mandat impératif?

LE CHEVALIER

Ce sont les gens qui s'y connaissent un peu, qui se croient obligés de rendre des comptes aux gens qui n'y connaissent rien!

ODALINDE

C'est absurde !

LE CHEVALIER

C'est ainsi ! — Or l'association, pour arriver plus vite à son but, veut d'abord supprimer violemment toutes les supériorités ! — Votre père en est une, Odalinde ! et le sort m'a désigné pour le supprimer. — Voyez donc ma situation : lui qui doit être mon beau-père, je dois être son bourreau.

ODALINDE

O ciel !

LE CHEVALIER

Je m'attendais à cette exclamation ! mais elle ne change rien à la situation ! j'ai juré de le tuer !

ODALINDE

Fatalité ! — Si tu le tues, je ne puis épouser le meurtrier de mon père, et si tu l'épargnes, je ne puis estimer le chevalier qui manque à son serment.

LE CHEVALIER

Voilà pourquoi je suis triste ! voilà pourquoi..... (*Fanfares.*) Grand Dieu ! voici ton père, le sire de Castelminé.

ODALINDE

Gaston ! ne le tue pas encore !

LE CHEVALIER

Non! ne crains rien! je ne suis pas armé!

ODALINDE

Oh! je tremble! je tremble !

LE CHEVALIER, *la conduisant au dehors.*

Ne redoute rien, chère colombe, l'heure n'est pas encore sonnée.....

(*Elle sort.*)

SCÈNE II

LE SIRE. — LE CHEVALIER

LE SIRE

Depuis cette révélation je ne vis plus! et je ne suis pas encore mort! Ah! voici mon futur gendre, il va peut-être me donner un bon conseil! — Chevalier!

LE CHEVALIER

Beau-père!

LE SIRE

Écoutez, chevalier, j'ai un conseil à vous demander

et un secret à vous dire! On conspire contre moi, on veut ma tête, qu'en veut-on faire? je n'en sais rien;

LE CHEVALIER, *à part.*

Il sait tout!

LE SIRE

Or, mon astrologue, que j'ai consulté, m'a dit que si la conspiration était découverte, je mourrais.....

LE CHEVALIER, *à part.*

Il ne sait rien!

LE SIRE

Et que si je ne la découvrais pas, je mourrais tout de même.

LE CHEVALIER, *à part.*

C'est un piége! il sait tout!

LE SIRE

Comment sortir de là?

LE CHEVALIER

A-t-il dit de quelle façon le coup mortel vous serait donné?

LE SIRE

Il ne s'est pas expliqué là-dessus.

LE CHEVALIER

Écoutez! ne découvrez pas la conspiration.

LE SIRE

C'était mon intention! — Puisque si je la découvre je meurs, en ne la découvrant pas, cela me sauve!

LE CHEVALIER

Bien raisonné!

LE SIRE

Oui, mais si je ne la découvre pas, je mourrai tout de même.

LE CHEVALIER

Sans doute! mais à la fin de vos jours seulement, et non auparavant, ce qui vous permet d'avoir encore un bon nombre d'années sur la planche, car enfin vous ne comptez pas être immortel!

LE SIRE

Ma foi, je n'y avais pas songé, ces astrologues ont des façons de dire les choses..... Merci, mon gendre, je vais suivre votre avis.

(Le chevalier sort.)

SCÈNE III

—

LE SIRE *seul, puis* ODALINDE

Par ma foi, c'est un homme de bon conseil que ce chevalier de Belle-Allure; je suis heureux de lui donner ma fille; ces deux enfants entoureront ma vieillesse de soins, d'attentions, de respect; ils seront la sauvegarde de mes cheveux blancs!

ODALINDE, *entrant.*

Mon père! mon père! Ah! vous êtes là! je craignais d'arriver trop tard.

LE SIRE

Trop tard! pourquoi trop tard, chère enfant?

ODALINDE

Pourquoi? (*A part.*) Oh! tant pis, je vais tout dire, mon père avant tout!

LE SIRE

Voyons, parle, Odalinde! pourquoi trembles-tu?

ODALINDE

Mon père! Eh bien, on conspire contre vous.

LE SIRE

Je le sais! je ne te l'avais pas dit de peur de t'effrayer, mais je le sais.

ODALINDE

Eh bien! vous êtes calme! vous ne tremblez pas, vous ne...

LE SIRE

A quoi bon! je ne crains rien.

ODALINDE

Même quand il est là près de vous?

LE SIRE

Près de moi? qui ça, près de moi?

ODALINDE

Mais mon fiancé, le chevalier de Belle-Allure! C'est lui qui doit vous tuer.

LE SIRE

Que dis-tu? Quoi? tu sais? Qui t'a appris?

ODALINDE

Lui-même! il m'a tout avoué, et je viens en bonne fille vous découvrir la conspiration!

LE SIRE

Ah! malheureuse! la conspiration est découverte, tu viens de tuer ton père!

ODALINDE

Que dites-vous?

LE SIRE

Ah! ce n'est pas mon gendre! c'est ma fille qui m'a tué.

(Il s'évanouit.)

ODALINDE

Vite! allons chercher du secours et faisons évader le chevalier. J'ai sauvé mon père! il faut que l'autre se sauve aussi.

(Elle sort.)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

—

LA PRISON

—

Un Cachot.

SCÈNE I

—

LE CHEVALIER DE BELLE-ALLURE

J'aurais dû m'y attendre! se confier à une femme! même à la femme aimée! surtout à la femme aimée! quelle imprudence! Oh! je suis un grand coupable! mes amis me méprisent peut-être, ma fiancée me repousse sans doute! Il fallait agir et ne pas parler : c'est l'honnêteté qui m'a perdu.

SCÈNE II

—

LE CHEVALIER. — UN GEOLIER

LE GEOLIER

Chevalier! êtes-vous là?

LE CHEVALIER

Plût au ciel que je n'y fusse pas!

LE GEOLIER

C'est qu'un homme désire vous parler!

LE CHEVALIER

Qui s'intéresse encore à moi sur la terre?

LE GEOLIER

Ça, ce n'est pas mon affaire; ses permis sont en règle, il demande à entrer, voulez-vous le recevoir?

LE CHEVALIER

Qu'il entre! (*A part.*) C'est peut-être un de mes complices!

(*Le geolier sort et fait entrer Jehan.*)

SCÈNE III

LE CHEVALIER. — JEHAN

JEHAN

Sommes-nous seuls?

LE CHEVALIER

Seuls!

JEHAN, *à l'oreille du chevalier.*

INTER...

LE CHEVALIER, *de même.*

NATI...

JEHAN, *de même.*

ONALE!

LE CHEVALIER

Bonjour, frère! Ah! je savais bien qu'on ne m'oublierait pas.

JEHAN

Chut! j'ai pris ce costume pour vous voir.

LE CHEVALIER

Pour me sauver sans doute!

JEHAN

Non! je ne sauve pas mes frères, je les conseille.

LE CHEVALIER

Que me voulez-vous donc, si vous ne voulez pas ma liberté?

JEHAN

Vous, avez été imprudent! vous avez commis des fautes! les fautes se payent! elles sont personnelles! notre parti ne doit pas en souffrir; mais cependant il vous reste un espoir, c'est ce que je viens vous annoncer.

LE CHEVALIER

Un espoir, oh! parlez, parlez!

JEHAN

Eh bien... l'amnistie!...

LE CHEVALIER

Arrêtez! vous voulez ajouter encore l'ironie à mon malheur! l'amnistie, mais c'est avec ce mot que vous m'avez mis le fer à la main! l'amnistie, mais c'est avec cette idée que j'ai dévoilé mon projet à ma fiancée! l'amnistie, mais c'est vous qui en bénéficiez, car vous êtes le vrai coupable, tandis que je ne suis que l'instrument.....

JEHAN

La terreur vous rend injuste, je me retire, le moment est opportun! il me reste à vous dire que si la torture vous conseillait de dénoncer vos complices.....

LE CHEVALIER

Eh bien?...

JEHAN

Nous aurions prévu le cas, et nous serions tous à l'abri!

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

—

LE CHEVALIER, *seul.*

Oui, les voilà bien tous! A l'abri! — au lieu de me sauver, de tenter un suprême effort! — Ils me lâchent, les lâches! Ah! si c'était à recommencer! — je ne recommencerais pas! — Et Odalinde! ma fiancée! elle aussi m'a abandonné, car c'est elle qui a averti son pére! il est vrai que j'ai été bien bête de lui confier mon secret.

SCÈNE V

—

LE CHEVALIER. — ODALINDE

LE CHEVALIER

Vous? Odalinde! c'est vous?

ODALINDE

C'est moi! Après avoir sauvé mon pére de mon fiancé, je viens sauver mon fiancé de mon pére!

LE CHEVALIER

Que dites-vous?

ODALINDE

Je dis qu'un huit-ressorts est à la porte de cette prison; cette voiture est attelée de deux chevaux vigoureux; en trois heures vous aurez atteint la limite des États de mon père et vous serez sauvé!... Quant à moi.....

LE CHEVALIER

Vous! mais vous partez avec moi sans doute...

ODALINDE

Non! je dois, en bonne fille, entrer dans un couvent pour y prononcer des vœux éternels.

LE CHEVALIER

Non! Odalinde! je n'accepte pas ce dévouement; partez avec moi ou je reste!

ODALINDE

Je ne puis! c'est un vœu que j'ait fait, il faut que je le tienne.

LE CHEVALIER

Un vœu! comme moi! il faut respecter les vœux! Allons, j'obéirai.

ODALINDE, *se jetant à son cou.*

Adieu donc! mon fiancé! adieu pour jamais!

LE CHEVALIER

Odalinde! adieu! adieu! — Dans quel couvent vous retirez-vous?

ODALINDE

A cinq lieues d'ici, chez les *Dames de l'Oubli-Éternel...*

LE CHEVALIER

Je m'en souviendrai! Adieu et merci... Encore adieu!...

(*Odalinde sort.*)

SCÈNE VI

LE CHEVALIER, *puis* LE GEOLIER

LE CHEVALIER

Sauvé! je suis sauvé! Ah! je savais bien qu'elle ne m'oublierait pas! — Elle a sauvé son père, c'est dans la nature! c'était même son devoir! je n'y avais pas songé en lui confiant mon secret! mais son cœur est bon; ensuite, elle a pensé à moi. Oh! merci, merci, Odalinde! A toi mon cœur pour jamais! — Voyons! ne perdons pas de temps, le geôlier doit être prévenu! Il faut partir. — Holà! geôlier!

LE GEOLIER

Que désire monsieur le chevalier?

LE CHEVALIER

Dis-moi! tu es prévenu; — il y a une voiture qui m'attend en bas; vite, conduis-moi, que je m'évade.

LE GEOLIER

C'est vrai! malheureusement il pleut!

LE CHEVALIER

Eh bien! qu'importe!

LE GEOLIER

Eh bien, pour ne pas se mouiller, la demoiselle est partie dans la voiture, et on ne m'a pas donné l'ordre de vous laisser sortir à pied.

LE CHEVALIER

Que dis-tu? O ciel! je suis perdu.

LE GEOLIER

Dame! si vous comptez sur les femmes!

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

—

L'ÉCHAFAUD

—

Une place publique, au milieu de la place un échafaud est dressé; sur l'échafaud l'on voit un billot, au pied duquel est ouvert un journal.

SCÈNE I

—

LE BOURREAU. — LE CHEVALIER

LE BOURREAU

Mais dépêchez-vous donc, le greffier est déjà parti! Il y aura des vices de forme dans votre exécution.

LE CHEVALIER

Qu'est-ce que ça fait, puisque je ne pourrai pas en rappeler.

LE BOURREAU

Oui, mais ça retombera sur moi, on dira que je suis négligent! et pourtant Dieu sait si je m'acquitte bien de ma besogne!

LE CHEVALIER

Vous avez beaucoup d'ouvrage?

LE BOURREAU

Ça dépend des années ! Les années bissextiles, j'en ai davantage, parce qu'il y a un jour de plus ! — Voyons, voyons, ne causons pas et dépêchons-nous.

LE CHEVALIER

Que faut-il faire ?

LE BOURREAU

Voilà le billot ! vous mettrez votre tête dessus et vous ne bougerez pas ; vous ne sentirez rien, je vous le promets.

LE CHEVALIER

Je ne sentirai rien ! je voudrais bien vous voir à ma place !

LE BOURREAU

Non, non ! le cumul est défendu. — Voyons, placez-vous comme cela.

LE CHEVALIER

Suis-je bien ainsi ?

LE BOURREAU

Très bien ! Maintenant, quand je dirai une, deux, trois ! au troisième nombre, votre affaire sera faite.

LE CHEVALIER

J'ai compris !

LE BOURREAU

Attention!... Une... deux...

LE CHEVALIER

Dites donc! si j'ôtais mon pourpoint?

LE BOURREAU

C'est inutile! Voyons, maintenant, pas de bêtises, c'est sérieux! y êtes-vous? — Je commence: — Une... deux!

LE CHEVALIER

Dites-donc! savez-vous à quoi je pense?...

LE BOURREAU

Sapristi, que vous êtes bavard! Si vous bougez toujours, je vais être obligé de vous attacher.

LE CHEVALIER

Non! c'est inutile! — Mais je pense que pour m'être laissé pincer ainsi, il faut que je sois un fameux animal.

LE BOURREAU

O ciel! que dites-vous?

LE CHEVALIER

Je dis que je suis un fameux animal!

LE BOURREAU

Sapristi! vous l'échappez belle!

LE CHEVALIER

Comment cela!

LE BOURREAU

Sans doute. Si vous êtes un animal, comme je suis membre de la Société protectrice des animaux, je ne puis pas vous exécuter. — Filez vite!

LE CHEVALIER

Merci, mon ami, à charge de revanche! Sauvé!

(Il se sauve.)

SCÈNE II

LE BOURREAU

Il est sauvé! mais pas moi! — Que faire? je n'ai personne sous la main pour le remplacer. Les autres condamnés ne sont pas prêts. Mais je ne devais pas hésiter : Membre de la Société protectrice des animaux, je devais lui sauver la vie.... — Ciel! le sire de Castelminé. Dissimulons!

SCÈNE III

—

LE BOURREAU. — LE SIRE

LE SIRE

Eh bien! est-ce fait?

LE BOURREAU

Je crois bien! en ce moment-ci, il est loin!

LE SIRE

Si tu l'as envoyé *ad patres,* il doit être joliment loin, en effet, mais je ne vois pas son corps.

LE BOURREAU

Je l'ai fait partir.

LE SIRE

Tu as bien fait, ce n'est pas beau à voir! Puisque justice est faite, je suis content! ma vengeance ne s'étend pas au delà de la tombe.

LE BOURREAU

Vous avez raison, monseigneur!

LE SIRE

A propos, on m'a dit que tu avais inventé un nouvel échafaud.

LE BOURREAU

C'est vrai, monseigneur, maintenant on ne sent plus rien!

LE SIRE

En vérité, c'est très curieux, il est fâcheux qu'on ne puisse pas essayer.

LE BOURREAU

C'est vrai, mais on peut au moins faire le simulacre. Tenez, mettez-vous là, sur le billot, monseigneur! Vous voyez, il est à la portée de la tête, il est moins gênant que l'ancien... l'ancien était trop haut.

LE SIRE, *se mettant sur l'échafaud.*

Ah! l'ancien était trop haut! — Mais celui-là est très commode, il n'est pas gênant, au contraire.

LE BOURREAU

Et puis, voyez-vous, au pied du billot, ce que je place pour éviter l'ennui de l'attente... un feuilleton, ça distrait le condamné.

LE SIRE

C'est très ingénieux... qu'est-ce que c'est que ce

feuilleton? Ah! l'*Assommoir*, — je ne l'ai pas fini, — tiens, tiens! — Ah bien, justement je voulais savoir ce que devient... ah! j'y suis...

(*Il lit.*)

LE BOURREAU, *à part.*

Il lit... l'imprudent! Oh! une pensée terrible passe par ma tête, — il va s'éloigner, il saura que le condamné est sauvé, il voudra peut-être me condamner à sa place! Ma foi tant pis! pour sauver ma vie, prenons la sienne!

(*Il lève la hache et le tue.*)

Et maintenant, réfugions-nous, avec ma compagne, sous un climat plus doux, et tâchons de couler de longs jours dans une douce médiocrité.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

—

LE SIRE, *se relevant.*

Je l'ai échappé belle! — Ayant prévu ce qui devait arriver, j'avais dès le matin substitué au billot ordinaire un billot à soupape! Au moment fatal, j'ai

baissé ma tête dans le double fonds, et ainsi j'ai pu échapper aux menaces de mon astrologue!

Maintenant, messieurs et mesdames, je serais bien embarrassé de vous dire ce que cela prouve! Ne cherchez donc pas plus que moi, car qui veut trop prouver ne prouve rien!

UN DÉMÉNAGEMENT

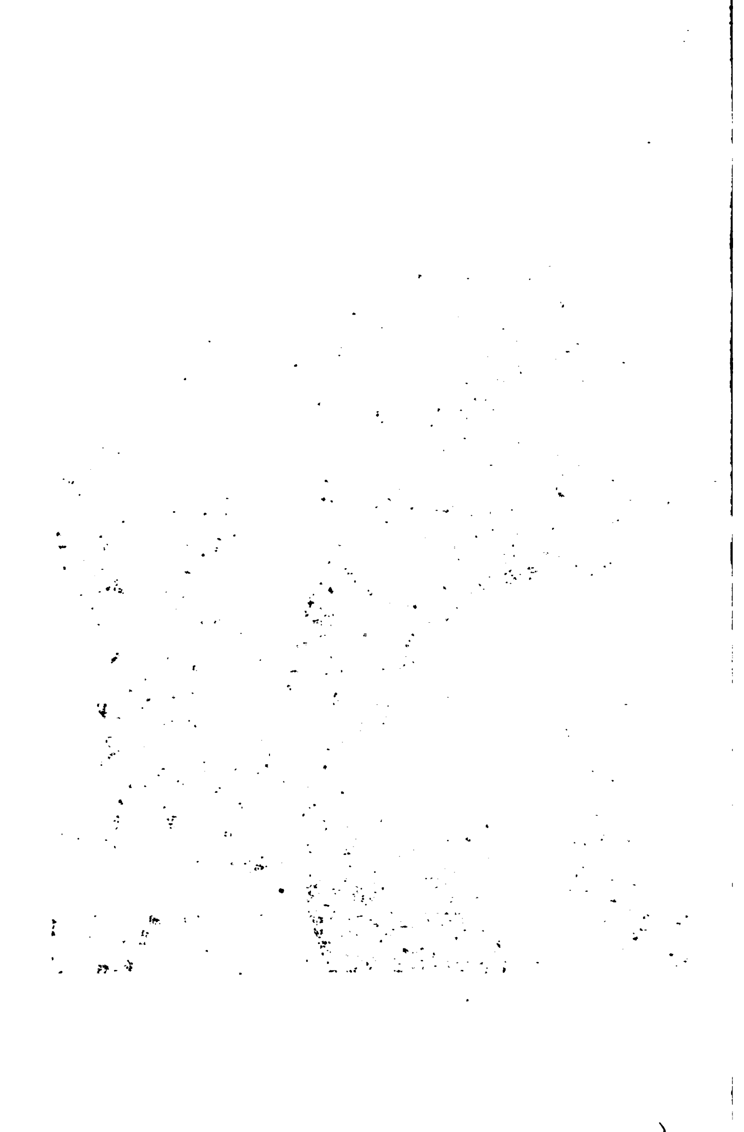


[illegible]

SCÈNE I

[illegible]

[illegible] jé [illegible] donc [illegible] sauveurs, [illegible] nous caressait, on nous bénissait, [illegible] ovations, [illegible] des réceptions, [illegible] dictions ! — Aujourd'hui [illegible]



UN DÉMÉNAGEMENT

COMÉDIE EN UN ACTE

Jouée pour la 1re fois au Casino de Néris, le 7 juillet 1879.

Personnages :

M. LE COMTE DE BLANCMINET	BAPTISTIN
M. LE MARQUIS DE CHOUFARCI	UN CHAT MUET

Le décor représente uu grand salon dans un ministère. Chaises, fauteuils, table couverte de papiers, piano, etc.

A Madame MARTHE F...

SCÈNE I

—

BLANCMINET — BAPTISTIN

BAPTISTIN

Enfin, Monsieur, je n'y comprends rien ! Expliquez-moi donc cela. Il y a cinq mois, nous étions les sauveurs, la Providence ! -- On nous choyait, on nous caressait, on nous bénissait ; nous avions des ovations, des satisfactions, des réceptions, des bénédictions ! — Aujourd'hui c'est fini, plus personne ! —

On se retire, on nous évite! On a l'air de nous plaindre. Je ne parle pas de ceux qui ont l'air de se réjouir! C'est triste tout de même de voir que l'humanité ne vaut pas mieux que cela!

BLANCMINET

Eh bien, mon cher Baptistin, que veux-tu que j'y fasse! Hier j'étais ministre, aujourd'hui je suis remplacé.

BAPTISTIN

Et pourquoi êtes-vous remplacé, Excellence?

BLANCMINET

Ne m'appelle plus Excellence, on ne me trouve plus excellent! Je suis remplacé parce qu'on admet qu'un ministre roule les autres, mais on ne saurait admettre qu'il soit roulé. Quand un gouvernement ne sait pas ce qu'il veut, les ministres n'en savent pas plus que le gouvernement; s'ils en savent plus, ils se dépêchent de n'être plus ministres pour pouvoir nommer et renverser ceux qu'ils nomment.

BAPTISTIN

Ça, c'est de la politique! Et il paraît qu'un gouvernement ne peut pas marcher sans ça.

BLANCMINET

Mon Dieu non! Toi qui as été chauffeur dans les chemins de fer de Gérolstein, tu dois savoir qu'une

locomotive ne saurait marcher sans pistons. Nous sommes les pistons de la locomotive gouvernementale.

BAPTISTIN

Saperlotte! vous êtes moins solides que les autres!

BLANCMINET

En attendant, il va falloir déguerpir! Je vais aller dire adieu à mon personnel; toi, pendant ce temps-là, prépare toutes mes affaires pour que nous puissions déménager aujourd'hui.

BAPTISTIN

A vos ordres, Excellence!

BLANCMINET

Excellence! Encore?

BAPTISTIN

Excusez-moi, c'est l'habitude! — Mais comment faudra-t-il vous appeler désormais?

BLANCMINET

Tu tiens à me donner un titre?—Eh bien, appelle-moi : Dégommé!

BAPTISTIN

Sufficit! mon Dégommé!

(Blancminet sort.)

SCÈNE II

—

BAPTISTIN, *seul.*

Je croyais que ça durerait plus longtemps que cela! Mais non! Il paraît que la corde est très tendue; on veut danser dessus, et dame! on la casse! — De cela, c'est comme d'autre chose. J'ai connu un cuisinier qui faisait supérieurement les crêmes; à cet égard, personne ne pouvait lui en remontrer; eh bien, une fois qu'on l'a mis en place chez un grand seigneur, il n'a jamais pu en réussir une : elles ont toutes tourné. — Pourquoi? — Ah! bon Dieu! c'est bien simple! — On l'avait pris pour faire des crêmes, qu'il savait bien faire, et on a voulu lui apprendre comment on voulait qu'elles fussent faites! — Alors ça n'était plus ça! — Des crêmes, on l'a forcément mis aux sauces, où, pourvu qu'on tourne, on est toujours bon! — C'est l'histoire de mon maître : il était trop bon pour rien faire! — Aussi, maintenant, pas de crêmes! des sauces... Qu'est-ce qu'il veut, celui-là?

SCÈNE III

—

BAPTISTIN — CHOUFAR

CHOUFARCI

Est-ce ici qu'est le ministère ?

BAPTISTIN

Oui, mon ami.

CHOUFARCI

Dites donc, vous ! vous m'appelez mon ami sans me connaître ; vous seriez peut-être bien aise de l'être.

BAPTISTIN

Peut-être bien. Qu'y a-t-il pour votre service ?

CHOUFARCI

Ècoutez ! vous avez une bonne figure, je vas tout vous dire : c'est moi qui suis le nouveau ministre.

BAPTISTIN

Vous ? Allons donc !

CHOUFARCI

Il n'y a pas d'Allons donc ! — C'est moi ! J'ai ma

commission dans ma poche, mes papiers sont en règle, je viens occuper l'appartement.

BAPTISTIN

Sapristi! vous venez remplacer mon maître! Pardon, Excellence, de ne vous avoir pas reconnu tout d'abord, mais ne vous ayant jamais vu... vous comprenez...

CHOUFARCI

Je comprends! — Je ne suis pas fier! — Il n'en faut plus des hommes fiers! Ça ne sert à rien! — Et puis vous m'appelez Excellence, quand je me nomme Choufarci, je n'aime pas bien cela.

BAPTISTIN

Pardon, mais il faudra vous y habituer! Cette appellation fait partie de la place. Mon maître était une Excellence hier, aujourd'hui c'est un dégommé!

CHOUFARCI

Je n'entends rien à tout cela. — On m'a nommé ministre, je viens occuper mon ministère; tout est-il prêt?

BAPTISTIN

Le temps de déménager ces quelques objets qui nous appartiennent, et nous vous laissons la place.

CHOUFARCI

Je ne veux pas vous bousculer, mais j'aurais besoin

d'une pièce pour recevoir mon monde; si vous voulez emporter de suite tous vos bibelots, je vais vous donner un coup de main.

BAPTISTIN

Oh! Excellence! Vous n'êtes pas fier, je le vois.

CHOUFARCI

Et je m'en flatte! Le temps de la fierté est passé. — Voyons, je vais vous aider. Cette table est-elle à vous?

(*Ils prennent la table.*)

BAPTISTIN

Oui! Prenez garde de renverser les papiers qui sont dessus.

CHOUFARCI

N'ayez pas peur! Ce sont des papiers d'État?

BAPTISTIN

Je ne crois pas! Mon maître, en donnant sa démission, a renvoyé aux bureaux tous les papiers qui les concernaient.

CHOUFARCI

Dites donc, pourquoi a-t-il donné sa démission, votre maître?

BAPTISTIN

Parce que la Chambre n'a pas adopté une proposition qu'il lui faisait.

CHOUFARCI

Rien que pour cela ?

BAPTISTIN

Dame ! c'est réglementaire. — Vons aussi, ça vous arrivera.

CHOUFARCI

Je ne crois pas !

BAPTISTIN

Pourquoi donc ?

CHOUFARCI

Parce que je ne proposerai à la Chambre que ce qu'elle me dira de proposer. Comme cela je suis sûr de rester.

BAPTISTIN

Quel drôle de ministre vous faites !

CHOUFARCI

Nouveau système !— Je suis ministre de la Chambre et non pas ministre du gouvernement.

BAPTISTIN

Soit ! mais vous avez bien une opinion personnelle ?

CHOUFARCI

Ma foi non! J'ai promis d'obéir à la majorité, j'obéirai.

BAPTISTIN

Mais enfin la majorité se compose d'opinions personnelles?

CHOUFARCI

Mais non! — Le plus fort ou le plus habile a une opinion. — Ses amis adoptent cette opinion, pour lui faire la cour; les amis des amis la prennent pour se faire valoir; puis les amis des amis des amis la propagent par intérêt; là-dessus arrivent les solliciteurs qui la prennent par besoin, les faiblards qui l'adoptent par peur, les vaniteux, pour avoir des titres et les malheureux pour avoir des places. Autour de ceux-là, dans la Chambre et au dehors, se groupent les indécis, les rageurs, les mécontents, les sournois, les ambitieux et les incapables. Vous voyez que la majorité se fait bien vite, et que, somme toute, l'opinion de chacun n'est que le reflet de l'opinion d'un seul.

BAPTISTIN

Peste! mais vous êtes très fort, Excellence! pour dire de ces choses-là à bras tendu. — Allons porter la table. — *(Ils vont porter la table au dehors.)* Maintenant il faudrait s'occuper du piano.

CHOUFARCI

Votre maître jouait du piano?

BAPTISTIN

Peu ! Mais c'est un meuble utile pour un ministre.

CHOUFARCI

Comment cela ?

BAPTISTIN

Chaque fois qu'on l'importunait, il s'approchait de l'instrument et laissait négligemment courir ses doigts sur les touches. Aussitôt, pour entrer dans ses bonnes grâces, on lui demandait s'il était musicien ; il entamait alors une discussion artistique et, dans le feu de la conversation, le but de la demande était ajourné. — Beethoven et Mozart avaient sauvé la situation. — Enlevons le piano !

CHOUFARCI, *à part.*

J'en louerai un autre.

(Ils enlèvent le piano.)

BAPTISTIN

Ah ! Voici le portefeuille ! — Pauvre portefeuille, il ne nous servira plus à rien.

CHOUFARCI

J'en ai acheté un plus grand que cela.

BAPTISTIN

Pourquoi ? Vous n'aurez pas plus d'affaires que votre prédécesseur ?

CHOUFARCI

C'est vrai! Mais aujourd'hui il faut compter avec la Presse, et je veux avoir toujours avec moi le dossier de tous les journaux, au jour le jour. Tous les députés étant journalistes, je serai toujours prêt à leur répondre.

BAPTISTIN

Vous êtes donc orateur?

CHOUFARCI

Non! Seulement quand j'ai une petite pointe, j'ai beaucoup d'organe et il est difficile de me faire taire. Je n'irai au Parlement qu'après déjeuner.

BAPTISTIN, *prenant le portefeuille.*

Allons, mon pauvre portefeuille, nous allons te porter au Musée des souverains.

CHOUFARCI

Il n'y en a plus! La collection est dispersée! Dites donc! Monsieur?... Monsieur Chose! Comment vous appelez-vous?

BAPTISTIN

Je m'appelle Baptistin; mais quand nous étions ministre, mon maître m'avait donné le nom de Lafleur.

CHOUFARCI, *prenant le chat sur le fauteuil.*

Eh bien, Monsieur Baptistin, et votre chat? Vous l'oubliez?

BAPTISTIN

Il n'est pas à nous! C'est le chat du ministère, pensionné par le gouvernement. Les ministres passent, le chat reste. C'est la fonction la plus utile et la mieux remplie. Toutes les souris qui se nourrissent du budget se sauvent à sa vue. Il est incorruptible! Sa discrétion est infinie! Son activité immense! Il est impassible, aucun sentiment ne se montre sur sa figure. Et puis il représente bien : il est grave, lent, digne! Toujours l'oreille au guet, il sait sans en avoir l'air tout ce qu'on dit, tout ce qu'on fait. — Il est d'une propreté méticuleuse, quoique n'ayant pas de salle de bain et d'une sobriété de Spartiate, car il n'a pas de cuisinier.

CHOUFARCI

Que de qualités! On devrait le nommer ministre, lui aussi.

BAPTISTIN

Malheureusement, il miaule au lieu d'aboyer, et il grifle quand il faudrait mordre.—Il est bien où il est.

CHOUFARCI, *lâchant le chat.*

Va, mon petit Minet! Et sois moi dévoué comme aux autres! Ah! s'il pouvait parler, il m'en dirait de belles.

BAPTISTIN

C'est comme ce fauteuil!

CHOUFARCI

Il est à vous?

BAPTISTIN

Parfaitement! — Large, moelleux, confortable, fait pour l'emploi! — Sur son velours rouge, on peut rêver, penser, dormir. — Indispensable pour les audiences qu'on écoute les yeux fermés. Et puis, — ma foi tant pis! je vous livre le secret : — il est plein de trucs. — Vous levez ce bras droit, voici une boîte à cigares, — c'est pour les amis qui font de bons rapports; sous le bras gauche, petit nécessaire de toilette, avec glace, fard, peigne, etc.., pour composer sa figure suivant son interlocuteur; et là, au milieu des capitons, ce petit bouton électrique qui avertit l'huissier qu'il doit interrompre une audience trop prolongée.

CHOUFARCI

Allons! je vois que votre maître était un malin.

(Ils portent le fauteuil.)

BAPTISTIN

Maintenant nous n'avons plus rien à nous ici, vous pouvez prendre possession.

CHOUFARCI

Merci! Je vais faire donner des ordres pour meu-

bler ce cabinet. — Au revoir, Monsieur Baptistin, vous êtes un homme aimable, si vous avez besoin de moi, je ferai de mon mieux.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV

BAPTISTIN, *seul.*

Pour un ministre, il n'est pas fier! — Tenons-lui la place propre. — Je vais donner un coup de balai! Ah! le coup de balai, ça nettoie les situations... en apparence du moins. — Que de poussière! Et ça paraissait propre! Je ne veux pas faire de rapprochements, mais il y a pas mal d'administrations... qui, sans en avoir l'air, ont aussi besoin d'un coup de balai... Bon! voici mon maître; il a l'air bien agité... qu'est-il encore arrivé?

SCÈNE V

—

BAPTISTIN — BLANCMINET

BLANCMINET

Vite! vite! Baptistin, mon portefeuille, et préviens que l'audience est ouverte.

BAPTISTIN

Mais, Monsieur, tout est déménagé.

BLANCMINET

Qu'est-ce à dire?

BAPTISTIN

Dame! mon Dégommé, c'est d'après vos ordres.

BLANCMINET

Je ne suis plus dégommé. Je suis replacé! — Je fais partie de la nouvelle combinaison!

BAPTISTIN

Bravo, Excellence! Nous restons?

BLANCMINET

Oui! Mais ces meubles, ces meubles! Il faut que je reçoive.

BAPTISTIN

C'est que je ne puis pas les rentrer tout seul. Celui qui devait vous remplacer m'a aidé à les déménager, et il est parti pour chercher les siens.

BLANCMINET

Au moins donne-moi mon portefeuille. Je recevrai dans le salon.

BAPTISTIN

Voilà, voilà, Excellence!

(Il lui donne le portefeuille.)

BLANCMINET

Merci! Replace promptement tout cela! Qu'on ne s'aperçoive de rien! On croirait que j'ai eu peur!

(Il sort.)

SCÈNE VI

BAPTISTIN, *puis* CHOUFARCI

BAPTISTIN

Ah! elle est bonne celle-là! Je vais voir la figure que va faire l'autre en revenant. — Bah! c'est un philosophe, il prendra bien la chose... Le voici déjà.

CHOUFARCI

C'est moi.

BAPTISTIN

Vous savez la nouvelle ?

CHOUFARCI

Parfaitement ! Votre maître reste, et moi je suis pour la prochaine combinaison.

BAPTISTIN

Ça ne vous fait rien ?

CHOUFARCI

Rien du tout ! C'est une question de temps ! Seulement je voudrais bien parler à votre maître sans trop faire antichambre.

BAPTISTIN

Volontiers, mais à une condition.

CHOUFARCI

Laquelle ?

BAPTISTIN

Il faudra m'aider à replacer les meubles que vous m'avez aidé à déménager.

CHOUFARCI

Oh ! qu'à cela ne tienne ! Je ne suis pas fier.

BAPTISTIN

Eh bien, en sortant de votre audience je compte sur vous. Je vais vous annoncer. *(Il annonce)* : Monsieur de Choufarci, futur ministre ! — *(Choufarci sort.)* Enlever des meubles et les remettre, renverser un ministre et le replacer, voilà la vie publique et privée d'aujourd'hui, à moins qu'on ne change à la fois les meubles et les ministres.

RIDEAU

LE
DUC DE CARCASSONNE



LE

DUC DE CARCASSONNE

PROCÈS EN UN ACTE

Représenté pour la première fois à Lyon, dans les salons de l'hôtel Collet, le 15 janvier 1880.

Personnages :

LE PRÉSIDENT	VICTOR
L'HUISSIER	SIMILOR
LE DUC	Mme DE Ste-ESPÉRANCE

Salle de Tribunal.

LE PRÉSIDENT, *à l'huissier.*

C'est l'affaire Le Duc, de Carcassonne, n'est-ce pas ? Nous en avons bien pour deux heures. — Avez-vous fait regarnir les chaufferettes ?

L'HUISSIER

Oui, Monsieur le président !

LE PRÉSIDENT

Le prévenu en a une aussi, n'est-ce pas ?

L'HUISSIER

Oui, Monsieur le président.

LE PRÉSIDENT

Faites-le venir.

L'HUISSIER

Il est là, il vous attend.

(*L'huissier sort.*)

LE PRÉSIDENT

Allons, c'est bien ! tout est prêt. — Nous allons commencer. Accusé Le Duc, votre nom ?

LE DUC

Vous venez de le dire, Monsieur le président, c'est que vous le savez.

LE PRÉSIDENT

Je sais!... Je sais que c'est celui que vous vous donnez, mais il est présumable que ce n'est pas votre véritable nom, et je vous engage vivement à éclairer la justice à cet égard.

LE DUC

Éclairer la justice ! Et si les accusés demandaient eux aussi à être éclairés ! Ils en auraient bien le droit.

LE PRÉSIDENT

Allons ! je vois que nous ne vous inspirons pas

encore de la confiance. Je vais vous montrer que nous n'ignorons rien. En 1868, vous avez été condamné sous le nom de *Chevalier*, en 70 sous celui de *Baron*. En 73, on vous a encore pincé, et vous vous nommiez alors *Marquis*; dans le mois de mai 76, on vous a repincé, vous aviez rompu votre ban et vous vous faisiez passer pour un nommé *Lecomte*. Cette fois-ci vous vous donnez le nom de *Leduc*, vous montez en grade; si dans quelques années on vous retrouve encore, ce sera sous les noms de *Leprince* et même de *Leroy*. — Vous avez la manie des appellations nobiliaires.

LE DUC

Tout ça, Monsieur le président, c'est pour faire de l'esprit. — Je ne vous en veux pas, au contraire, c'est flatteur pour l'accusé.

LE PRÉSIDENT

Bref! Le Duc de Carcassonne, est le titre que vous avez pris!.. Enfin, passons! mais avec ce titre-là vous avez commis de nombreuses escroqueries dont il va falloir rendre compte à la justice.

LE DUC

Oh! des escroqueries! Le mot est dur! Des emprunts, Monsieur le président, de simples emprunts. Enfin j'ai eu du crédit comme tout le monde.

LE PRÉSIDENT

Comment! des emprunts! Vous êtes allé chez

M. Similor, bijoutier, vous lui avez dit : Je suis le Duc de Carcassonne, j'ai besoin de faire quelques cadeaux ; montrez-moi ce que vous avez de mieux.

LE DUC

Parbleu ! A ma place vous n'eussiez pas demandé des rossignols ; vous avez du goût, enfin, comme moi.

LE PRÉSIDENT

Sans doute ! Mais vous n'avez pas payé vos bijoux.

LE DUC

Évidemment !

LE PRÉSIDENT

Comment, évidemment !

LE DUC

Mais, puisque ce bijoutier avait confiance en moi, pourquoi voulez-vous que je n'en profite pas ?

LE PRÉSIDENT

Soit ! Mais vous engagez ces bijoux pour en faire de l'argent !

LE DUC

Si je n'avais pas eu besoin d'argent, j'aurais gardé les bijoux.

LE PRÉSIDENT

Vous avez réponse à tout, je suis vraiment bien bon de discuter avec vous !

LE DUC

Oh ! ça oui, Monsieur le président, parce que j'ai des idées arrêtées sur toutes ces choses-là.

LE PRÉSIDENT

Revenons à l'affaire. — Au mois de janvier dernier, vous êtes descendu au Grand Hôtel. — Là, vous avez mené un très grand train. Avec quelles ressources ? nous l'ignorons; toutefois il est présumable que ce n'étaient pas des ressources *personnelles* ! Je souligne personnelles.

LE DUC

Ah ! Ç'a n'est pas bien, Monsieur le président, avant de m'entendre, voilà déjà que vous me débinez. — Ça n'est pas délicat.

LE PRÉSIDENT

Délicat ou non, je fais mon devoir. — Donc, pendant que vous étiez installé dans ce somptueux hôtel, vous fîtes connaissance d'une dame, une veuve, Mme de Sainte-Espérance !...

LE DUC, *vivement.*

Prenez garde, Monsieur le président ! — La vie

privée ! Vous entrez dans la vie privée — qui doit être murée, comme a dit... quelqu'un.

LE PRÉSIDENT

Mais c'est justement votre vie privée que nous analysons.

LE DUC

Oui, je sais, — vous ne reculez devant rien. — Allez ! faites ! Je ne veux pas vous en empêcher ; mais c'est petit ! oh ! petit, petit, petit.

LE PRÉSIDENT

Cette dame vivait dans la solitude, à Passy.

LE DUC, *vivement.*

Monsieur le président, je vous en prie, n'allez pas plus loin. Je vous abandonne ma vie ; mon passé, broyez-le, faites-en ce que vous voudrez, mais ne touchez pas à l'honneur d'Elodie, de Madame de Sainte-Espérance... Songez que nous sommes fiancés !

LE PRÉSIDENT

Je vous en félicite ! mais je connais peut-être mieux votre fiancée que vous-même.

LE DUC

Je ne crois pas !

LE PRÉSIDENT

Nous allons voir ! Madame de Sainte-Espérance venait quelquefois dîner au Grand-Hôtel.

LE DUC

Oui, avec un de ses parents, un baron hollandais.

LE PRÉSIDENT

C'était un garçon de café.

LE DUC

Comment ! Monsieur le président...

LE PRÉSIDENT

Le Baron *servait terrasse* au Helder ! — Vous fîtes connaissance, et bien qu'elle ne fût plus de la prime jeunesse, vous lui fîtes une cour assidue.

LE DUC

Monsieur le président je l'aimais !

LE PRÉSIDENT

Du tout ! Elle n'avait rien pour plaire. Vous ne vous êtes déclaré que le soir ou le Baron Victor, — c'est-à-dire le garçon de café, — vous dit en confidence que sa nièce, qui était très riche, vous trouvait de son goût.

LE DUC

Je ne sais pas comment vous pouvez savoir tout cela. Il n'y avait pas de témoins à l'entretien.

LE PRÉSIDENT

Enfin c'est exact ! Connaissant maintenant la soi-disant fortune de Madame de Sainte-Espérance, vous cherchez à l'éblouir. Loges au théâtre, promenades aux courses, vous n'épargnez rien ! Enfin un jour vous demandez sa main.

LE DUC

Oui, c'est vrai ! Et elle me répondit : Le Baron Victor est mon tuteur, demandez au baron, car moi, cher Édouard, je ferai ce qu'il voudra.

LE PRÉSIDENT

Vous échangiez déjà vos petits noms ?

LE DUC

Oui, je l'appelais Élodie et elle m'appelait Édouard ! Le Baron me dit que tout dépendait de la fortune.

LE PRÉSIDENT

Et le soir même vous alliez chez M. Similor, bijoutier, acheter une rivière de diamants de 30,000 fr. et 20,000 fr. d'autres bijoux. Ce qui m'étonne c'est qu'il vous ait livré cette commande sans plus d'informations. Moi, qui suis magistrat, le cas échéant, je

parie que je n'aurais pas mille francs de crédit, même dans mon quartier.

LE DUC

Parce que vous ne savez pas vous y prendre.

LE PRÉSIDENT

Mais vous, vous savez bien vous faire prendre ! — Nous allons entendre les témoins. Huissier, faites entrer le nommé Victor.

LE DUC

Donnez-lui son titre de baron, Monsieur le président, il est très susceptible.

LE PRÉSIDENT

Vous allez voir. — (*Victor entre.*) Comment vous appelez-vous ?

VICTOR (*accent hollandais*).

Baron Victor !

LE DUC

Vous voyez, il tient à son titre.

LE PRÉSIDENT

Dites-moi depuis combien de temps avez-vous quitté le Helder ?

VICTOR

Principauté du Helder ? plusieurs mois, ya, avec nièce, venus Paris.

LE PRÉSIDENT

Oui, c'est ça, parlez nègre ! Comme si les Hollandais parlaient nègre! Idiot ! — Je pense que vous n'allez pas plus longtemps faire poser la justice. Voyons, Victor, quand avez-vous quitté le Helder ?

VICTOR (*accent parisien*).

Bah! puisque je suis reconnu, j'aime autant tout vous dire.

(*Air de la Femme à Papa.*)

I

Oui, c'est moi qui fait la terrasse
De l'estaminet du Helder.
Je sers l'absinth', je sers la glace,
Et le vermouth et le bitter.
Je suis rempli de complaisances,
Je donne des renseignements,
Et je fais parfois des avances,
Quand je connais les jeunes gens !

Refrain

Je suis garçon intelligent,
Mon service est fait proprement
Et je gagne beaucoup d'argent.
Mais je fais tout au comptant

Et toujours donnant, donnant !
Servez terrasse ! (*bis*) voilà ! voilà !

II

Ayant vécu dans le grand monde
Je connais sa fragilité,
Je sais que la brune ou la blonde
Est pleine de légèreté ;
Mais moi, ma morale est sévère,
Et quand j'unis deux amoureux,
J'les sermonn' comm' Monsieur le maire
Et je leur dis : — Soyez heureux !

(*Refrain*)

LE DUC

Comment, vous n'êtes donc pas baron ?

VICTOR

Pas plus que vous n'êtes duc.

LE DUC

Eh bien, je ne m'en serais pas douté.

VICTOR

Ni moi non plus !

LE PRÉSIDENT

Assez de politesses comme cela, poursuivons.

VICTOR

Voilà : une de mes clientes du Helder me signale Monsieur le duc de Carcassonne, qui était venu souper un soir; elle me dit : Il y a une opération à faire, c'est un homme pour le bon motif. Veux-tu me servir de parent, ça te rapportera autant que ta place; j'accepte, et voilà.

LE DUC

Comment Élodie, Madame de Sainte-Espérance, veux-je dire, n'est pas une riche veuve ? Alors je suis volé.

LE PRÉSIDENT

Vous avez cru refaire les autres, et vous avez été refait ! — Maintenant, Victor, Madame de Sainte-Espérance vous a remis des bijoux pour les vendre ?

VICTOR

Oui, Monsieur le président !

LE DUC

Comment, elle a vendu mes bijoux ?

LE PRÉSIDENT

Ils ont été achetés 20,000 francs, combien vous en a-t-on donné ?

VICTOR

Trente-deux francs cinquante, seulement.

LE DUC

Comment ! Je suis encore refait de ce côté-là.

LE PRÉSIDENT

Parbleu ! et ça n'est pas fini. — Victor, vous pouvez vous retirer.

LE DUC, *à Victor.*

Toi ! je te repincerai ! Baron d'occasion ! Oh ! mis dedans par un garçon de café ! C'est honteux !

(*Victor sort en fredonnant* : « *Servez terrasse ! voilà ! voilà !* »)

LE PRÉSIDENT

Faites entrer Madame de Sainte-Espérance !

LE DUC

J'aimerais autant n'être pas là quand vous l'interrogerez. Puis-je m'absenter un moment ?

LE PRÉSIDENT

Du tout ! Je tiens au contraire à votre présence.

LE DUC

Ça va être bien pénible pour moi... et pour elle.

LE PRÉSIDENT

N'en croyez rien. (*Madame de Sainte-Espérance entre.*) Comment vous appelez-vous, Madame ?

Mme DE SAINTE-ESPÉRANCE

Élodie de Sainte-Espérance.

LE PRÉSIDENT

Vous êtes veuve !

Mme DE SAINTE-ESPÉRANCE

Oui, Monsieur, je l'ai toujours été.

LE PRÉSIDENT

Voilà qui est curieux ! Mais quand mourut votre mari ?

Mme DE SAINTE-ESPÉRANCE

C'est tout une histoire ! — Mon mari était général dans l'armée américaine. Je l'accompagnais dans toutes ses campagnes. Il avait toujours été victorieux ! Il y a dix ans, il fut envoyé par la République de l'Équateur pour soumettre des tribus d'indiens rebelles. Le commencement de la campagne fut très heureux, il parvint à pacifier vingt-huit tribus. Il ne restait plus que les Bibi-bibi, peuplade sauvage et d'une férocité incroyable. Un soir nous fûmes surpris ; tout le détachement fut massacré, et mon mari emmené en esclavage. Je ne dus ma vie qu'à ma légèreté.

LE PRÉSIDENT

Vous êtes légère ?

Mme DE SAINTE-ESPÉRANCE

Oui, Monsieur! Je m'élançai à la cime d'un palmier et je me dissimulai entre deux noix de coco. Comme la nuit était venue, on me chercha en vain. — Cependant les sauvages avaient emmené mon mari et s'étaient installés juste au pied du palmier où je m'étais réfugiée. On alluma des feux de joie et on l'attacha à un poteau. Les misérables firent ensuite autour de lui une ronde infernale et l'obligèrent à chanter son chant de mort. Il chantait faux, le malheureux! et comme il ne savait pas de chant de mort, il s'était mis à chanter : J'ai du bon tabac! C'était d'un comique lugubre! — Enfin que vous dirais-je! on le coupa par morceaux, qu'on distribua à tous les sauvages de la tribu qui s'en régalèrent. Il était si bon!—Et le lendemain quand je descendis de mon palmier, j'étais veuve!

LE DUC

Oh! que cette femme est intéressante!

LE PRÉSIDENT

Vous trouvez ? Eh bien, il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela. Madame de Sainte-Espérance n'a jamais été mariée, elle s'appelle Élodie Trumeau et était écuyère au cirque Bouthors! Elle faisait le saut des banderolles.

LE DUC

Eh bien moi, j'en fais un autre de sot! Mais me suis-je assez mis dedans, hein!

LE PRÉSIDENT

Donc, Madame, vous vouliez vous faire épouser par le Duc de Carcassonne ?

Mme DE SAINTE-ESPÉRANCE

Dame, puisqu'il était duc !

LE PRÉSIDENT

Du tout, il n'était que de Carcassonne.

Mme DE SAINTE-ESPÉRANCE

Alors j'étais volée !

LE PRÉSIDENT

Précisément ! Pourtant Le Duc vous a fait des cadeaux, et vous n'en faisiez pas grand cas, puisque vous vous en êtes débarrassée tout de suite.

LE DUC

Oui, tout de suite, Élodie ! Quelles révélations ! Ah ! mon cœur ! Mon pauvre cœur, tais-toi !

LE PRÉSIDENT

Je n'ai plus rien à vous demander, Madame, vous pouvez vous retirer.

(*Madame de Sainte-Espérance sort.*)

LE DUC

Eh bien, Monsieur le président! Croyez-vous que j'étais dans de belles mains. Cette fausse veuve, ce garçon de café! Là, vraiment, j'ai eu de la chance d'en sortir! Quels filous!

LE PRÉSIDENT

Ça n'est pas fini! — Faites entrer M. Similor, bijoutier. — Voyez-vous, Leduc, vous n'êtes pas fort! Vous vous êtes fait rouler comme un simple jobard. — Moi, qui n'ai pas comme vous l'habitude de ces... opérations... pseudo-légales! — on ne m'y prendrait pas, j'en ai trop vu. (*M. Similor entre.*) — Vous êtes M. Similor, le bijoutier?

SIMILOR, *accent allemand.*

Ia, Monsieur le président, je demande le payement de ma petite note.

LE PRÉSIDENT

Je comprends cela.

SIMILOR

Vous savez, le commerce est le commerce. On fait des affaires, c'est pour gagner de l'argent.

LE PRÉSIDENT

Et vous en gagnez beaucoup?

SIMILOR

Oh! il y a des pertes, de grandes pertes!

LE PRÉSIDENT

Celle-ci ! par exemple !

SIMILOR

Oh! oui! Cinquante mille francs! C'est une somme assez forte!

LE PRÉSIDENT

Oui ! surtout pour l'acquéreur. — Mais vous ne perdez pas cette somme-là intégralement. Je vais vous dire pourquoi : vous avez cru au titre et à la fortune de M. le Duc de Carcassonne qui vous avait été signalé par la dame de Sainte-Espérance; c'est pour cela que vous lui avez vendu sans condition les bijoux en question. La dame de Sainte-Espérance, comme il avait été convenu entre vous, vous a revendu ses bijoux pour 132 fr. 50, par l'intermédiaire de Victor. Quant à la rivière de diamants, vous aviez chargé un juif de vos amis de la racheter pour 3,000 francs, ce qui faisait 3,032 fr. 50. — Ce juif a bien fait la commission, mais comme il était aussi honnête que vous, il a gardé la parure pour lui, et comme la parure est fausse, il a été volé comme vous.

SIMILOR

Mais, dans quel intérêt aurais-je fait cela ?

LE PRÉSIDENT

Je vais vous le dire. Les bijoux une fois disparus des mains de l'acquéreur, vous lui en réclamiez le montant, soit 50,000 francs. Or les bijoux que vous avez vendus étaient faux. — Une fois rentrés chez vous, il était impossible de discuter leur valeur, et pour gagner d'un coup une grosse somme, vous en risquiez une petite.

LE DUC

Il est plus fort que moi !

SIMILOR

Du tout ! C'est vous qui êtes plus fort que moi, puisque vous n'aviez pas le sou !

LE PRÉSIDENT

Eh bien, moi, je suis plus fort que vous tous. Vous, Leduc, vous êtes pincé ; au lieu du Grand-Hôtel, vous aurez pendant un an, un petit logement aux frais de l'État. A la campagne si vous préférez.

LE DUC

Je préfère, l'air est plus pur.

LE PRÉSIDENT

A Poissy, par exemple, si ça vous est égal. Quant à vous...

SIMILOR

Oh! M. le président, j'ai une famille, des petits enfants, tout petits, une dizaine, pardonnez-moi, je ne le ferai plus. Vous savez bien, le commerce est le commerce.

LE PRÉSIDENT

C'est bien, retirez-vous

(*Similor sort.*)

LE DUC

Mais ce sont des filous ! M. le président ! Et vous les laissez aller comme cela !

LE PRÉSIDENT

Du tout ! Ils vont trouver, en sortant d'ici, un nouveau domicile que vous connaissez déjà, et dans quelques jours vous les retrouverez à votre place.

LE DUC

A la bonne heure !

LE PRÉSIDENT

Et vous viendrez comme témoin à la leur.

LE DUC

Bravo ! Voilà ce que j'appelle de la justice ! Et moi qui me croyais fort.

LE PRÉSIDENT, *descendant de son siège et s'adressant au public :*

Même air

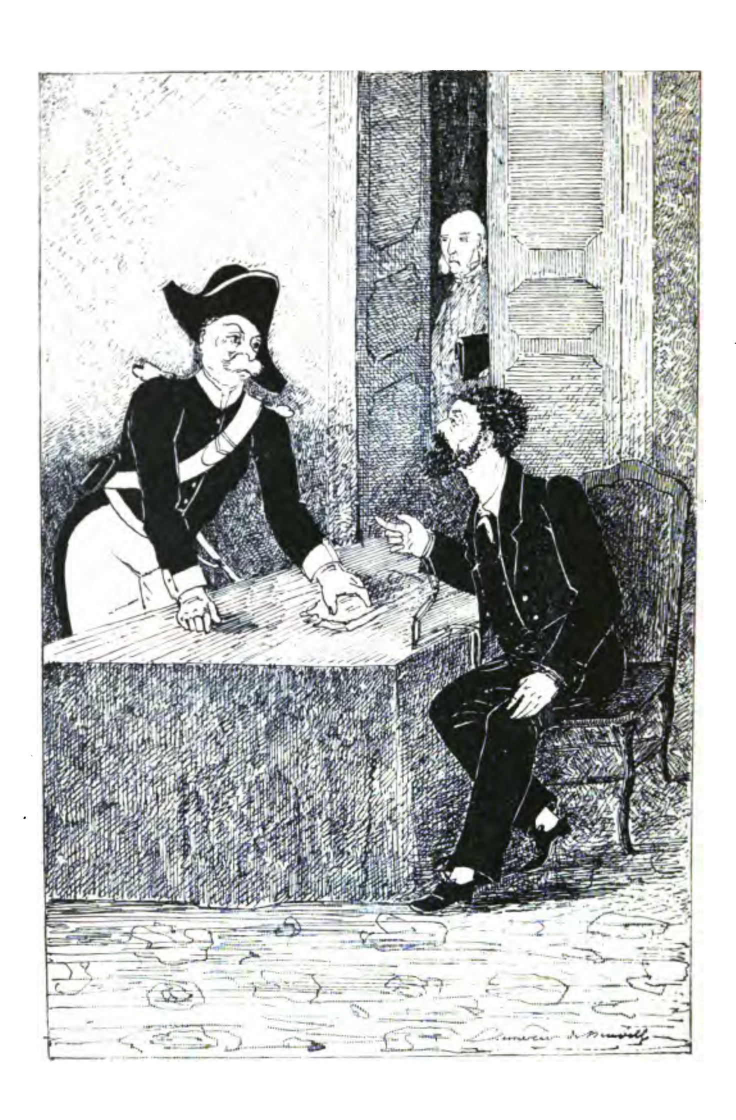
Mon audience est terminée,
J'ôte ma toge et mon bonnet,
Je rentre dans la vie privée
Et vais à mon estaminet,
J'y trouve de joyeux visages,
Et parfois nous restons fort tard
A faire des carambolages,
Car je suis très fort au billard.

Refrain

Vous devez savoir qu'au palais
Je suis grave et ne ris jamais,
Mais au café je me distrais;
Je prends des bocks excellents,
Et je crie à tous moments :
Servez terrasse (*bis*) voilà ! voilà !

RIDEAU

UNE INSTRUCTION CRIMINELLE



[illegible]

SCÈNE I

[illegible]

Apr[illegible]

[illegible]

Du t[illegible] passez [illegible].

[illegible]

N[illegible] après vous, je vous [illegible]!

UNE INSTRUCTION CRIMINELLE

PIÈCE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois au Casino de Néris
le 6 juillet 1877

Personnages :

LE JUGE D'INSTRUCTION.
LE GENDARME.
BOULENBOIS, *prévenu*.
LEFILEUR, *agent de police*.
PASDEVIS, *serrurier*.
Mme VAN DER PROUTT.
LE GREFFIER.

Le cabinet du Juge d'instruction. — A droite, table avec papiers. — A gauche, petit bureau devant lequel est assis le greffier. — Au fond, portes à droite et à gauche.

SCÈNE I

BOULENBOIS — LE GENDARME — LE GREFFIER
assis à une table à gauche.

BOULENBOIS, *à la porte (accent auvergnat).*

Après vous ?

LE GENDARME

Du tout, passez devant.

BOULENBOIS

Non, après vous, je vous en prie !

LE GENDARME

Mais non! mais non! Passez devant. C'est la consigne!

BOULENBOIS, *entrant le premier.*

Alors c'est différent! Faites excuse!

LE GENDARME, *entrant.*

Il n'y a pas de quoi!

BOULENBOIS

Où sommes-nous ici

LE GENDARME

Chez le juge d'instruction.

BOULENBOIS

Pourquoi faire? puisque je ne sais rien; je ne sais pas pourquoi on m'a arrêté.

LE GENDARME, *à part.*

Misère! Tous les mêmes! *(Haut)* Ecoutez, Prévenu, vous m'avez l'air superlativement comme il faut, et, à la rigueur, vous me semblez posséder quelque éducation et de la politesse; eh bien, si j'ai un conseil à vous donner, ne mettez pas de bâtons dans les roues.

BOULENBOIS

Des bâtons... dans les roues...? Dans quelles roues?

LE GENDARME

Vous n'êtes pas familier, je le vois, avec les métaphores métaphysiques; je vais m'exprimer plus correctionnellement! — Je vous dis : Ne mettez pas de bâtons dans les roues, cela veut dire : Dites ce que vous savez, ne niez pas, avouez tout; on vous condamnera tout de même, mais on vous en saura gré.

BOULENBOIS

Mais je n'ai rien fait.

LE GENDARME

Des bêtises! Ce n'est pas possible! La justice ne se trompe jamais! Ce que je vous en dis, c'est pour vous! Je sais qu'en ce moment le parquet est très occupé. — Tous les juges d'instruction sont sur les dents! Alors il ne faut pas les agacer! Ils vous mordraient! Ce que je vous en dis, c'est dans votre intérêt : plus ça ira vite, plus vite vous serez condamné et moins de temps vous serez prévenu.

BOULENBOIS

Mais, êtes-vous assez entêté, gendarme! Puisque je vous dis que je ne sais pas ce qu'on me veut; pourquoi on m'a arrêté; pourquoi on va m'interroger.

LE GENDARME

Voyons! réfléchissez bien; avez-vous été vacciné?

BOULENBOIS

Deux fois !

LE GENDARME, *après réflexion.*

Dame ! que voulez-vous ? Si le vaccin n'a pas pris ! Du reste, je ne crois pas qu'on vous poursuivrait pour ça ! — Etes-vous marié ?

BOULENBOIS

Non !

LE GENDARME

De ce côté, on ne peut pas dire que vous avez tué votre femme ! C'est une mystérieuse affaire, voilà tout.

BONLENBOIS

Mystérieuse et incompréhensible, j'en réponds.

LE GENDARME

Après ça, c'est peut-être une affaire politique ! *(Mystérieusement)* Quelle est votre opinion ?

BOULENBOIS

Mon opinion est que ceux qui s'occupent de politique devraient bien nous fiche la paix ! Voilà mon opinion !

LE GENDARME, *gravement.*

Hum ! hum ! Elle est raide ! Mais ça n'en est pas une.

BOULENBOIS

Eh bien! je suis de l'opinion du gouvernement qui est debout.

LE GENDARME

Et quand il est renversé, ce gouvernement?

BOULENBOIS

Je change, je prends l'opinion de celui qui vient, pour avoir la paix!

LE GENDARME

Vous êtes sage et intelligent! Il y en a beaucoup comme vous! Quel dommage que vous soyez prévenu, votre caractère énergique me plaît! Mais j'entends le juge d'instruction, ne bougez pas, ne cherchez pas à vous évader, vous nuiriez à mon avancement; je vais au-devant de lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

LE GREFFIER — BOULENBOIS

BOULENBOIS

Quel singulier gendarme! Avec tout ça, je suis pincé, prévenu et accusé de je ne sais pas quoi. Je comprends

qu'il faille mettre à l'ombre les malfaiteurs, mais ceux qui ne le sont pas, à quoi que ça sert? Voilà le juge d'instruction.

SCÈNE III

LE GREFFIER — BOULENBOIS — LE JUGE

LE JUGE, *entrant.*

Gendarme, restez à la porte, vous ferez entrer les témoins au fur et à mesure que je les appellerai. — Voici le prévenu.

BOULENBOIS, *à part.*

Je vais donc enfin savoir ce qu'on me veut! — Evidemment, il m'a fait venir pour m'interroger.

LE JUGE

Approchez! (*Boulenbois s'avance*) — Vous vous appelez Boulenbois, Isidore, vous êtes né en 1837, donc vous avez 40 ans.

BOULENBOIS

Pas encore! Je les aurai au mois de...

LE JUGE

N'interrompez pas! — Vous avez servi pendant sept ans, vous étiez brosseur de votre capitaine.

BOULENBOIS

Aujourd'hui colonel.

LE JUGE

N'interrompez pas! — En quittant le service vous avez pris le métier de frotteur; le soir, vous êtes souvent garçon d'extra dans les noces, chez Lemardelay, à l'hôtel du Louvre, au Grand-Hôtel ou ailleurs! — Votre père et votre mère sont morts, vous avez une sœur qui est mariée et qui tient un débit de boissons à Castel-Sarrazin. Elle n'a pas d'enfants, donc vous n'avez pas de neveux.

BOULENBOIS

C'est parfaitement exact!

LE JUGE

N'interrompez pas! — Il y a six mois, vous vous êtes cassé la jambe en frottant le salon d'un député, le lendemain d'une réunion préparatoire où assistaient les chefs des principaux groupes des opinions indécises de la Chambre. Vous êtes allé à l'hôpital, on a réduit la fracture, vous en êtes sorti guéri, mais boîtant légèrement.

BOULENBOIS

Tout cela est vrai!

LE JUGE

N'interrompez pas! — Comme cette légère infirmité vous gênait dans votre métier de frotteur et de garçon d'extra, vous avez, à plusieurs reprises et à plusieurs personnes différentes, témoigné le désir d'avoir une loge de concierge.

BOULENBOIS

A cause de ma jambe, et comme je sais frotter.....

LE JUGE

N'interrompez pas! — La loge de votre maison est tenue par la veuve Corpeuchot, âgée de trente-cinq ans, encore assez bien de sa personne, à qui vous avez proposé le mariage, dans le but bien évident de tenir la loge de concierge dont elle avait la jouissance.

BOULENBOIS

Dame! si elle avait voulu...

LE JUGE, *continnant.*

La veuve Corpeuchot, fidèle à la mémoire de son mari, qu'elle adorait, déclina vos propositions. Le sept avril dernier, la veille de votre arrestation, la femme Corpeuchot disparut subitement. Or, à trois

heures de l'après-midi, vous avez longuement causé avec elle; à cinq heures, la loge était déserte; elle n'a pas reparu depuis. Le commissaire de police a fait une enquête, de laquelle il résulte, d'après la déposition des personnes interrogées que la veuve Corpeuchot a été frappée d'un coup de marteau. Du reste, on n'a retrouvé ni le marteau ni la victime. — Boulenbois, qu'avez-vous fait du marteau?

BOULENBOIS

Comment! Mme Corpeuchot a disparu? Mais je n'en savais rien! Ah! c'est pour ça qu'on m'a arrêté? Mais, monsieur le juge, moi, j'aimais beaucoup Mme Corpeuchot, jamais je n'aurais voulu lui faire du mal, à Mme Corpeuchot.

LE JUGE

Qu'avez-vous fait de votre marteau?

BOULENBOIS

Je n'en ai pas même de marteau chez moi! Ainsi...

LE JUGE

Vous n'avez pas de marteau, mais le 4 avril dernier, ayant perdu la clef de votre chambre, vous avez fait venir un serrurier pour ouvrir votre porte; il est donc présumable que vous vous êtes emparé de l'outil de cet ouvrier.

BOULENBOIS

Mais pas du tout, monsieur le juge, je n'ai pris rien à personne.

LE JUGE

J'ai fait venir le serrurier, nous l'entendrons tout à l'heure. — Quant à la victime, qu'en avez vous fait.

BOULENBOIS

Mais je vous ai dit que j'ignorais tout cela quand j'ai été arrêté.

LE JUGE

C'est votre système. — Il faudra pourtant convenir de quelque chose, car si vous niez tout, les circonstances atténuantes, s'il y en a, vous seront impitoyablement refusées. Réfléchissez.

BOULENBOIS

Parbleu! c'est tout réfléchi, je n'ai rien à avouer!

LE JUGE

J'ai fait photographier votre chambre et la loge de votre malheureuse victime, de plus un agent et la fruitière du voisinage ont consenti à figurer la scène telle qu'elle a dû se passer. — Je vais vous montrer ces épreuves. — Est-ce bien cela?

(*Il montre une large photographie représentant un homme donnant un coup de marteau à une concierge.*)

BOULENBOIS

Mais c'est une infâmie ! Jamais de la vie je n'ai fait cela ! Pauvre Mme Corpeuchot !

LE JUGE

Les recherches les plus actives sont faites pour retrouver la victime. Dès qu'elles auront abouti, nous vous confronterons avec elle et alors vous ne pourrez plus nier.

BOULENBOIS

Ah si ! par exemple ! Je nierai toujours avoir commis ce crime-là.

LE JUGE

C'est un tort ! Vous feriez mieux d'éclairer la justice et de faciliter ses recherches. Enfin, réfléchissez, signez votre interrogatoire. Bien, rentrez dans cette pièce à côté. Je vais entendre la déposition des témoins. Je vous reparlerai tout à l'heure.

BOULENBOIS, *sortant à gauche.*

Si on peut dire ! Moi, assassin ! La pauvre Mme Corpeuchot ! — Ah bien ! par exemple !

SCÈNE IV

LE GREFFIER — LE JUGE

LE JUGE

Il n'avoue absolument rien ! C'est évidemment l'assassin. Du reste, si ce n'était pas lui, il faudrait en rechercher un autre, et, comme... nous... le tenons... il faudra bien qu'il avoue. D'ailleurs, je passerai outre ! Voyons que l'on fasse entrer l'agent Lefileur.

SCÈNE V

LE GREFFIFR — LE JUGE — LEFILEUR

LE JUGE

C'est vous qui avez arrêté le sieur Boulenbois ?

LEFILEUR

Oui, monsieur le juge.

LE JUGE

Racontez-moi la scène.

LEFILEUR

Excusez-moi; j'suis pas orateur! Comme j'en avais reçu l'ordre, je me suis présenté chez l'individu à huit heures du matin; il dormait encore.

LE JUGE

Son sommeil était-il agité ?

LEFILEUR

Peut-être, car en m'ouvrant la porte, il m'a dit : « Excusez-moi si je ne vous ne reconnais pas, j'suis pas encore bien réveillé. »

LE JUGE

Greffier, écrivez! — C'est concluant. Continuez.

LEFILEUR

Cette tranquillité extérieure ainsi que son air endormi ne me parurent pas naturels, et je résolus de prendre mes précautions et de procéder plutôt par la ruse que par la violence. — Je fermai d'abord la porte; il me dit : « Faites pas attention, j'la laisse souvent ouverte, j'ai rien à voler! » — Je fermai tout de même la porte, en ayant bien soin de me tenir entre elle et lui.

LE JUGE

Entre elle et lui!... Il y avait donc une femme?

LEFILEUR

Non ! Elle, c'est la porte. Excusez-moi j'suis pas orateur.

LE JUGE

Continuez. Vous vous trouvez entre la porte et le malfaiteur.

LEFILEUR

Précisément.

LE JUGE

Étiez-vous armé ?

LEFILEUR

J'avais ma tabatière et des ficelles.

LE JUGE

Le tabac pour les yeux, les ficelles pour les mains, c'est suffisant ; poursuivez.

LEFILEUR

Il se recoucha, et me dit : « Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ? J'suis fatigué, voyez-vous, parce que j'étais de noce en ville hier soir et que je me suis couché tard. »

LE JUGE

Il a dit qu'il avait fait la noce ?

LEFILEUR

Peut-être pas seul ! Mais il a avoué qu'il était de la

noce. Or, monsieur le juge sait aussi bien que moi qu'un homme qui fait la noce, n'est pas grand chose, sauf votre respect ! Si bien qu'en voyant cet homme couché, éreinté, encore endormi et avouant que la veille il avait... suffit, j'ai compris que j'avais affaire à forte partie ; aussi je me suis mis sur mes gardes ; vous comprenez, monsieur le juge, étant porté pour l'avancement, je n'ai pas voulu compromettre ma situation en commettant une imprudence.

LE JUGE

Parfaitement.

LEFILEUR

Là dessus il me dit : « Tenez, il est de bonne heure, il faut *tuer le ver*...

LE JUGE

Il vous proposait un nouveau crime ?

LEFILEUR

Non ! *Tuer le ver*, signifie boire un coup à jeun. — Excusez-moi, j'suis pas orateur. — « Levez-vous, dit-il, là, sur la cheminée, vous allez trouver deux verres et un vieux restant d'absinthe. Nous allons lui tordre le cou, à cette bouteille-là. »

LE JUGE

A qui voulait-il tordre le cou ?

LEFILEUR

A personne, c'est une expression qui veut dire nous allons vider cette bouteille. — Je fis ce qu'il demandait, je versai de l'eau sur l'absinthe et il *étouffa son perroquet.*

LE JUGE

Comment, son perroquet ! — Vous n'aviez pas parlé du perroquet ! Il avait un perroquet, et il l'a étouffé ! — *(Sentencieusement)* L'homme qui n'aime pas les animaux ne saurait aimer son semblable !

LEFILEUR

Mais, monsieur le juge, on dit : *Etouffer un perroquet*, cela veut dire boire un verre d'absinthe ! — Je continue : Je trinquai avec lui, mais pendant qu'il buvait, je ne fis ni une ni deux, je lui mis la tête sous l'oreiller et le ficelai comme un jambon.

LE JUGE

Très bien !

LEFILEUR

Il criait beaucoup et je redoutais une esclandre. Heureusement, mes camarades montaient, on l'entoura; en un clin d'œil, il fut descendu et porté dans un fiacre. Il était pincé !

LE JUGE

Bien. Vous injuria-t-il ?

LEFILEUR

Tout le temps ! Il nous appela, voleurs, brigands, canailles ! Ah ! S'il y avait des sergents de ville, comme je vous ferais arrêter ! Car, monsieur le juge, nout étions en civil et il ignorait notre position. C'est alors que je lui montrai le mandat d'amener que vous avez lancé contre lui ! — Il a paru stupéfait, puis il a dit : « Il y a erreur ! » — Nous n'avons pas répondu.

LE JUGE

Vous avez bien fait. — Je vous remercie de votre zèle, signez votre déposition. — Vons pouvez vous retirer. *(Lefileur sort)*.

SCÈNE VI

LE GREFFIER — LE JUGE

Oui, c'est bien cela ! ivrogne ! — C'est l'assassin ! — Pourquoi cette absinthe chez lui ! Il se réveille et songe à boire ! Ce n'est pas le réveil d'un innocent. Faites entrer le serrurier Pasdevis.

SCÈNE VII

—

LE GREFFIER — LE JUGE — PASDEVIS
(Il entre en se dandinant, (accent aubourien.)

LE JUGE

Vous êtes le serrurier Pasdevis ?

PASDEVIS

Oui, mon président.

LE JUGE

Je ne suis pas président, je suis juge d'instruction. Répondez-moi. Le 4 avril dernier, n'avez-vous pas ouvert la porte du sieur Boulenbois ?

PASDEVIS, *narquois.*

J'ai tant ouvert de portes, j'm'en rappelle pas.

LE JUGE

Il ne s'agit pas de cela, il faut s'en rappeler. Boulenbois, qui avait perdu sa clef, vous a fait venir le 4 avril dernier. — Vous êtes venu avec ce que vous appelez je crois votre *boutique*. C'est un sac en cuir contenant les outils de votre métier et un trousseau de clefs de toutes sortes. Rappelez-vous

bien. C'est très important. Dans cette boutique, il y avait un marteau que vous n'avez pas dû retrouver.

PASDEVIS

Pardon! Pardon! Pardon! d'abord j'ai toujours mon marteau et puis j'me rappelle pas et puis je me rappellerais j'veux rien dire! J'connais la loi, j'y suis pas obligé!

LE JUGE

Comment cela?

PASDEVIS

Et le secret professionnel? Qu'est-ce que vous en faites, du secret professionnel? C'est'y pour les chats? Du moment que je ne suis pas accusé, j'suis pas forcé de parler. J'connais la loi! — J'n'aurais qu'à dire un mot de trop, j'mettrais un homme à mal! Pas de ça, Lisette! — Je suis humanitaire, moi! Le secret professionnel! Je ne connais que ça!

LE JUGE

Prenez garde que je ne vous fasse arrêter comme complice.

PASDEVIS

De quoi? Complice, je connais la loi! Le secret professionnel, v'là ma légende!

LE JUGE

Je vous ferai appeler de nouveau! Signez votre déposition.

PASDEVIS

Signer ? — Je ne signe rien, puisque je n'ai rien dit et voilà ! enfoncé l'juge !

(Il sort.)

SCÈNE VIII

—

LE GREFFIER — LE JUGE

LE JUGE

L'insolent ! — Je vais lui faire voir ce que c'est que la loi ! — Gendarme ! Gendarme ! (*Le gendarme entre.*) Arrêtez l'homme qui vient de sortir ! *(Le gendarme sort.)* et faites entrer Mme Van der Proutt.

SCÈNE IX

—

LE GREFFIER — LE JUGE — MADAME VAN DER PROUTT, *entrant voilée.*

LE JUGE

Veuillez entrer, Madame, et ne pas vous troubler. Vous vous êtes mariée le 7 avril dernier, vous

avez donné un bal chez vous, rue de Londres, et avez employé pour vous servir des garçons d'extra, parmi lesquels, un, le prévenu, nommé Boulenbois, a dû se distinguer par son intempérance. Votre mari étant absent, je vous ai fait demander pour avoir des renseignements. — Veuillez donc me dire, madame, ce qu'il s'est passé chez vous le soir de vos noces !

MADAME VAN DER PROUTT, *à part.*

Grand Dieu ! C'est lui ! C'est Anatole ! Que va-t-il dire en me reconnaissant ! Quelle coïncidence ! quelle situation !

LE JUGE

Vous semblez hésiter, madame. Remettez-vous et comprenez-moi bien : je ne vous demande absolument rien de personnel. Je vous prie de me dire ce qui s'est fait chez vous, le soir... en question et non ce que vous avez fait, ce qui n'est pas la même chose !

MADAME VAN DER PROUTT

Je n'ai rien vu d'insolite, monsieur ! Tout s'est passé comme d'habitude dans de pareilles circonstances !

LE JUGE, *à part.*

Je connais cette voix. *(Haut.)* Précisez, madame. Précisez ! Et puis veuillez enlever votre voile.

MADAME VAN DER PROUTT, *à part.*

Grand Dieu !

LE JUGE

J'attends, madame !...

MADAME VAN DER PROUTT

Mon Dieu !... Monsieur..., voilà !... *(Elle ôte son voile.)*

LE JUGE

O ciel ! que vois-je !... Eloa ! ma fiancée ! Mariée ! Ah ! Pour être juge d'instruction, on n'en souffre pas moins ! Madame, vous auriez dû m'épargner cet affront douloureux.

MADAME VAN DER PROUTT

Anatole, ne me maudissez pas ! C'est la fatalité ! Des parents barbares auxquels j'ai dû obéir ! Ah ! j'ai bien souffert.

LE JUGE

Et moi donc ! Croyez-vous, Eloa, que je ne souffre pas en vous retrouvant ainsi inopinément dans les bras d'un autre ? J'attendais les vacances pour aller demander votre main à votre père, et vous, pendant ce temps !... O Eloa ! c'est bien mal !

MADAME VAN DER PROUTT

Ecoutez Anatole, je suis plus malheureuse que vous ne croyez ! Ce mariage s'est fait à mon insu. Mon père connaissait Van der Proutt, il lui voulait du bien, il m'a sacrifiée.—Van der Proutt, mon mari, a

soixante ans, il m'avait dit qu'il n'en avait que trente-cinq comme toi... (*Se reprenant*) comme vous! J'ai été trompée. Quant à la fortune, il en a plus que je ne croyais.

LE JUGE, *amèrement.*

C'est une compensation.

MADAME VAN DER PROUTT

Non! rien ne compensera dans mon cœur votre amour perdu à jamais! Mais puisque le hasard ou, qui sait? la Providence m'a remise sur votre route, accordez-moi une grâce.

LE JUGE

Une grâce à vous..., Eloa!..

MADAME VAN DER PROUTT

Anatole!... Je vous en prie! Ce sera une consolation dans notre infortune mutuelle. M. Van der Proutt, mon mari, est âgé, je ne vous le présenterai pas...

LE JUGE

Oh! le misérable!

MADAME VAN DER PROUTT

Non! non! Je ne vous le présenterai pas! Mais je pense que vous ne refuserez pas de me voir quelquefois, comme ami, de temps en temps, le soir. —

M. Van der Proutt se retire de bonne heure. Je reçois le jeudi... venez les autres jours.

LE JUGE

Mais madame, vous jonglez avec mon cœur!

MADAME VAN DER PROUTT

Je vous en prie, Anatole, nous parlerons du passé, de notre jeunesse...

LE JUGE

Non, non! Eloa! Ces souvenirs seraient cruels, non! Afin d'élever entre nous deux l'inflexible barrière du devoir, je vous raconterai les crimes des malheureux qui viennent chaque jour devant moi! Crimes, hélas! dont la femme est presque toujours la cause! Vous saurez, la première, les découvertes des agents de la sûreté; je vous ferai voir de près les assassins et leurs complices. Aux assises, vous aurez une place choisie, et, à la Roquette, je retiendrai une fenêtre pour que vous puissiez voir le dénouement terrible de ces drames. — De ce côté, j'agirai avec vous, Eloa, comme si vous étiez ma femme ; au moins, si je n'ai pu vous donner le bonheur, il ne me sera pas interdit de vous offrir quelques satisfactions.

MADAME VAN DER PROUTT

Merci Anatole! merci!... Adieu!... Je reçois jeudi prochain... à vendredi.

LE JUGE

Eloa... Eloa. — A vendredi... Oh! j'étouffe!

LE GREFFIER *arrêtant Mme Van der Proutt qui va sortir.*

Madame veut-elle signer sa déposition?

LE JUGE

Comment il était là! — Je l'avais oublié! — C'est inutile. — A bientôt, Eloa! (*Mme Van der Proutt sort.*)

SCÈNE X

LE GREFFIER — LE JUGE

LE JUGE *gravement.*

Quand on nous voit graves et sévères, interrogeant âprement la conscience des criminels et cherchant dans les entrailles d'autrui toutes les laideurs de l'humanité, se doute-t-on jamais que, sous l'habit du magistrat, un cœur bat à rompre sa poitrine et qu'un volcan est en ignition dans son cerveau? — Faites entrer le dernier témoin.

SCÈNE XI

—

LE GREFFIER — LE JUGE — LE GENDARME

LE GENDARME

Monsieur le Juge, voici une lettre qu'on vient d'apporter.

LE JUGE

C'est bien!... — C'est une lettre du témoin absent, la veuve Pifardent, rentière et propriétaire de la maison. — *(Il lit)* : « Monsieur le juge, je me hâte de vous annoncer qu'il n'y a pas de crime et que le prévenu est innocent. Qnand j'ai dit que la veuve Corpeuchot avait un coup de marteau, cela signifiait qu'elle était toquée, car, depuis la mort de son mari sa cervelle était un peu dérangée. Elle avait en effet quitté sa loge le 7 avril au soir, mais elle est rentrée ce matin sans avoir pu rendre compte de son temps ! Mon immeuble n'est donc plus en sûreté sous la garde de cette femme ; je m'occupe de la faire placer dans un asile d'aliénés. Si monsieur le juge voulait me renvoyer le prévenu Boulenbois, je lui donnerais la loge de concierge à sa place. — Je suis, monsieur le juge, votre servante très humble, veuve Pifardent, propriétaire. » — Vite, préparez moi une ordonnance de non-lieu que je la signe! — Gendarme, mettez en liberté le prévenu!

(Il sort.)

SCÈNE XII

—

LE GREFFIER — LE GENDARME
BOULENBOIS

LE GENDARME

Venez ! venez, prévenu, vous êtes libre ! — Dites donc, mais nous n'étiez donc pas coupable, vous, farceur ?

BOULENBOIS

Puisque je vous l'ai dit !... et puis j'ai tout entendu du cabinet où j'étais ! Et j'ai ma place de concierge ! — J'vous offre quelque chose, gendarme ! Car je suis trop content.

LE GENDARME

Eh bien ! j'accepte de grand cœur ! Allons chez le marchand de vins.

BOULENBOIS

Du tout, chez moi, dans ma loge, j'ai encore de l'absinthe de la noce de Mme Van der Proutt, je veux qu'elle cimente notre amitié comme il a cimenté son union.

LE GENDARME

Mais avant, laissez-moi dire quelques mots au public :

Air : *Bouton de rose.*

Je suis gendarme !
Je pince tous les malfaiteurs ;
Si pour vous, cett' pièce a du charme,
J's'rais sûr d'avoir pincé vos cœurs !
Je suis gendarme (*bis*).

RIDEAU

MARCHES ET SYSTÈMES

MARCHES ET SYSTÈMES

INTERMÈDE EN UN ACTE

Représenté une seule fois au Casino de Monte-Carlo
le 19 mars 1869

A mon ami POMPON, décavé.

Personnages :

M. PRUDHOMME	CHANÇARD	prof. de jeu
Mme DE St-COCODÈS, joueuse	BERTRAND	

La salle des Pas-Perdus de Monte-Carlo

SCÈNE I

—

M. PRUDHOMME, *seul.*

Isidore! Isidore! — Au diable! Ces enfants, dès qu'ils sont majeurs, veulent toujours s'émanciper! J'étais comme lui à son âge! — Seulement, il appartient à moi, son père, de régler cette effervescence! Hier, Isidore tirait à la conscription ; — il a toujours eu de la chance; sa mère en avait aussi, elle gagnait dans toutes les loteries. Bref, Isidore a tiré un bon numéro. — J'avais mis de côté l'argent de son remplacement, et, à ce sujet, il m'est venu une idée.

Comme cet argent l'a échappé belle, ce doit être de l'argent de chance; aussi, j'ai résolu de l'aventurer à Monaco. On dit qu'on y gagne toujours! — Malheureusement je ne sais pas jouer; aussi j'ai prié un homme très aimable, qui a beaucoup voyagé, expert près les tapis et casinos, de me donner quelques conseils. — Je l'attends; — je m'étonne même..... Ah! le voici.

SCÈNE II

—

M. PRUDHOMME. — M. CHANÇARD

M. PRUDHOMME

Ah! cher Monsieur, je pensais à vous! — Voyons, ne perdons pas de temps, parce que je dois sortir.

M. CHANÇARD

Ah! ne sortez pas!

M. PRUDHOMME

Nous allons jouer d'abord, je sortirai après.

M. CHANÇARD

Du tout! ne sortez pas! Si vons jouez avec une arrière-pensée, une préoccupation quelconque, vous n'arriverez à rien! C'est comme un vaisseau qui quitterait le port quand le baromètre indique tempête... c'est une imprudence.

M. PRUDHOMME

Je remettrai donc ma course à demain! ceci me paraît très juste. — Eh bien, voyons, dites-moi, comment est-ce fait une table de jeu? une table de roulette? Cela doit être très bruyant, n'est-ce pas, et on doit y voir des figures?...

M. CHANÇARD

D'abord, on met à la porte ceux qui font du bruit; on parle comme dans un salon!... — Le champ de bataille est vert, long, ovale, divisé en compartiments, il y en a trente-six.

M. PRUDHOMME

Trente-six! Bon Dieu!

M. CHANÇARD

Oui, 36, *Rouge*, *Pair* et *Passe!* J'arrive à la table; j'ai déjeuné sobrement, je suis bien disposé, aucune congestion n'est à craindre, j'arme mes numéros.

M. PRUDHOMME

Comment! vous armez?

M. CHANÇARD

Ce sont des soldats, il faut qu'ils marchent!

M. PRUDHOMME

Cette image est parfaitement juste; mais voyons! Combien exposez-vous d'abord?

M. CHANÇARD

Une simple pièce de cent sous.

M. PRUDHOMME

Que ça?

M. CHANÇARD

Comment! que ça! — Mais la pièce de cent sous c'est l'œuf du million!

M. PRUDHOMME

Cet homme a des images qui m'éblouissent, ma parole d'honneur! L'œuf du million! Eh bien, mais qui est-ce qui le couve, cet œuf?

M. CHANÇARD

C'est la Progression.

M. PRUDHOMME

La Progression qui couve un œuf! Enfin! — Sur quels numéros faut-il mettre de préférence?

M. CHANÇARD

Sur les numéros qui gagnent.

M. PRUDHOMME

Et quels sont-ils, s'il vous plaît ?

M. CHANÇARD

Ce sont les Voisins ! Tenez, vous qui habitez Paris, vous avez dû voir que les mêmes professions se logeaient dans les mêmes quartiers : les bijoutiers sont rue de la Paix ; les tailleurs, rue Vivienne ; les restaurateurs, au Palais-Royal ; les ébénistes, faubourg Saint-Antoine et les journalistes, à Sainte-Pélagie..... Tous ces gens-là se voient, se parlent, se rassemblent, se fréquentent, s'invitent à dîner, à danser.....

M. PRUDHOMME

Comment ! les numéros s'invitent à danser ?

M. CHANÇARD

Ah ! quelle valse ! Quand, par exemple, le 32 reçoit, il n'est pas rare de rencontrer dans ses salons le 0 et le 3 qui polkent, le 26 faisant le cavalier seul, ou le 15 invitant le 19 à lui présenter le 4.

M. PRUDHOMME

Cet homme-là me confond !

M. CHANÇARD

Mais tout vit dans la nature : les hommes, les bêtes, les arbres, les pierres! Pourquoi les numéros ne vivraient-ils pas ? Il y en a qu'on prend en affection comme des femmes; on les couvre d'or, ils vous sont fidèles pendant quelque temps, et puis, un beau jour, comme elles...

M. PRUDHOMME

Je vous comprends, n'achevez pas!

M. CHANÇARD

Ah! quand on a eu ces peines de cœur-là, on devient sceptique. On quitte le numéro, on n'attend pas qu'il vous quitte! Parfois on le violente, on le malmène! mais toujours avec dignité! S'il fuit, ne courez pas après, il est plus agile que vous; mais mettez-vous en embuscade; tendez-lui des piéges, en transversales, en carrés, en douzaines, en colonnes; et s'il reparaît, tombez dessus impitoyablement, bridez-le; il faut qu'il reconnaisse son maître!

M. PRUDHOMME

Quel feu! Quelle verve!

M. CHANÇARD

Ah! vous ne comprenez pas! Vous n'avez pas joué, vous! Vous n'avez pas rôdé autour des tables et amorcé au bronze, au zinc, avant de lancer l'ha-

meçon d'or! Vous n'avez pas senti votre main brûlante trembler en saisissant une masse doublée subitement par un coup hardi, mais forcé, fatal! Auriez-vous seulement de l'estomac?

M. PRUDHOMME

Un excellent estomac, cher Monsieur; je digère, je.....

M. CHANÇARD

Il s'agit bien de cela! — Sauriez-vous continuer malgré la déveine, ou bien sauriez-vous recevoir un coup de pied dans le dos?

M. PRUDHOMME

Un coup de pied? mais pardon, Monsieur...

M. CHANÇARD

Mais comprenez-moi donc! Faire des écarts de 100,000 francs, par exemple, c'est avoir de l'estomac, et sauter de 100,000 francs sans rien dire, c'est recevoir le coup de pied où vous savez bien.

M. PRUDHOMME

Mais enfin, tout cela, ce n'est pas ce que je veux savoir! Je veux apprendre à gagner; avez-vous un système?

M. CHANÇARD

Un systéme! Ah çà! pour qui me prenez-vous? Au fait, oui, j'ai un systéme qui me sert à brider ceux qui m'en proposent un. Je vous le donne pour rien. Les gens à systéme se basent surtout sur la fréquence des coups; ils vont disant que les coups de trois sont très fréquents, que les coups de deux sont encore plus fréquents que les coups de trois, et que les coups de un... Arrêtez! leur dis-je; savez-vous seulement quels sont les coups les plus fréquents?.. Mais... Allons, vous n'en savez rien! les coups les plus fréquents sont les coups de râteau! Adieu, nous nous reverrons tantôt; je vais travailler.

(*Il sort.*)

SCÈNE III

M. PRUDHOMME

Charmant! très aimable, ce monsieur! mais ce n'est pas mon homme! D'abord, il ne me donne aucun moyen certain de gagner, ensuite, je ne comprends rien à ce langage cosmopolite.

SCÈNE IV

—

M. PRUDHOMME — MADAME DE SAINT-COCODÈS

MADAME DE SAINT-COCODÈS

Tiens ! vous voilà ! Comment ça va-t-il, mon voisin ? Avez-vous gagné ? — Moi j'ai une déveine, je ne vous dis que cela !

M. PRUDHOMME

Hé ! belle Dame ! En effet, c'est vous qui étiez ma compagne de route et ma voisine d'hôtel.

MADAME DE SAINT-COCODÈS

Moi-même !... Dites donc, prêtez-moi donc deux louis... ça vous portera bonheur !

M. PRUDHOMME

Deux louis ! belle Dame; mais deux louis, ça fait...

MADAME DE SAINT-COCODÈS

Eh bien ! quoi ! Deux louis ça fait quarante francs ; ce n'est pas une somme... Au fait, vous avez raison, prêtez-m'en cinq, je vous les rendrai tout à l'heure.

M. PRUDHOMME *lui donnant les cinq louis.*

Dites-moi donc, belle Dame, est-ce que vous gagnez quelquefois ?

MADAME DE SAINT-COCODÈS

Toujours, mon cher! Je place en plein sur le numéro de ma chambre! Adieu! Merci!

(*Elle sort.*)

M. PRUDHOMME

Femme charmante, quoique un peu légère! — De très beaux cheveux qui ont dû coûter cher! — Cinq louis! cela fait cent francs, cependant. Me les rendra-t-elle ?

Voix dans la coulisse.

17! Noir! Impair et manque!

MADAME DE SAINT-COCODÈS, *rentrant.*

Bravo! j'ai gagné! Tenez, la veine revient! Donnez-moi encore cinq louis, je les mets dans mon jeu, nous partagerons les bénéfices.

M. PRUDHOMME

Mais cependant... si nous perdions ?

MADAME DE SAINT-COCODÈS

Laissez donc! La chance tourne!... Ah! mon petit père, vous êtes un veinard, vous, de m'avoir rencon-

trée! Je ne vous dis que cela ! Quelle fortune! quel sac !

(Elle sort.)

SCÈNE V

—

M. PRUDHOMME, *seul.*

Après tout, qu'est-ce que je risque? Dix louis! Ah! quand on les perd, cela fait beaucoup d'argent! — Mais j'attends un professeur plus sérieux et plus sûr, si je ne me trompe... Le voici!...

SCÈNE VI

—

M. PRUDHOMME — BERTRAND

M. PRUDHOMME

Je vous attendais avec la plus vive impatience.

BERTRAND

Je suis exact. — Voulez-vous que nous commencions?

M. PRUDHOMME

Immédiatement! Je vous écoute! Commençons par la roulette.

BERTRAND

Voici mon système. — Tout est à observer dans le jeu : l'heure, l'endroit et le temps!

M. PRUDHOMME

Comment! le temps?

BERTRAND

Sans doute! S'il pleut, vous couvrez en plein les transversales que vous avez choisies.

M. PRUDHOMME

De peur qu'elles ne se mouillent, sans doute.

BERTRAND

Et s'il fait beau temps, vous mettez toutes vos pièces à cheval!

M. PRUDHOMME

Pour aller se promener!

BERTRAND

Soyons sérieux, je vous prie. — Êtes-vous marié?

M. PRUDHOMME

Oui, monsieur!

BERTRAND

Avez-vous des enfants?

M. PRUDHOMME

Oui, monsieur!

BERTRAND

Jouez toujours à Pair, — puisque vous l'êtes! — Vous êtes Français?

M. PRUDHOMME

Oui, monsieur! et j'en suis fier!

BERTRAND

Eh bien, puisque vous êtes fier d'être Français, jouez sur les colonnes! — Voici les précautions principales. — Maintenant, il faut faire marcher les numéros. — Il y a plusieurs systèmes. — Les voisins...

M. PRUDHOMME

Merci! on vient de m'en parler, des voisins! J'en ai assez! Ce sont des gens qui sont toujours chez vous, et vous n'êtes jamais chez eux.

BERTRAND

Il y a alors les finales; ainsi 5, 15, 25, 35. Elles sortent toujours.

M. PRUDHOMME

Pardon! mais si après 5 il sort 14?

BERTRAND

Eh bien, vous ajoutez 1, ce qui fait 15, et 5 font 20. — Vous posez zéro...

M. PRUDHOMME

Et la Banque retient tout! Parfait! Tout cela est charmant; mais je ne m'explique pas pourquoi.....

BERTRAND

C'est inutile! Ce sont des systèmes, cela se joue sans s'expliquer. — Et maintenant, cher Monsieur, c'est cent francs pour la séance, cent francs pour la mise de fonds, et moitié dans les bénéfices.

M. PRUDHOMME

Mais si je perds?...

BERTRAND

Si vous perdez? Eh bien c'est moi qui aurai gagné!

(Il sort.)

SCÈNE VII

—

M. PRUDHOMME *puis* MADAME DE SAINT-COCODÈS

M. PRUDHOMME

Cet homme ne me paraît pas sûr! sa mise du reste laisse à désirer; évidemment, s'il pouvait dompter la fortune, avant de l'offrir aux autres, il aurait songé à lui.

MADAME DE SAINT-COCODÈS

Gagné! gagné! sur toute la ligne, mon petit père! Aboulez encore cent francs!

M. PRUDHOMME

Mais puisque j'ai gagné.

MADAME DE SAINT-COCODÈS

C'est pour faire une progression; la Banque en sautera! Allons! allons! Venez, beau vieillard, et confiez-moi votre sac! Vous allez voir quelle danse!

M. PRUDHOMME

Allons, laissons-nous faire! Je vous suis, cher Madame, je vous suis. (*A part.*) Je parie que cette femme-là est encore le meilleur professeur... mais pas pour Isidore...

(*Ils sortent.*)

RIDEAU

LES LUNDIS DE Mme BAS D'AZUR



[illegible]

[illegible]

I

[illegible]

O[illegible] Madame [illegible] France [illegible] [illegible] [illegible] siècle. [illegible]

LES LUNDIS DE Mme BAS D'AZUR

PIÈCE A TIROIRS EN UN ACTE

A mon ami le docteur Albert BERGERON

Personnages :

Mme BAS D'AZUR	SARAH BERNHARDT
M. BLANCMINET	COQUELIN AINÉ
DEUX ACADÉMICIENS	COQUELIN CADET

ETC... ETC... AD LIBITUM

Un salon. Tables à droite et à gauche.

I

MADAME BAS D'AZUR *assise à gauche* — BLANCMINET

BLANCMINET

Oui, je disais, chère Madame, que la France, vous entendez, la France vous est redevable de beaucoup! Oui certes! Les uns ont sauvé le pays : hommes d'État, militaires, qu'importe! C'étaient des forces, elles ont été employées, ou se sont dépensées, c'est bien! D'autres, poètes, prosateurs, orateurs, illustrent leur siècle. Parfait! Mais ceux-ci et ceux-là font leur

métier ; ils le font bien, mais ils le font ; tandis que vous...

MADAME BAS D'AZUR

Eh bien, moi ! qu'est-ce que je fais ?

BLANCMINET

Vous !... vous faites plus ! d'autant plus que vous n'y êtes pas obligée et que cela ne constitue pas une profession : Vous ! vous charmez !

MADAME BAS D'AZUR

Mon cher Monsieur Blancminet, pas de fadeurs !

BLANCMINET

Oh ! Madame ! Mais enfin, votre salon, n'est-il pas le dernier salon où l'on cause ? N'y réunissez-vous pas la politique et la science, la critique et la poésie, la musique et la comédie, sans compter ceux qui écoutent...

MADAME BAS D'AZUR

Et même ceux qui s'écoutent. Qu'est-ce que cela prouve ? C'est que cela m'amuse, voilà tout ! — Ainsi ce soir nous allons avoir un peu de tout. J'aurai deux académiciens... dont un nouveau. — Ils vont répéter la séance chez moi, ce sera très amusant ! Sarcey, — vous connaissez Sarcey ? le paysan du Danube !.. du Danube bleu par exemple ! Sarcey mangera un clérical devant tout le monde... à la croque au sel, sans le faire

crier... Nous aurons Cadet, on ne dit plus Coquelin pour ne pas vexer l'aîné. — Cadet monologuera, puis Sarah! — retour d'Amérique ou de Russie ou d'ailleurs... All Right!... Nous lui ferons sculpter la Dame aux camélias ou autre chose et nous terminerons par des chansons. Soria pour la romance et Sivori pour le violon.

BLANCMINET.

Ce sera charmant!

MADAME BAS D'AZUR

Vous trouvez? Ça aura l'air d'une représentation à bénéfice; mais ça m'est égal! J'avais cru pouvoir animer un salon sans cela, je me suis trompée : il n'y a plus de causeurs! — Il n'y a plus que des candidats à la Chambre, à l'Académie ou à l'Hôtel de Ville. — Candidats au présent, pas à l'avenir! Pas un ne se présente pour la postérité!

BLANCMINET

Et vous, Madame, vous vous oubliez!

MADAME BAS D'AZUR

Moi! Poser pour la postérité, allons donc! Non; moi je fais partie de la galerie, je regarde la comédie! Et c'est curieux, allez! La comédie, oui j'ai bien dit; Avez-vous remarqué l'envahissement de la société par les comédiens? On les voit partout, ils se fourrent partout; ils veulent qu'on s'occupe d'eux; les uns ou

les unes, les unes plutôt, ont des ovations qui feraient rougir les souverains, s'il en existait encore; les autres qui font des grimaces à la scène, trouvent qu'on attente à leur dignité si on en parle à la ville; celui-ci protège les ministres et voyage avec un député comme un autre avec son domestique. A la campagne, voulez-vous vous marier? M. le maire répète aux Variétés, il ne reviendra qu'à trois heures! — On les excommuniait autrefois, ils prennent leur revanche aujourd'hui! — Et les gens du monde suivent le courant ou le précédent, comme vous voudrez! On joue la comédie partout, il paraît que c'est amusant! Je ne sais pas! Ce qu'il y a de certain, c'est que si la forme du gouvernement change, on verra un comédien se mettre sur les rangs sous le nom de Cabot Ier.

BLANCMINET

Vous leur en voulez donc bien aux comédiens?

MADAME BAS D'AZUR

Moi! du tout! Je constate! — Vous dites qu'on ne cause plus, soit! Mais l'on parle joliment! Tout le monde conférencie! On éprouve le besoin d'entendre sa voix! C'est ce qui fait qu'on n'écrit plus, ou qu'on écrit mal, parce qu'on écrit comme on parle.

BLANCMINET

Le naturalisme!

MADAME BAS D'AZUR

Précisément! Du reste tout se tient dans cette évolution sociale. La religion est remplacée par la science. La science!...

BLANCMINET

Vous la niez?

MADAME BAS D'AZUR

Non! je ne la nie pas! je l'exècre! — Comment! voilà que maintenant il ne va plus être permis d'avoir des illusions? Tout ce qui élève l'esprit, tout ce qui fait battre le cœur, tout ce qui nous donne l'idée de notre volonté, de notre liberté, de notre indépendance, n'existe plus, de par la science. Ah! c'est trop fort! avouez-le! — Ainsi j'aime quelqu'un, mais bien, là. Savez-vous comment les hommes dénomiment ces... accidents-là? — En 1830, en plein romantisme, c'était une passion; en 1860, en plein scepticisme, c'était une toquade, et en 1881, en pleine... en pleine quoi? Si vous voulez, en pleine science, c'est une névrose! — Une névrose! voyez-vous cela? — C'est à pouffer de rire! Voyez-vous ce monsieur qui dit à cette dame : « Oh! Madame, j'ai une névrose pour vous! »

BLANCMINET

C'est le mot scientifique, la chose est la même.

MADAME BAS D'AZUR

La chose est la même, mais non! Votre science,

qui croit tout édifier, au contraire détruit tout. — On me demande l'aumône, de pauvres petits enfants, qui ont faim... Je suis émue, j'ouvre ma bourse : — Sensibilité nerveuse! — On me dit des injures; je me mets en colère : Tempérament sanguin! — On excite ma jalousie, je me venge: Le vitriol! vous savez! Folie intermittente, inconscience momentanée. — Je vole dans les magasins: Monomanie! irresponsabilité! — Oh! de nos jours tout s'explique! — La science est là pour remplacer le recours en grâce de tous les misérables! Elle excuse tous les criminels et n'en fait que des malheureux!

BLANCMINET

Allons! vous n'aimez pas les savants.

MADAME BAS D'AZUR

Si! quand ils savent! Mais je hais les ignorants et, permettez-moi de le signaler, je n'en ai jamais vu autant qu'aujourd'hui.

BLANCMINET

Vous m'étonnez! Madame! Cependant l'instruction est obligatoire : on crée des écoles partout; jamais on ne s'est tant occupé des ignorants.

MADAME BAS D'AZUR

C'est vrai! Mais dès qu'ils savent quelque chose, ils croient savoir tout et leur insuffisance, je pourrais ajouter leur suffisance, ressort d'autant plus! Autrefois

ceux qui ne savaient rien, parce qu'ils n'avaient pas appris, l'avouaient humblement et ne cherchaient pas à sortir de leur position; aujourd'hui, ceux qui ne savent rien, quoiqu'on leur ait appris, se croient bons à tout; et ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'ils inspirent de la confiance, leur aplomb remplace leur savoir et on les protége comme s'ils avaient de la valeur.

BLANCMINET

Vous allez parler politique.

MADAME BAS D'AZUR

Mon Dieu non! Je n'entends rien à cela, ou du moins la façon dont je comprends la politique ne me la rend pas sympathique du tout. Qu'est-ce au bout du compte? — Une finasserie continuelle; promettre et ne pas tenir; faire des alliances en se ménageant des trahisons, disposer des places sans tenir compte des droits acquis, ne jamais répondre aux questions qu'on vous fait; être ingrat, ce qui se nomme être habile; faire de l'injustice une raison d'État et s'occuper du bien-être de tous en commençant par soi... et en en restant là! C'est la politique cela, celle qui réussit de nos jours! Elle est bien un peu funambulesque, mais jusqu'à ce que la corde casse, l'acrobate se figure qu'il peut toujours danser ainsi avec son balancier.

BLANCMINET

Allons! je vois, Madame, que vous êtes une sceptique.

MADAME BAS D'AZUR

Je suis une femme du jour, une mondaine ! N'affichant pas mes croyances, j'ai l'air de n'en pas avoir, mais j'en ai, et de plus, je ne les impose pas aux autres. Maintenant, cher Monsieur, suivez moi. — Ce salon est réservé aux virtuoses; dans les galeries voisines, nous trouverons moyen de nous caser. Place aux artistes, cher Monsieur Blancminet !

BLANCMINET

Je suis tout à vos ordres, chère madame !

(*Ils sortent.*)

II

LES ACADÉMICIENS

LE NOUVEL ACADÉMICIEN (*A la table de droite.*)

(Éloge du défunt.)

Messieurs !

Avant de parler de l'homme célèbre qui a quitté ce fauteuil sur lequel vous m'admettez à m'asseoir, laissez-moi vous remercier de l'honneur insigne que vous me faites de m'avoir jugé digne de faire partie de votre illustre compagnie. Certes! mon ambition avait été grande en me présentant, mais vous avez compris, sans doute, qu'elle était moindre que le désir que j'avais de rendre hommage à mon prédécesseur!

Quel homme était celui-là, Messieurs, et quelle perte vous avez faite ! Il n'avait point, comme tant d'autres, reçu une brillante éducation qui eût pu faciliter l'essor de son génie; il n'en a eu que plus de mérite à le faire briller. Ses œuvres sont peu nombreuses; elles sont ignorées du public et n'ont point franchi le cercle académique pour lequel elles avaient été composéés; mais il serait injuste de n'en point reconnaître la valeur! Ce qu'il faut admirer chez lui,... ce n'est pas le style, qui est lourd et pâteux........ *Ingens indigestaque moles!* ce n'est pas l'idée, qui se dégage difficilement des liens inextricables de la con-

ception ; ce n'est pas la logique, car, il faut bien l'avouer, il se contredit sans cesse, espérant arriver ainsi à une plus complète vérité ; ce n'est pas non plus la morale dont il a toujours fait bon marché au grand regret de ses amis ; non ! ce qu'il faut admirer chez lui, c'est précisément l'absence de toutes ces qualités indispensables aux œuvres littéraires !

Je n'ai pas à m'occuper ici de l'homme privé ; cependant, Messieurs, l'adage de Buffon : « Le style, c'est l'homme » est, dans cette circonstance, une fois de plus confirmé. — Sa personne était lourde, sa démarche embarrassée, son regard fuyant ; son caractère était pointu comme un buisson d'épines..... Mais le buisson était fleuri ! Sous les pétales de ses fleurs, sous les parfums de ses étamines, il cachait, bien mieux ! il faisait accepter les blessures qu'il venait de faire.

Sa mort, Messieurs, est une grande perte, non seulement pour vous, mais encore pour tout le pays ! Cet homme symbolisait son époque ; rien ne pourra le remplacer de sitôt, et moi qui viens m'asseoir à sa place, tout confus en même temps que flatté de cet honneur, je sens combien je lui suis inférieur et quels efforts il me faudra faire pour approcher, même de loin, des mérites de cet esprit transcendant !

(*Il se rassied.*)

RÉPONSE DU DIRECTEUR DE L'ACADEMIE

(*A la table de gauche*).

(Éloge du récipiendaire.)

Monsieur!

Ne trouvez-vous pas que l'Académie est bien démodée et qu'il faut un certain courage pour s'y présenter? Ce courage vous l'avez eu, Monsieur, et ce n'est pas le moindre titre à votre admission. Vous avez fait les visites nécessaires, vous avez fait agir vos amis influents, enfin, Monsieur, pour emporter la place, vous avez présenté votre bagage littéraire qui eût fait sourire les vieux académiciens si un immortel pouvait sourire encore!

A vous dire le vrai, Monsieur, vos œuvres nous étaient inconnues, mais il ne faut point vous en étonner : amis du passé, hommes du passé déjà, le présent nous échappe, et c'est au moment où les astres s'éteignent que nous les recueillons dans notre firmament!

Vous avez fait un poème didactique sur les Perruques. On pourrait vous reprocher le sujet vulgaire que vous avez choisi, mais la façon ingénieuse dont vous l'avez traité en a fait un morceau des plus remarquables.

Permettez-moi, cependant, de vous dire, sans jeu de mots, que vos arguments sont un peu tirés par les

cheveux, et que vous n'avez pas eu tout le respect voulu pour une compagnie qui vous admet aujourd'hui dans son sein ; mais les Perruques n'ont pas de rancune et la place qu'elles vous font au milieu d'elles doit vous assurer que vous manquiez à la collection.

Vos autres œuvres échappent à l'analyse ; mais combien en est-il de nous qui, sans le poème des Perruques n'avaient pas d'autres droits au fauteuil ? Nous ne vous chicanerons donc pas là-dessus, estimant que tout ce que vous auriez pu écrire, vous l'avez pensé !

Je termine, Monsieur, en vous assurant de nos sympathies ; vous prendrez place au milieu des illustrations de notre siècle qui toutes, sans exception, sont rassemblées ici. La mort a fait un vide, vous venez de le combler. Laissez-moi vous dire que vous nous manquiez !

(*Ils sortent en se faisant des salutations.*)

III

SARAH BERNHARDT.

C'est moi! Sarah, la cabotine,
Comme disent mes ennemis
Sur lesquels, en riant, j'ai mis
Le haut talon de ma bottine.

Du lointain pays des dollars
Je reviens, mes sacoches pleines;
Car si je touche à tous les arts
J'ai de même toutes les veines!

Pendant que je n'étais pas là
Le ciel bleu s'est mis à la pluie:
Qu'aviez-vous les jours de gala?
Rien! que *Le Monde où l'on s'ennuie!*

Vous regardiez à l'horizon:
Il vous semblait couvert de voiles;
Et vous désiriez la saison
Où l'on voit pleuvoir des étoiles!

Car vous êtes Athéniens!
C'est-à-dire jobards! mes frères!
Tous ceux qui mutilent leurs chiens
Vous semblent extraordinaires!

Les Alcibiades de nos jours,
Qu'ils soient mâles ou bien femelles,
Qu'ils soient beaux ou vilains, toujours
Font écarquiller vos prunelles!

Un orateur comédien,
Un comédien diplomate,
Un chef d'État qui ne fait rien,
Un noble couleur écarlate,

Ou des déclassés reclassés,
Des déchus qu'on réhabilite,
Des assassins qui sont pincés,
Ou ceux que la justice acquitte,

Tous! tour à tour, également
Vous les admirez sans scrupule
Et vous passez le temps gaîment
Pendant qne votre maison brûle!

Eh bien, je suis, vous le savez,
De ces femmes qui sont en vue,
Sur qui tous les yeux sont levés ;
Qu'on peut haïr, mais qu'on salue !

Il faut que l'on parle de moi ;
C'est l'isolement qui me navre :
J'aime un peuple tout en émoi
Qui m'attend sur le quai du Havre!

Eh bien! oui! je suis en dehors
La gloire d'un jour me fascine ;
Dans ma vanité cabotine
Pour moi le Havre vaut Cahors!

Oui, me voici bien revenue,
J'ai tous les honneurs, à mon gré,
Si je veux, j'aurai ma statue....
A la rigueur, je la ferai!

Et dans mon orgueilleux délire
Ma voix d'or, — le mot est connu,
Ne résiste pas à vous dire
Ces vers d'un poète ingénu:

« Sarah! reviens! O *Sarah, baisse*
« Ton regard humide sur nous!
« Viens de nouveau remplir la caisse
« De tes camarades jaloux!

Vois cette foule bénévole
Qui voudrait t'applaudir encor;
Tout ce public-là, *ça raffole*,
Folle Sarah! de ta voix d'or!

Ouvre-nous, ouvre-nous ta porte!
Si l'on croit que *Sarah mollit;*
Non! L'on verra que *Sarah porte*,
Que *Sarah mène* et *Sarah vit!*

(Elle sort.)

IV

COQUELIN AINÉ

LES ÉCREVISSES BOULONNAISES

(Parodie des *Écrevisses* de Jacques Normand.)

Quarante ans ! De figure ronde,
Œil abrité, mais nez en l'air !
Sans m'en douter, je vins au monde
Un jour, à Boulogne-sur-Mer
J'effrayai toutes mes nourrices ;
Car, s'il faut vous le confier,
Je n'aimais que les écrevisses
En cabinet particulier !

L'écrevisse fut ma marraine
Et j'en adoptai la couleur ;
Elle inculqua chez moi la haine
Du convenu, de la fadeur.
Pour la grandeur j'eus des caprices,
C'est pourquoi je pris un métier
Où l'on mange des écrevisses
En cabinet particulier.

J'entrai donc au Conservatoire,
Et là, — je suis intelligent! —
Ayant remporté la victoire
On m'offrit soudain de l'argent.
La gloire et l'or font mes délices
J'en eus! et je pus me payer,
Quand je voulus, des écrevisses
En cabinet particulier.

C'est dans la maison de Molière
Que je gagnai tous mes chevrons;
J'eus demi-part, puis part entière.
Mes rôles étaient des fleurons
Qui scintillaient dans les coulisses
Et rutilaient dans le foyer,
De même que les écrevisses
En cabinet particulier!

Dès lors, étant un personnage,
Je me fis des relations,
Cherchant loin de mon entourage
Les hautes situations.
Des demeures législatrices
Je fus bientôt le familier
Et j'y mangeai des écrevisses
En cabinet particulier!

Ces amis nouveaux, ces confrères, —
Car l'orateur n'est qu'un acteur, —
M'ouvrirent tous les ministères;
J'y pénétrais en protecteur!

Mais mes pouvoirs étaient factices!
Croyait-on me rassasier
En m'alimentant d'écrevisses
En cabinet particulier?

Non! restés encor dans l'ornière
Nos gouvernants sont arriérés
Je voulais à ma boutonnière
Un ruban! — Que de décorés
N'ont pas rendu tant de services
Que moi Constant! — Sans oublier
Qu'ils n'ont pas mangé d'écrevisses
En cabinet particulier.

Eh bien! c'est dit! Oui, Mascarille
A pris sa résolution!
Je veux sortir de ma coquille,
Je donne ma démission
Je suis las de tant d'injustices;
Je vais rendre mon tablier
Entre deux buissons d'écrevisses
En cabinet particulier!

Mais Léon ne veut pas! Il m'aime!
Il dit que j'appartiens aux arts;
Comme lui, j'ai le rang suprême.
— Vois, dit-il, est-ce que je pars?
Il faut faire des sacrifices,
Je saurai t'en remercier
Bien mieux que par des écrevisses
En cabinet particulier!

Et je suis resté! — L'Angleterre,
Après Sarah, m'applaudira;
Je placerai chez mon notaire
L'argent que l'on me donnera
Et j'attendrai les temps propices
Où l'on doit me crucifier
En savourant des écrevisses
En cabinet particulier!

(Il sort.)

20

V

COQUELIN CADET

LE HARENG FRAIS

(Parodie du *Harengsaur* de Cros.)

Il était un grand plat blanc propre... propre.... propre !
Dans ce plat est un poisson mort... mort. .... mort,
Ce poisson est un hareng frais..... frais ...... frais!

L'homme vient et veut manger vite. vite......, vite !
Mais une arête l'étrangle. Aie...... aie !...... aie !
Alors il avale du pain sec.......... sec........ sec.

Chacune de ses bouchées grosses... grosses... grosses.
S'engloutit dans son gosier étroit... étroit..... étroit.
Et son ventre devient bientôt plein.. plein !.... plein !

Alors s'essuyant la bouche fort..... fort....... fort,
Il boit un verre de vin vieux........ vieux..... vieux
Et paraît très satisfait : Bon !........ Bon !..... Bon !

On a fait le hareng saur sec........ sec....... sec ;
Moi j'ai fait le hareng mou.......... mou ..... mou,
L'un est aussi bête que l'autre ! Oui ! Oui !..... Oui !

(*Il salue et sort.*)

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Charles Unsinger, imprimeur, 83, rue du Bac.

Paris. — Typ Ch. UNSINGER, 83, rue du Bac.